

Le page du duc de Savoie Tome II

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 La cour de France.

Un peu plus d'un an après l'abdication de Charles Quint à Bruxelles, vers l'époque où l'ex-empereur se renfermait dans le monastère de Saint-Just, au moment où des hauteurs de St-Germain on voyait jaunir au loin les moissons de la plaine, comme les derniers jours de juillet roulaient leurs nuages de flamme dans un ciel d'azur, une brillante cavalcade sortait du vieux château et s'avançait dans le parc, dont les grands et beaux arbres commençaient à revêtir ces teintes chaudes, amour de la peinture.

Brillante cavalcade, s'il en fut ; car elle se composait du roi Henri II, de sa sœur madame Marguerite de France, de la belle duchesse de Valentinois sa maîtresse, du dauphin François son fils aîné, de sa fille Élisabeth de Valois, de la jeune reine d'Écosse Marie Stuart et des principales dames et des principaux seigneurs qui faisaient, à cette époque, l'ornement et la gloire de la maison de Valois, parvenue au trône dans la personne du roi François Ier, mort, comme nous l'avons dit, le 31 mai 1547.

En outre, au balcon aérien du château, appuyée sur une espèce de dentelle de fer merveilleusement travaillée, se tenait la reine Catherine avec les deux jeunes princes qui furent plus tard, l'un le roi Charles IX et l'autre le roi Henri III, âgés, le prince Charles de 7 ans, le prince Henri de 6, et la petite Marguerite qui devait être plus tard la reine de Navarre et qui ne comptait encore que cinq années. Tous trois trop jeunes, comme on voit,

pour accompagner le roi Henri leur père à la chasse à courre qui se préparait.

Quant à la reine Catherine de Médicis, elle avait, pour ne point être de cette chasse, présenté une légère indisposition et, comme la reine Catherine était une de ces femmes qui ne font rien sans raison, très certainement elle avait, sinon une indisposition réelle, du moins une raison d'être indisposée.

Tous les personnages que nous venons de nommer étant appelés à jouer un rôle des plus actifs dans l'histoire que nous avons entrepris de raconter, le lecteur nous permettra, avant que nous reprenions le fil rompu des événements contemporains, de mettre sous ses yeux un portrait physique et moral de chacun de ces personnages.

Commençons par le roi Henri II qui marchait le premier, ayant, à sa droite, madame Marguerite sa sœur et, à sa gauche, la belle duchesse de Valentinois.

C'était, alors, un beau et fier chevalier de trente-neuf ans, aux sourcils noirs, aux yeux noirs, à la barbe noire, au teint basané, avec un nez aquilin et de belles dents blanches ; moins grand, moins vigoureusement musclé que son père, mais admirablement pris dans sa taille qui était au-dessus de la moyenne ; tellement amoureux de la guerre que, lorsqu'il n'en avait point la réalité dans ses États ou dans ceux de ses voisins, il voulait en avoir l'image à sa cour et au milieu de ses plaisirs.

Aussi, même en temps de paix, le roi Henri II, n'ayant de lettres que juste ce qu'il en fallait pour récompenser honorablement les poètes, sur lesquels il recevait ses opinions toutes faites de sa sœur madame Marguerite, de sa maîtresse la belle Diane,

ou de sa charmante petite pupille Marie Stuart, aussi, même en temps de paix, disons-nous, le roi Henri II était-il l'homme le moins oisif de son royaume.

Voici comment il partageait ses journées.

Ses matins et ses soirs, c'est-à-dire son lever et son coucher, étaient consacrés aux affaires ; deux heures le matin lui suffisaient d'ordinaire à les expédier. Puis il entendait la messe fort dévotement, car il était bon catholique comme il le prouva en déclarant qu'il voulait voir brûler de ses yeux le conseiller au parlement Anne Dubourg, plaisir qu'il ne put cependant avoir, étant mort six mois avant que le pauvre huguenot fût conduit au bûcher. À midi sonnant, il dînait ; après quoi il rendait visite, avec les seigneurs de sa cour, à la reine Catherine de Médicis, chez laquelle il trouvait, comme dit Brantôme, une foule de déesses humaines, les unes plus belles que les autres. Alors là, tandis que lui entretenait la reine ou madame sa sœur, ou la petite reine dauphine Marie Stuart, ou les princesses ses filles aînées, chaque seigneur et gentilhomme en faisait autant que le roi, causant avec la dame qui lui plaisait le mieux. Cela durait deux heures à peu près ; puis le roi passait à ses exercices.

Pendant l'été, ces exercices étaient la paume, le ballon ou le mail.

Henri II aimait passionnément la paume et y était très fort joueur ; non pas qu'il tînt jamais le jeu, mais il secondait ou tiercait, c'est-à-dire qu'il choisissait toujours, en vertu de son caractère aventureux, les places les plus dangereuses et les plus difficiles ; aussi était-il le meilleur second et le meilleur tiers de son royaume, comme on disait en ce temps-là. Du reste, quoiqu'il ne

tînt pas le jeu, c'était lui que regardaient toujours les frais du jeu : s'il gagnait, il abandonnait le gain à ses partenaires ; si ceux-ci perdaient, il payait pour eux.

Les parties étaient d'ordinaire de cinq à six cents écus et non point, comme sous les rois ses successeurs, de quatre mille, de six mille, de dix mille écus. « Mais, dit Brantôme, du temps du roi Henri II, les paiements étaient-ils beaux et comptants, tandis que, de nos jours, on est obligé de faire grand nombre d'honnêtes compositions. »

Les autres jeux favoris du roi, mais venant après la paume, étaient le ballon et le mail, exercices dans lesquels il était aussi de première force.

Si c'était l'hiver, qu'il fît grand froid, qu'il eût gelé, on partait pour Fontainebleau et l'on allait glisser soit dans les avenues du parc, soit sur les étangs ; s'il y avait trop de neige pour qu'on glissât, on faisait des bastions et l'on combattait à coups de pelotes ; enfin si, au lieu de geler ou de neiger, il pleuvait, on se répandait dans les salles basses et l'on faisait des armes.

De ce dernier exercice avait été victime M. de Boucard : étant Dauphin et tirant avec lui, le roi lui avait crevé un œil, accident dont il lui avait honnêtement demandé pardon, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails.

Les dames de la cour assistaient à tous ces exercices d'été et d'hiver, l'avis du roi étant que la présence des dames ne gâtait jamais aucune chose et en embellissait beaucoup.

Le soir, après souper, on retournait chez la reine et, lorsqu'il n'y avait point bal, – divertissement, du reste, assez rare à cette

époque, – on restait deux heures à causer. C'était le moment où l'on introduisait les poètes et les hommes de lettres, c'est-à-dire MM. Ronsard, Daurat et Murel, aussi savants Limousins qui jamais croquèrent rares, dit Brantôme, et MM. Danesius et Amyot, précepteurs, l'un du prince François et l'autre du prince Charles ; et alors il se faisait entre ces illustres jouteurs des assauts de science et de poésie qui réjouissaient fort les dames.

Une seule chose – quand, par hasard, on y pensait – jetait un voile de deuil sur cette noble cour ; c'était une malheureuse prédiction faite le jour de l'avènement au trône du roi Henri.

Un devin appelé au château pour composer sa nativité avait annoncé, devant le connétable de Montmorency, que le roi devait mourir en combat singulier. Alors celui-ci, tout joyeux qu'une pareille mort lui fût promise, s'était retourné vers le connétable en lui disant :

— Oyez-vous, compère, ce que me promet cet homme ?

Le connétable, croyant le roi effrayé de la prédiction, lui avait répondu avec sa brutalité ordinaire :

— Eh ! sire, voulez-vous croire ces marauds qui ne sont que menteurs et bavards ? Faites-moi jeter la prédiction de ce drôle dans un bon feu, et lui avec, pour qu'il apprenne à venir nous conter de pareilles bourdes.

Mais le roi :

— Point du tout, compère, répondit-il ; il arrive parfois, au contraire, que de telles gens disent la vérité. Et, d'ailleurs, la prédiction n'est point mauvaise à mon avis ; je me soucie mieux de mourir de cette mort que d'une autre, pourvu toutefois que je

succombe sous un brave et vaillant gentilhomme et que la gloire m'en demeure.

Et, au lieu de jeter au feu la prédiction et l'astrologue, il avait grandement récompensé celui-ci et avait donné la prophétie à garder à M. de l'Aubespine, un de ses bons conseillers, qu'il employait particulièrement dans les affaires diplomatiques.

Cette prédiction avait été un instant remise sur le tapis quand M. de Châtillon était revenu de Bruxelles ; car on se rappelle que, à sa petite maison du Parc, l'empereur Charles Quint avait invité l'amiral à donner avis à son beau cousin Henri que le capitaine de la garde écossaise Gabriel de Lorge, comte de Montgomery, avait entre les deux yeux certain signe néfaste présageant la mort d'un des princes de la fleur de lys.

Mais, en y réfléchissant, le roi Henri II avait reconnu le peu de probabilité qu'il eût jamais un duel avec son capitaine des gardes, et, après avoir rangé la première prophétie au nombre des choses possibles et qui méritent attention, il avait rangé la seconde au nombre des choses impossibles et qui ne méritent pas qu'on s'occupe d'elles ; de sorte que, au lieu d'éloigner de lui Gabriel de Lorge, comme eût peut-être fait un prince plus timide, il avait au contraire redoublé envers lui de familiarité et de faveur.

Nous avons dit que, à la droite du roi, chevauchait madame Marguerite de France, fille du roi François Ier.

Occupons-nous un instant de cette princesse, une des plus accomplies de son temps et qui, plus qu'aucune autre, se rattache à notre sujet.

La princesse Marguerite de France était née le 5 juin 1523, dans ce même château de Saint-Germain dont nous venons de lui voir franchir la porte ; d'où il résulte que, au moment où nous la faisons passer sous les yeux du lecteur, elle avait trente-trois ans et neuf mois.

Comment une si grande et si belle princesse était-elle demeurée jusque-là sans époux ? Il y avait eu pour cela deux raisons : la première, qu'elle avait dite tout haut et devant tous ; la seconde, qu'elle n'osait peut-être point se dire tout bas à elle-même.

Le roi François Ier l'avait, toute jeune fille, voulu marier à M. de Vendôme, premier prince du sang ; mais elle, fière jusqu'au dédain, avait répondu qu'elle n'épouserait jamais un homme qui serait, un jour, le sujet du roi son frère.

Voilà la raison qu'elle avait donnée tout haut pour rester fille et ne pas déchoir de son rang de princesse de France.

Voyons maintenant celle qu'elle se donnait tout bas et qui avait probablement été la véritable cause de son refus.

Lors de l'entrevue qui eut lieu à Nice entre le pape Paul III et le roi François Ier, par le commandement du roi, la reine de Navarre alla voir feu M. de Savoie, le père, au château de Nice et y mena madame Marguerite, sa nièce. Or, le vieux duc avait trouvé la jeune princesse charmante et avait parlé d'un mariage entre elle et Emmanuel Philibert. Les deux enfants s'étaient donc vus ; mais Emmanuel, tout entier aux exercices de son âge, à sa tendresse pour Leone, à son amitié pour Scianca-Ferro, avait à peine remarqué la jeune princesse. Il n'en avait pas été de même de celle-ci : l'image du jeune prince était entrée fort avant dans son cœur et, lorsque les négociations avaient été rompues et que la

guerre s'était engagée de nouveau entre le roi de France et le duc de Savoie, elle en avait éprouvé un désespoir réel, désespoir d'enfant auquel personne n'avait fait attention et qui, longtemps nourri de larmes, s'était changé en une douce mélancolie entretenue par ce vague espoir qui n'abandonne jamais les cœurs tendres et croyants.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis cette époque et, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, la princesse Marguerite avait refusé tous les partis qui s'étaient offerts à elle.

En attendant que les hasards du sort ou les décrets de la Providence secondassent ses désirs secrets, elle avait grandi, avait avancé en âge et était devenue une charmante princesse pleine de grâce, d'aménité et de miséricorde, avec de beaux cheveux blonds couleur d'épis dorés, des yeux châtains, le nez un peu fort, les lèvres grosses et la peau d'un beau blanc de lait teinté de rose.

De l'autre côté du roi, nous l'avons dit, était Diane de Saint-Vallier, comtesse de Brezé, fille de ce sieur de Saint-Vallier qui, complice du connétable de Bourbon, avait été condamné à être décapité en grève et qui, déjà sur l'échafaud, agenouillé sous l'épée du bourreau, avait obtenu pour grâce – si toutefois la chose peut s'appeler une grâce – la commutation de sa peine en une prison perpétuelle composée de quatre murailles de pierres maçonnées dessus et dessous, auxquelles il ne devait y avoir qu'une petite fenêtre par où on lui administrerait son boire et son manger.

Tout était mystère et merveille chez Diane qui, née en 1499, avait, à l'époque où nous sommes arrivés, cinquante-huit ans et qui, par sa jeunesse apparente et sa beauté réelle, effaçait les plus

belles et les plus jeunes princesses de la cour ; si bien que le roi l'aimait avant toutes et par-dessus toutes.

Voici ce que l'on disait de mystérieux et de merveilleux sur cette belle Diane qui avait été faite duchesse de Valentinois, en 1548, par le roi Henri II.

D'abord, elle descendait, assurait-on, de la fée Mélusine, et l'amour que le roi lui portait et cette beauté singulière qu'elle avait conservée étaient un effet de cette descendance. Diane de Saint-Vallier avait hérité de son aïeule, la grande magicienne, le double secret, secret rare et magique, d'être toujours belle et toujours aimée.

Cette beauté éternelle, Diane la devait, disait-on, à des bouillons composés d'or potable. On sait le rôle que jouait l'or potable dans toutes les préparations chimiques du Moyen Âge.

Cet amour sans fin, elle le devait à une bague magique que le roi avait reçue d'elle et qui avait la vertu de la faire aimer du roi tant que celui-ci la porterait.

Ce dernier bruit surtout avait pris une grande créance, car madame de Nemours racontait à qui voulait l'entendre l'anecdote que nous allons raconter à notre tour.

Le roi étant tombé malade, la reine Catherine de Médicis avait dit à madame de Nemours :

— Ma chère duchesse, le roi a pour vous une grande affection ; allez le voir dans sa chambre, asseyez-vous près de son lit, tout en causant avec lui, tâchez de lui tirer du troisième doigt de la main gauche la bague qu'il y porte et qui est un talisman que lui a donné madame de Valentinois pour se faire aimer de lui.

Or, personne à la cour n'avait en profonde affection madame de Valentinois ; non pas qu'elle fût méchante, mais les jeunes ne l'aimaient pas parce que, comme nous l'avons dit, elle s'obstinait à rester jeune, et les vieilles la détestaient parce qu'elle ne voulait pas devenir vieille. Madame de Nemours se chargea donc volontiers de la commission et, ayant pénétré dans la chambre du roi et s'étant assise près du lit, elle était parvenue, tout en jouant, à tirer du doigt d'Henri la bague dont lui-même ne connaissait point la vertu ; mais à peine la bague était-elle hors du doigt du malade que celui-ci avait prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre. – On sait que, jusqu'à madame de Maintenon, qui inventa les sonnettes, le sifflet d'or ou d'argent était, pour les rois, les princes et les grands seigneurs, la manière d'appeler leurs gens. – Le malade avait donc prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre, lequel, étant incontinent entré, reçut du roi l'ordre de fermer sa porte à tout le monde.

— Même à madame de Valentinois ? demanda le valet de chambre étonné.

— À madame de Valentinois comme aux autres, répondit aigrement le roi ; l'ordre n'admet pas d'exception.

Un quart d'heure après, madame de Valentinois s'était présentée à la porte du roi, et la porte lui avait été refusée.

Elle était revenue au bout d'une heure : même refus ; enfin, au bout de deux heures et, cette fois, malgré un troisième refus, elle avait forcé la porte, était entrée, avait marché droit au roi, lui avait pris la main, s'était aperçue que la bague lui manquait, avait obtenu l'aveu de ce qui s'était passé et, séance tenante, avait exigé d'Henri qu'il fît redemander sa bague à madame de Nemours.

L'ordre du roi de rendre le précieux bijou était si péremptoire que madame de Nemours, qui ne l'avait point encore remis à la reine Catherine, dans l'appréhension de ce qui arrivait, avait renvoyé la bague. Une fois l'anneau au doigt du roi, la fée avait repris tout son pouvoir qui, du reste, depuis ce jour, n'avait fait qu'aller croissant.

Malgré les graves autorités qui rapportent l'histoire, – et notez qu'il ne s'agit pas moins, pour les bouillons d'or potable, que du témoignage de Brantôme et, pour l'affaire de l'anneau, que des attestations de M. de Thou et de Nicolas Pasquier, – nous sommes tentés de croire qu'aucune magie n'existait dans ce miracle de la belle Diane de Poitiers que, cent ans plus tard, devait renouveler Ninon de Lenclos ; et nous sommes disposé à accepter, comme seule et véritable magie, la recette qu'elle donnait elle-même à qui la lui demandait, c'est-à-dire, quelque temps qu'il fît, et même dans les plus grands froids, un bain d'eau de puits. En outre, tous les matins, la duchesse se levait avec le jour, faisait une promenade de deux heures à cheval et revenait se remettre au lit, où elle restait jusqu'à midi à lire ou à causer avec ses femmes.

Ce n'était pas le tout : chaque chose était matière à discussion chez la belle Diane et les plus graves historiens semblent, à son propos, avoir oublié cette première condition de l'histoire qui est d'avoir toujours la preuve debout derrière l'accusation.

Mézeray raconte, – et nous ne sommes pas fâchés de prendre Mézeray en défaut, – Mézeray raconte que François Ier n'aurait accordé la grâce de Jean de Poitiers, père de Diane, qu'après avoir pris de sa fille ce qu'elle avait de plus précieux ; or, cela se passait en 1523 ; Diane, née en 1499, avait vingt-quatre ans et,

depuis dix ans, était mariée à Louis de Brézé ! Nous ne disons pas que François Ier, fort coutumier du fait, n'ait point imposé certaines conditions à la belle Diane ; mais ce n'était pas, comme le dit Mézeray, à une jeune fille de quatorze ans qu'il imposait ces conditions et, à moins de bien fort calomnier ce pauvre M. de Brezé, à qui sa veuve fit élever ce magnifique tombeau qu'on admire encore à Rouen, on ne peut raisonnablement pas supposer qu'il ait laissé le roi prendre à la femme de vingt-quatre ans ce que la jeune fille de quatorze avait eu de plus précieux.

Tout ce que nous venons de dire, au reste, n'a pour but qu'une chose : c'est de prouver à nos belles lectrices que mieux vaut l'histoire écrite par les romanciers que l'histoire écrite par les historiens ; d'abord parce qu'elle est plus vraie et ensuite parce qu'elle est plus amusante.

En somme, à cette époque, veuve depuis vingt-six ans de son mari, maîtresse du roi Henri II depuis vingt et un an, Diane, malgré ses cinquante-huit ans bien comptés, avait le teint le plus uni et le plus beau que l'on pût voir, de beaux cheveux bouclés du plus beau noir, une taille admirablement prise, un cou et une gorge sans défauts.

C'était au moins l'avis du vieux connétable de Montmorency qui, bien qu'âgé lui-même de soixante-quatre ans, prétendait jouir auprès de la belle duchesse de privilèges tout particuliers qui eussent rendu le roi fort jaloux, s'il n'était pas bien convenu que ce sont toujours les gens intéressés à savoir les premiers une chose qui ne le savent jamais que les derniers, et qui quelquefois même ne la savent pas du tout.

Qu'on nous pardonne cette longue digression historico-critique ; mais, si une femme de cette cour si gracieuse, si lettrée et si galante en méritait la peine, c'était assurément celle qui avait fait porter ses couleurs de veuve, le blanc et le noir, à son royal amant et qui lui avait, grâce à son beau nom païen de Diane, inspiré l'idée de prendre pour armes un croissant avec cette devise : Donec totum impleat orbem !

Nous avons dit que, derrière le roi Henri II, ayant à sa droite madame Marguerite de France, et à sa gauche la duchesse de Valentinois, venait le dauphin François, ayant, lui, à sa droite sa sœur Élisabeth, et à sa gauche sa fiancée Marie Stuart.

Le Dauphin avait quatorze ans ; sa sœur Élisabeth, treize ; Marie Stuart, treize ; – quarante ans à eux trois.

Le Dauphin était un enfant faible et maladif, au teint pâle, aux cheveux châtains, aux yeux atones et sans expression bien déterminée, excepté lorsqu'ils regardaient la jeune Marie Stuart, car alors ils s'animaient et prenaient une expression de désir qui faisait de l'enfant un jeune homme. Au reste, peu enclin aux exercices violents qu'affectionnait le roi son père, il semblait en proie à une langueur incessante dont les médecins cherchaient inutilement la cause, que, guidés par les pamphlets du temps, ils eussent trouvée peut-être dans le chapitre des Douze Césars où Suétone raconte les promenades en litière de Néron avec sa mère Agrippine. Toutefois hâtons-nous de dire que, en sa double qualité d'étrangère et de catholique, Catherine de Médicis était fort détestée et qu'il ne faudrait pas croire sans examen à tout ce que disaient d'elle les pasquins, les noëls et les satires du temps, presque tous sortis des presses calvinistes. La mort prématurée des jeunes princes François et Charles, auxquels leur mère préfé-

rait Henri, ne contribua pas peu à donner créance à tous ces méchants bruits qui ont traversé les siècles et sont arrivés jusqu'à nous revêtus d'une authenticité presque historique.

La princesse Élisabeth, quoiqu'elle eût un an de moins que le Dauphin, était bien plus une jeune fille qu'il n'était un jeune homme. Sa naissance avait été à la fois une joie privée et un bonheur public car, au moment même où elle vit le jour, la paix se signait entre le roi François Ier et le roi Henry VIII. Ainsi celle qui devait, en se mariant, apporter la paix avec l'Espagne, apportait, en naissant, la paix avec l'Angleterre. Du reste, son père Henri II la tenait en si grande estime de beauté et de caractère que, ayant marié avant elle sa sœur cadette, madame Claude, au duc de Lorraine, il répondit à quelqu'un qui lui remontrait le tort que ce mariage faisait à son aînée : « Ma fille Élisabeth n'est point de celles qui se contentent d'avoir un duché pour dot ; il lui faut, à elle, un royaume, et qui ne soit pas des moindres, mais des plus grands et des plus nobles, au contraire, tant elle est noble et grande en tout ! »

Elle eut le royaume promis et, avec lui, le malheur et la mort !

Hélas ! un sort meilleur n'attendait pas cette belle Marie qui marchait à la gauche du Dauphin, son fiancé !

Il y a des infortunes qui ont eu un tel retentissement qu'elles ont éveillé un écho par tout le monde, et qu'après avoir attiré sur ceux qui en étaient l'objet les regards de leurs contemporains, elles attirent encore sur eux, à travers les siècles, chaque fois qu'un nom prononcé les rappelle, les yeux de la postérité.

Ainsi sont les malheurs un peu mérités de la belle Marie, malheurs qui ont tellement dépassé la mesure ordinaire, que les

fautes, que les crimes même de la coupable ont disparu devant l'exagération du châtiment.

Mais, alors, nous l'avons dit, la petite reine d'Écosse poursuivait joyeusement sa route dans une vie attristée au début par la mort de son père, le chevaleresque Jacques V. Sa mère portait pour elle cette couronne d'Écosse pleine d'épines qui, selon la dernière parole de son père, « par fille était venue et par fille s'en devait aller ! » Le 20 août 1548, elle était arrivée à Morlaix et, pour la première fois, avait touché la terre de France, où se passèrent ses seuls beaux jours. Elle apportait avec elle cette guirlande de roses écossaises que l'on appelait les quatre Marie, qui étaient du même âge, de la même année, du même mois qu'elle, et qui avaient nom Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Livingston et Marie Beaton. C'était, à cette époque, une admirable enfant et, peu à peu, en grandissant, elle était devenue une adorable jeune fille. Ses oncles, les Guise, qui croyaient voir en elle la réalisation de leurs vastes projets ambitieux et qui, non contents d'étendre leur domination sur la France, s'étendaient, par Marie, sur l'Écosse, peut-être même sur l'Angleterre, l'entouraient d'un véritable culte.

Ainsi le cardinal de Lorraine écrivait à sa sœur Marie de Guise :

« Votre fille est crûe et croît tous les jours en bonté, beauté et vertu ; le roi passe son temps à deviser avec elle et elle le sait aussi bien entretenir de bons et sages propos, comme ferait une femme de vingt-cinq ans. »

Au reste, c'était bien le bouton de cette rose ardente qui devait s'ouvrir à l'amour et à la volupté. Ne sachant rien faire de ce qui

ne lui plaisait pas, elle faisait au contraire avec passion tout ce qui lui plaisait : dansait-elle ? c'était jusqu'à ce qu'elle tombât épuisée ; chevauchait-elle ? c'était au galop et jusqu'à ce que le meilleur coursier fût rendu ; assistait-elle à quelque concert ? la musique lui causait des frémissements électriques. Étincelante de pierreries, caressée, adulée, adorée, elle était, à l'âge de treize ans, une des merveilles de cette cour des Valois si pleine de merveilles. Catherine de Médicis, qui n'aimait pas grand-chose à part son fils Henri, disait : « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises ! »

Ronsard disait :

Au milieu du printemps, entre les lys naquit

Son corps, qui de blancheur les lys mêmes vainquit ;

Et les roses, qui sont du sang d'Adonis teintes,

Furent, par sa couleur, de leur vermeil dépeintes ;

Amour de ses beaux traits lui composa les yeux,

Et les Grâces, qui sont les trois filles des cieux,

De leurs dons les plus beaux cette princesse ornèrent,

Et, pour la mieux servir, les cieux abandonnèrent.

Et, toutes ces charmantes louanges, elle pouvait, la royale enfant, en comprendre les finesses : prose et vers n'avaient point de secrets pour elle ; elle parlait le grec, le latin, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le français ; de même que la poésie et la science lui faisaient une couronne, les autres arts réclamaient son encouragement. Dans ses voyages de cour, qui la promenaient de résí-

dence en résidence, elle allait de Saint-Germain à Chambord, de Chambord à Fontainebleau, de Fontainebleau au Louvre. Là, elle fleurissait au milieu des plafonds du Primatice, des toiles du Titien, des fresques du Rosso, des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, des statues de Germain Pilon, des sculptures de Jean Goujon, des monuments, des portiques, des chapelles de Philibert Delorme ; si bien qu'on était tenté de croire, la voyant si poétique, si charmante, si parfaite, au milieu de toutes ces merveilles du génie, que c'était, non pas une création appartenant à l'espèce humaine, mais quelque métamorphose pareille à celle de Galatée, quelque Vénus détachée de sa toile, quelque Hébé descendue de son piédestal.

Et, maintenant, nous à qui manque le pinceau du peintre, essayons de donner, avec la plume du romancier, une idée de cette enivrante beauté.

Elle allait avoir quatorze ans, comme nous l'avons dit. Son teint tenait du lys, de la pêche et de la rose, un peu plus du lys peut-être que de tout le reste. Son front, haut, bombé dans la partie supérieure, semblait le siège d'une dignité fière, à la fois – mélange singulier ! – pleine de douceur, d'intelligence et d'audace. On sentait que la volonté comprimée par ce front, tendue vers l'amour et le plaisir, bondirait au-delà des passions ordinaires et, s'il le fallait, pour contenter ses instincts voluptueux et despotiques, irait jusqu'au crime. Son nez, fin, délicat, mais cependant ferme, était aquilin ainsi que ceux des Guise. Son oreille se dessinait petite et enroulée comme une coquille de nacre irisée de rose, sous sa tempe palpitante. Ses yeux bruns, de cette teinte qui flotte entre le marron et le violet, étaient d'une transparence humide et pourtant pleine de flamme sous leurs cils châtains,

sous leurs sourcils dessinés avec une pureté antique. Enfin, deux plis charmants achevaient, à ses deux angles, une bouche aux lèvres pourpres, frémissantes, entrouvertes, qui, en souriant, semblait répandre la joie autour d'elle et qui surmontait un menton frais, blanc, arrondi et perdu dans ces contours dont l'imperceptible rebondissement se rattachait à un cou onduleux et velouté comme celui du cygne.

Telle était celle que Ronsard et Du Bellay nommaient leur dixième muse ; telle était la tête qui devait, trente et un ans plus tard, se poser sur le billot de Fotheringay, et que devait séparer du corps la hache du bourreau d'Elisabeth.

Hélas ! si un magicien fût venu dire à toute cette foule qui regardait la brillante cavalcade s'enfoncer sous les grands arbres du parc de Saint-Germain, le sort qui attendait ces rois, ces princes, ces princesses, ces grands seigneurs, ces grandes dames, est-il une veste de toile ou une robe de bure qui eût voulu échanger sa destinée contre celle de ces beaux gentilshommes à pourpoints de soie et de velours, ou de ces belles dames à corsages brodés de perles et à jupes de brocard d'or ?

Laissons-les se perdre sous les voûtes sombres des marronniers et des hêtres, et revenons au château de Saint-Germain, où nous avons dit que Catherine de Médicis était restée, sous le prétexte d'une légère indisposition.

q

Chapitre 2 La chasse du roi.

A peine les pages et les écuyers, formant les derniers rangs du cortège, eurent-ils disparu dans l'épaisseur des taillis qui succèdent aux grands arbres et qui, à cette époque, faisaient comme une ceinture au parc de Saint-Germain, que Catherine se retira du balcon, tirant à elle Charles et Henri, et, renvoyant l'aîné à son professeur et le cadet à ses femmes, elle resta avec la petite Marguerite, trop jeune encore pour que l'on s'inquiétât de ce qu'elle pouvait voir et entendre.

Elle venait d'éloigner ses deux fils, lorsque son valet de chambre de confiance entra, lui annonçant que les deux personnes attendues par elle étaient à ses ordres dans son cabinet.

Elle se leva aussitôt, hésita un instant pour savoir si elle ne renverrait pas la petite princesse comme elle avait renvoyé les petits princes ; mais, jugeant sans doute sa présence peu dangereuse, elle la prit par la main et s'avança vers son cabinet.

Catherine de Médicis était alors une femme de trente-huit ans, de belle et riche taille et de grande majesté. Elle avait le visage agréable, le cou très beau, les mains magnifiques. Ses yeux noirs étaient presque toujours à demi voilés, excepté lorsqu'elle avait besoin de lire au fond du cœur de ses adversaires ; alors, leur regard avait le double brillant et la double acuité de deux glaives tirés du fourreau et plongés en même temps dans la même poitrine, où ils restaient en quelque sorte ensevelis jusqu'à ce qu'ils en eussent exploré les dernières profondeurs.

Elle avait beaucoup souffert et beaucoup souri pour cacher ses souffrances. D'abord, pendant les dix premières années de son

mariage, qui furent stériles et où vingt fois il fut question de la répudier et de donner au Dauphin une autre épouse, l'amour de celui-ci la protégea seul et lutta obstinément contre la plus terrible et la plus inexorable de toutes les raisons, contre la raison d'État. Enfin, en 1544, au bout de onze ans de mariage, elle mit au monde le prince François.

Mais déjà, depuis neuf ans, son mari était l'amant de Diane de Poitiers.

Peut-être si, dès le commencement de son mariage, elle eût été heureuse mère, épouse féconde, peut-être eût-elle lutté comme femme et comme reine contre la belle duchesse ; mais sa stérilité l'abaissait au-dessous du rang d'une maîtresse ; au lieu de lutter, elle se courba et, par son humilité, acheta la protection de sa rivale.

De plus, toute cette belle seigneurie d'épée, tous ces brillants hommes de guerre, qui n'estimaient la noblesse que lorsque c'était une fleur poussée dans le sang et cueillie sur un champ de bataille, faisaient peu de cas de la race commerçante des Médicis. On jouait sur le nom et sur les armes : leurs ancêtres étaient des médecins, medici ; leurs armes étaient, non pas des boulets de canon comme ils disaient, mais des pilules. Marie Stuart elle-même, qui caressait de sa jolie main d'enfant la duchesse de Valentinois, en faisait parfois une griffe pour égratigner Catherine. « Venez-vous avec nous chez la marchande florentine ? » disait-elle au connétable de Montmorency.

Catherine dévorait tous ces outrages : elle attendait. Qu'attendait-elle ? Elle n'en savait rien elle-même. Henri II, son royal époux, était du même âge qu'elle et d'une santé qui lui promettait

de longs jours. N'importe, elle attendait avec l'entêtement du génie qui, sentant et appréciant sa propre valeur, comprend que, Dieu ne faisant rien d'inutile, l'avenir ne saurait lui manquer.

Elle s'était tournée alors du côté des Guise.

Henri, caractère faible, ne savait jamais être le maître seul : tantôt il était le maître avec le connétable, et c'étaient les Guise qui avaient le dessous ; tantôt il était le maître avec les Guise, et c'était le connétable qui était en défaveur.

Aussi avait-on fait sur le roi Henri II le quatrain suivant :

Sire, si vous laissez, comme Charles désire,

Comme Diane veut, par trop vous gouverner,

Fondre, pétrir, mollir, refondre et retourner ;

Sire, vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que cire !

On sait quelle était Diane ; quant à Charles, c'était le cardinal de Lorraine.

Au reste, noble et fière famille que celle de ces Guise. Un jour que le duc Claude était venu, accompagné de ses six fils, rendre hommage au roi François Ier à son lever du Louvre, le roi lui avait dit : « Mon cousin, je vous tiens pour un homme bien heureux de vous voir renaître, avant que de mourir, dans une si belle et si riche prospérité ! »

Et, en effet, le duc Claude, en mourant, laissait après lui la famille la plus riche, la plus habile et la plus ambitieuse du royaume. Ces six frères présentés par leur père au roi François Ier avaient, à eux six, environ huit cent mille livres de

rente, c'est-à-dire plus de quatre millions de notre monnaie actuelle.

D'abord venait l'aîné, celui que l'on appela le duc François, le duc Balafré, le grand duc de Guise enfin. Sa situation à la cour était presque celle d'un prince du sang. Il avait un aumônier, un argentier, huit secrétaires, vingt pages, quatre-vingts officiers ou gens de service, une vénerie dont les chiens ne le cédaient qu'à la race grise du roi, dite race royale ; des écuries pleines de chevaux barbes qu'il tirait d'Afrique, de Turquie et d'Espagne ; des perchoirs pleins de gerfauts et de faucons sans prix, lesquels lui étaient envoyés par Soliman et par tous les princes infidèles, qui lui en faisaient hommage sur sa renommée. Le roi de Navarre lui écrivait pour lui annoncer la naissance de son fils qui fut depuis Henri IV. Le connétable de Montmorency lui-même, le plus orgueilleux baron de son temps, lui écrivait, commençant sa lettre par : Monseigneur, et la terminant par : Votre très humble et très obéissant serviteur ; et lui, répondant : Monsieur le connétable, et : Votre bien bon ami ; ce qui n'était pas vrai, au reste, la maison de Guise et la maison de Montmorency étant en guerre éternelle.

Il faut avoir lu les chroniques du temps, soit qu'elles se déroulent sous la plume aristocratique du sieur de Brantôme, soit qu'elles s'enregistrent heure par heure, au journal du grand audiencier Pierre de l'Estoille, pour se faire une idée de la puissance de cette race privilégiée et tragique, forte dans la rue comme sur le champ de bataille, écoutée au milieu des carrefours des halles comme dans les cabinets du Louvre, de Windsor ou du Vatican, lorsqu'elle parlait par la bouche du duc François surtout. Faites-vous montrer au musée d'artillerie la cuirasse que cet aîné des

Guise portait au siège de Metz et vous y verrez la trace de cinq balles dont trois eussent certainement été mortelles si elles ne fussent venues s'amortir contre le rempart d'acier.

Aussi était-ce une joie pour la population de Paris lorsqu'il sortait de l'hôtel de Guise et que, plus connu et plus populaire que le roi lui-même, monté sur Fleur de lysouMouton – c'étaient ses deux chevaux favoris – avec son pourpoint et ses chausses de soie cramoisie, son manteau de velours, sa toque surmontée d'une plume de la couleur de son pourpoint, suivi de quatre cents gentilshommes, il traversait les rues de la capitale. Alors, tous accouraient sur son passage, les uns brisant des branches d'arbre, les autres arrachant des fleurs, et jetant branches d'arbre et fleurs sous les pieds de son cheval en criant : « Vive notre duc ! »

Et lui, se dressant sur ses étriers, comme il faisait les jours de bataille, pour voir plus loin et attirer les coups à lui, ou se penchant à droite et à gauche, saluant courtoisement les femmes, les hommes et les vieillards, souriant aux jeunes filles, caressant les enfants, lui était le vrai roi, non pas du Louvre, de Saint-Germain, de Fontainebleau ou des Tournelles, mais le réel roi des rues, des carrefours, des halles ; vrai roi, roi réel, puisqu'il était le roi des cœurs !

Aussi, au risque de rompre la trêve dont la France avait cependant si grand besoin, quand le pape Paul III, – quelque temps après le traité de Vancelles, à propos d'une querelle particulière avec les Colonna, que l'appui qu'ils avaient espéré trouver dans Philippe II avaient rendus assez hardis pour prendre les armes contre le Saint-Siège, – quand le pape, disons-nous, à propos de cette querelle, déclara le roi d'Espagne déchu de sa royauté de Naples et offrit cette royauté à Henri II, le roi n'hésita pas à nom-

mer général en chef de l'armée qu'il envoyait en Italie le duc François de Guise.

Il est vrai que, à cette occasion et pour la première fois peut-être, Guise et Montmorency se trouvaient d'accord. François de Guise hors de France, Anne de Montmorency se trouvait le premier personnage du royaume ; et, tandis que le grand capitaine poursuivait au-delà des monts ses projets de gloire, lui, qui se croyait un grand politique, poursuivait à la cour ses projets d'ambition dont le plus ardent était, pour le moment, de marier son fils à madame Diane, fille légitime de la duchesse de Valentinois et veuve du duc de Castro, de la maison de Farnèse, tué à l'assaut d'Hesdin.

M. le duc François de Guise était donc à Rome guerroyant contre le duc d'Albe.

Après le duc François de Guise venait le cardinal de Lorraine, grand seigneur d'église qui le cédait de bien peu à son frère et que Pie V appelait le pape d'au-delà des monts. C'était, comme dit l'auteur de l'Histoire de Marie Stuart, un négociateur à deux tranchants, fier comme un Guise, délié comme un Italien. Plus tard, il devait concevoir, mûrir et mettre à exécution cette grande idée de la Ligue, qui fit monter pas à pas à son neveu les degrés du trône, jusqu'au moment où oncle et neveu furent frappés par l'épée des Quarante-Cinq. Lorsque les six Guise étaient à la cour, les quatre plus jeunes, le duc d'Aumale, le grand prieur, le marquis d'Elbeuf et le cardinal de Guise, ne manquaient jamais de venir d'abord au lever du cardinal Charles ; puis ensuite tous cinq allaient au lever du duc François, qui les conduisait chez le roi.

Au reste, tous deux avaient, l'un en homme de guerre, l'autre en homme d'Église, dressé leurs batteries pour l'avenir : le duc François s'était fait le maître du roi, le cardinal Charles s'était fait l'amant de la reine. Le grave l'Estoille raconte le fait de manière à ce que le plus incrédule lecteur ne conserve aucun doute sur ce point. « Un de mes amis, dit-il, m'a conté que, estant couché avec le valet du cardinal dans une pièce qui entrait en celle de la royne mère, il vit, vers le minuit, ledit cardinal, avec une robe de chambre seulement sur ses épaules, qui passoit pour aller voir la royne, et que son ami lui dit que, s'il parloit de ce qu'il avoit vu, il y perdroit la vie. »

Quant aux quatre autres princes de la maison de Guise, qui jouent un rôle presque nul dans le courant de cette histoire, leur portrait nous mènerait trop loin. Bornons-nous donc, tout insuffisants qu'ils sont, à ceux que nous venons de tracer du duc François et du cardinal Charles.

C'était ce cardinal Charles que l'on avait vu, la nuit, se rendant chez la royne avec une robe de chambre seulement sur les épaules, qui attendait Catherine de Médicis dans son cabinet.

Catherine savait le trouver là ; mais elle ignorait qu'il n'y fût point seul.

En effet, il était accompagné d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, élégamment vêtu, quoiqu'il fût visiblement en habit de voyage.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Nemours ! s'écria la reine en apercevant le jeune homme ; vous arrivez d'Italie… Quelles nouvelles de Rome ?

— Mauvaises, madame ! répondit le cardinal tandis que le duc de Nemours saluait la reine.

— Mauvaises !… Notre cher cousin le duc de Guise aurait-il été battu ? demanda Catherine. Prenez garde ! Vous me diriez oui, que je répondrais non, tant je tiens la chose pour impossible !

— Non, madame, répondit le duc de Nemours, M. de Guise n'a point été battu ; comme vous dites, c'est chose impossible ! Mais il est trahi par les Caraffa, abandonné par le pape lui-même, et il m'a dépêché au roi afin de lui dire que la position n'était plus tenable pour sa gloire ni pour celle de la France, et qu'il demandait ou des renforts ou son rappel.

— Et, selon nos conventions, madame, dit le cardinal, je vous ai d'abord conduit M. de Nemours.

— Mais, dit Catherine, le rappel de M. de Guise, c'est l'abandon des prétentions du roi de France sur le royaume de Naples et de mes prétentions, à moi, sur le duché de Toscane.

— Oui, dit le cardinal ; mais remarquez bien, madame, que nous ne pouvons tarder à avoir la guerre en France et que, alors, ce n'est plus Naples et Florence qu'il s'agit de reconquérir, c'est Paris qu'il s'agit de protéger.

— Comment, Paris ? Vous riez, monsieur le cardinal ! Il me semble que la France peut défendre la France et que Paris se protège tout seul.

— Je crains que vous ne soyez dans l'erreur, madame, répondit le cardinal. Le meilleur de nos troupes, comptant sur la trêve, a passé en Italie avec mon frère, et certes, sans la conduite ambiguë du cardinal Caraffa, sans la trahison du duc de Parme, qui a

oublié ce qu'il devait au roi de France pour passer au parti de l'empereur, les progrès que l'on eût faits du côté de Naples et le besoin que le roi Philippe II eût eu de se dégarnir à son tour pour protéger Naples, nous eût sauvegardés d'une attaque ; mais aujourd'hui que Philippe II est assuré que ce qu'il a d'hommes en Italie suffit pour nous tenir en échec, il tournera les yeux du côté de la France et ne manquera pas de profiter de sa faiblesse ; sans compter que le neveu de M. le connétable vient de faire une équipée qui donnera à cette rupture de trêve par le roi d'Espagne une apparence de justice.

— Vous voulez parler de son entreprise sur Douay ? dit Catherine.

— Justement.

— Écoutez, dit la reine, vous savez que je n'aime pas l'amiral plus que vous ne l'aimez vous-même ; ainsi démolissez-le de votre côté, je ne vous en empêcherai pas ; mais, au contraire, j'y aiderai de toute ma puissance.

— En attendant, que décidez-vous ? dit le cardinal.

Et voyant que Catherine hésitait :

— Oh ! dit-il, vous pouvez parler devant M. de Nemours ; lui aussi est de Savoie, mais autant notre ami que le prince Emmanuel, son cousin, est notre ennemi.

— Décidez vous-même, mon cher cardinal, répondit Catherine en jetant un regard oblique au prélat, je ne suis qu'une femme dont le faible esprit n'entend pas grand-chose à la politique… Ainsi décidez.

Le cardinal avait compris le coup d'œil de Catherine : pour elle, il n'y avait pas d'amis, il n'y avait que des complices.

— N'importe, dit Charles de Guise, avancez toujours un avis, madame, et je me permettrai de le combattre s'il se trouve en contradiction avec le mien.

— Eh bien, je pense, dit Catherine, que le roi, étant le seul chef de l'État, est le seul qui doit être prévenu avant tous des choses importantes… À mon avis donc, si M. le duc n'est pas trop fatigué, il doit prendre un cheval, rejoindre le roi quelque part qu'il se trouve et lui transmettre, avant personne, les nouvelles dont votre bienveillante amitié pour moi, mon cher cardinal, m'a faite, à mon grand regret, maîtresse avant lui.

Le cardinal se retourna vers le duc de Nemours comme pour l'interroger.

Mais celui-ci, s'inclinant :

— Je ne suis jamais fatigué, monseigneur, dit-il, lorsqu'il s'agit du service du roi.

— En ce cas, dit le cardinal, je vais vous faire donner un cheval et, à tout hasard, prévenir les secrétaires qu'il y aura conseil chez le roi à son retour de la chasse… Venez, monsieur de Nemours.

Le jeune duc salua respectueusement la reine, et il s'apprêtait à suivre M. le cardinal de Lorraine, lorsque Catherine toucha légèrement le bras de ce dernier.

— Passez devant, monsieur de Nemours, dit Charles de Guise.

— Monseigneur… fit Jacques de Nemours hésitant.

— Je vous en prie !

— Et moi, dit la reine en lui tendant sa belle main, je vous l'ordonne, monsieur le duc.

Le duc, comprenant que, sans doute, la reine avait un dernier mot à dire au cardinal, ne fit plus de difficultés à obéir et, baisant la main à la reine, il sortit le premier, laissant à dessein retomber la tapisserie derrière lui.

— Que vouliez-vous me dire, ma chère amie ? demanda le cardinal.

— Je voulais vous dire, répondit Catherine, que le bon roi Louis onzième, qui, en échange de cinq cent mille écus qu'il lui avait prêtés, a donné à notre aïeul Laurent de Médicis la permission de mettre trois fleurs de lys dans nos armes, avait l'habitude de répéter : « Si mon bonnet de nuit avait mon secret, je brûlerais mon bonnet de nuit ! » Méditez cette maxime du bon roi Louis onzième, mon cher cardinal… Vous êtes trop confiant !

Le cardinal sourit de l'avis qui lui était donné ; lui qui passait pour le politique le plus défiant de l'époque avait rencontré défiance plus grande que la sienne.

Il est vrai que c'était dans la florentine Catherine de Médicis.

Le cardinal franchit à son tour le rempart de tapisserie et vit le prudent jeune homme qui, afin de ne pas être accusé de curiosité, l'attendait à dix pas en avant dans le corridor.

Tous deux descendirent jusque dans la cour, où Charles de Guise donna l'ordre à un page des écuries d'amener à l'instant même un cheval tout équipé.

Le page revint cinq minutes après, conduisant le cheval. Nemours se mit en selle avec l'élégance d'un cavalier consommé et s'élança au galop par la grande allée du parc.

Le jeune homme s'était informé de la direction qu'avait prise la chasse et il lui avait été répondu que l'on avait dû attaquer l'animal près de la route de Poissy.

Il avait donc dirigé la course de ce côté, espérant que, une fois arrivé au lancer, le bruit du cor le guiderait vers le point où serait le roi.

Mais, aux environs de la route de Poissy, il ne vit et n'entendit rien.

Un bûcheron interrogé lui dit que la chasse s'était emportée du côté de Conflans.

Il tourna aussitôt son cheval du côté indiqué.

Au bout d'un quart d'heure, en croisant une route transversale, il aperçut, au milieu d'un carrefour voisin, un cavalier qui se dressait sur ses étriers pour voir de plus loin et qui approchait sa main de son oreille pour mieux entendre.

Ce cavalier était un chasseur qui essayait évidemment de s'orienter.

Si perdu que fût ce chasseur, il devait en savoir, sur l'endroit probable où l'on trouverait le roi, encore plus que le jeune duc, arrivé d'Italie depuis une demi-heure à peine.

Aussi M. de Nemours alla-t-il droit au chasseur.

Celui-ci, voyant de son côté un cavalier se rapprocher de lui et pensant avoir affaire à quelqu'un qui pourrait le renseigner sur la marche de la chasse, fit aussi quelques pas en avant.

Mais bientôt tous deux, d'un même mouvement, éperonnèrent leurs chevaux ; ils venaient de se reconnaître.

Le chasseur perdu, qui essayait de s'orienter en se levant sur ses étriers pour voir et rapprochant sa main de son oreille pour entendre, était le capitaine de la garde écossaise.

Les deux cavaliers s'abordèrent avec cette familiarité courtoise qui distinguait les jeunes seigneurs de l'époque. D'ailleurs, l'un, le duc de Nemours, était de maison princière, c'est vrai, mais l'autre, le comte de Montgomery, était de la plus vieille noblesse qui avait accompagné Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre.

Or, à cette époque, il existait en France quelques vieux noms qui se croyaient les égaux des noms les plus puissants et les plus glorieux, malgré l'infériorité des titres qu'ils portaient. Ainsi était-il des Montmorency, qui ne se titraient que de barons ; des Rohan qui n'étaient que seigneurs ; des Coucy qui n'étaient que sires ; et des Montgomery qui n'étaient que comtes.

Comme l'avait pensé le duc de Nemours, Montgomery avait perdu la chasse et cherchait à s'orienter.

Au reste, l'endroit où ils se trouvaient était bien choisi pour cela puisque c'était un carrefour placé sur une hauteur, vers laquelle tous les bruits devaient monter, et dominant cinq ou six routes par lesquelles, en se faisant rabattre, ne pouvait manquer de passer l'animal.

Les jeunes gens, qui s'étaient quittés depuis plus de six mois déjà, avaient, au reste, mille questions importantes à se faire ; Montgomery au sujet de l'armée et des belles entreprises de guerre que devait naturellement tenter M. de Guise ; l'autre, au sujet de la cour de France et des belles aventures d'amour qui devaient s'y accomplir.

Ils étaient au plus chaud de cette intéressante conversation, lorsque le comte de Montgomery posa la main sur le bras du duc.

Il avait cru entendre les abois éloignés de la meute.

Tous deux écoutèrent. Le comte ne s'était pas trompé : à l'extrémité d'une allée immense, ils virent tout à coup passer, rapide comme une flèche, un énorme sanglier ; puis, à cinquante pas derrière lui, les plus ardents des chiens, puis le gros de la meute, puis les traînards.

À l'instant même, Montgomery porta son cor à sa bouche et sonna la vue afin de rallier ceux qui, comme lui, pouvaient être égarés, et le nombre devait en être grand car, sur la trace de l'animal, passèrent trois personnes seulement, un homme et deux femmes.

Dans l'homme, à l'ardeur avec laquelle il poussait son cheval, les deux officiers crurent reconnaître le roi ; mais la distance était si grande qu'il leur fut impossible de dire quelles étaient les deux hardies amazones qui le suivaient de si près.

Tout le reste de la chasse semblait égaré.

Le duc de Nemours et le comte de Montgomery s'élancèrent dans une allée qui, vu la direction suivie par l'animal, leur permettait de couper la chasse à angle droit.

Le roi avait, en effet, attaqué, près de la route de Poissy, la bête qui, en termes de vénerie, était ce qu'on appelle un ragot. Celle-ci avait débûché avec cette raideur qui caractérise les vieux animaux et avait piqué droit sur Conflans. Le roi était parti aussitôt sur sa trace en sonnant le lancer et toute la cour avait suivi le roi.

Mais les sangliers sont mauvais courtisans. Celui auquel on avait pour le moment affaire, au lieu de choisir les grandes futaies et les belles routes, s'était lancé dans les taillis les plus fourrés et dans les ronciers les plus épais. D'où il était résulté que, au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus derrière le roi que les chasseurs les plus acharnés et que, de toutes les dames, trois seulement tenaient bon : c'étaient madame Marguerite, sœur du roi, Diane de Poitiers et la petite reinette Marie Stuart, comme l'appelait Catherine.

Malgré le courage des illustres chasseurs et chasseresses que nous venons de nommer, les difficultés du terrain, l'épaisseur du bois qui obligeait les cavaliers à faire des détours, la hauteur des ronciers qu'il était impossible de franchir, avaient bientôt permis aux sangliers et aux chiens de se perdre dans l'éloignement ; mais, à l'extrémité de la forêt, l'animal avait trouvé le mur et force lui avait été de revenir sur ses pas.

Le roi, un instant distancé, mais sûr de sa race de chiens gris, s'était donc arrêté ; ce qui avait donné le temps à quelques chasseurs de le rejoindre ; mais bientôt les abois s'étaient fait entendre de nouveau.

La portion de forêt vers laquelle se dirigeait l'animal était mieux éclaircie que l'autre ; il en résulta que, cette fois, le roi put

reprendre sa poursuite avec chance de la mener à bout.

Seulement, il arriva ce qui était déjà arrivé dix minutes auparavant : chacun ne tint que selon sa force et son courage. D'ailleurs, au milieu de cette cour toute composée de beaux jeunes seigneurs et de galantes dames, beaucoup peut-être restaient en arrière, qui n'y étaient pas absolument forcés par la paresse de leurs chevaux, par l'épaisseur du bois ou par les inégalités du terrain, et c'est ce que prouvaient clairement les groupes que l'on rencontrait arrêtés à l'angle des allées ou au milieu des carrefours et qui semblaient plus attentifs à suivre les conversations engagées qu'à écouter l'aboi des chiens ou le cor des piqueurs.

Voilà comment, lorsque l'animal avait passé en vue de Montgomery et de Nemours, il se trouvait n'être suivi que d'un cavalier dans lequel les jeunes gens avaient cru reconnaître le roi et de deux dames qu'ils n'avaient pas reconnues.

C'était, en effet le roi, qui, avec son ardeur ordinaire, voulait arriver le premier à l'acculée, c'est-à-dire au moment où le sanglier s'acculerait à quelque arbre, à quelque roncier, à quelque roc, et ferait tête aux chiens.

Les deux amazones qui le suivaient étaient madame de Valentinois et la petite reine Marie, l'une la meilleure, l'autre la plus hardie cavalière de toute la cour.

Au reste, le sanglier commençait à se lasser et il était évident qu'il ne tarderait point à tenir ; déjà les chiens les plus ardents lui soufflaient au poil.

Pendant un quart d'heure encore, cependant, il essaya d'échapper par la fuite à ses ennemis ; mais, se sentant de plus en plus rejoint, il résolut de faire une belle mort, une véritable mort de sanglier ; et, ayant trouvé une racine d'arbre à sa commodité, il s'y accula en grognant et en faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

À peine y fut-il, que toute la meute se rua sur lui et indiqua, par ses abois redoublés, que l'animal faisait tête.

À ces abois se mêla bientôt le cor du roi. Henri était arrivé, suivant d'aussi près les chiens que les chiens eux-mêmes suivaient l'animal.

Il regarda autour de lui tout en sonnant, cherchant son porte-arquebuse ; mais il avait distancé jusqu'aux plus acharnés piqueurs, jusqu'à ceux-là mêmes dont le devoir était de ne jamais le quitter, et ne vit, accourant de toute la vitesse de leurs chevaux, que Diane et Marie Stuart qui avaient, nous l'avons dit, tenu bon.

Pas une boucle de la chevelure de la belle duchesse de Valentinois n'était dérangée et son toquet de velours était fixé au sommet de sa tête avec autant de fermeté qu'au moment du départ.

Quant à la petite Marie, elle avait perdu voile et toquet et ses beaux cheveux châtains, épars au vent, attestaient, comme le pourpre charmant de ses joues, de l'ardeur de sa course.

Aux sons prolongés que le roi tirait de son cor, l'arquebusier accourut, une arquebuse à la main, l'autre à l'arçon de sa selle.

Derrière lui, à travers l'épaisseur des bois, on voyait briller, se rapprochant, les broderies d'or et les vives couleurs des robes, des pourpoints et des manteaux.

C'étaient les chasseurs qui arrivaient de tous côtés.

L'animal faisait de son mieux : attaqué à la fois par soixante chiens, il tenait tête à tous ses ennemis. Il est vrai que, tandis que les dents les plus aiguës s'émoussaient sur son poil rugueux, chacun de ses coups de boutoir à lui faisait une blessure profonde à celui de ses adversaires qui en était atteint ; mais, quoique mortellement blessés, quoique perdant tout leur sang, quoique les entrailles traînantes, les gris du roi, comme on les appelait, étaient de si noble race qu'ils ne revenaient que plus acharnés au combat et qu'on ne reconnaissait les blessés qu'aux taches de sang plus nombreuses qui marbraient ce mouvant tapis.

Le roi comprit qu'il était temps de mettre fin à la boucherie ou qu'il allait y perdre ses meilleurs chiens.

Il jeta son cor et fit signe qu'on lui donnât son arquebuse.

La mèche était allumée d'avance ; l'arquebusier n'eut donc qu'à présenter l'arme au roi.

Henri était excellent tireur et manquait rarement son coup.

L'arquebuse à la main, il s'avança à la distance de vingt-cinq pas à peu près du sanglier, dont les yeux brillaient comme deux charbons ardents.

Il visa entre les yeux de l'animal et lâcha le coup.

L'animal avait reçu la décharge à la tête ; mais un mouvement qu'il avait fait au moment où le roi appuyait sur la détente avait présenté son front de biais ; la balle avait glissé sur l'os et avait été tuer un des chiens.

On pouvait voir sur la hure du sanglier, entre l'œil et l'oreille, la traînée de sang indiquant le passage de la balle.

Henri demeura un instant étonné que l'animal ne fût pas tombé sur le coup, tandis que son cheval, tout frissonnant, plié sur les jarrets de derrière, piétinait des pieds de devant.

Il tendit au piqueur l'arquebuse déchargée en demandant l'autre.

L'autre était tout amorcée et tout allumée ; le piqueur la lui donna.

Le roi la prit et porta la crosse à son épaule.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de viser, le sanglier ne voulant, sans doute, pas attendre le hasard d'un second coup, donna une violente secousse aux chiens qui l'entouraient, ouvrit au milieu de la meute un sillon sanglant et, rapide comme l'éclair, passa entre les jambes du cheval du roi, qui se dressa sur ses pieds de derrière en poussant un hennissement de douleur, montra son ventre ouvert d'où ruisselait le sang et tombaient les entrailles et, s'abaissant aussitôt, engagea le roi sous lui.

Tout cela avait été si instantané que pas un des spectateurs n'avait songé à s'élancer au-devant du sanglier qui était revenu sur le roi avant même que celui-ci eût eu le temps de tirer son couteau de chasse.

Henri essaya d'y porter la main ; mais la chose était impossible : le couteau de chasse était engagé lui-même sous le côté gauche du roi.

Si brave qu'il fût, le roi ouvrait déjà la bouche pour crier à l'aide – car la tête hideuse du sanglier, avec ses yeux de braise, sa gueule sanglante et ses défenses acérées, n'était plus qu'à quelques pouces de sa poitrine, – quand tout à coup il entendit à son oreille une voix qui, de cet accent ferme auquel il n'y a point à se méprendre, lui disait :

— Ne bougez pas, sire ; je réponds de tout !

Puis il sentit un bras qui soulevait le sien et il vit passer comme un éclair une lame large et aiguë qui, au défaut de l'épaule, alla s'enfoncer jusqu'à la garde dans le corps du sanglier.

En même temps, deux bras vigoureux tiraient Henri en arrière, ne laissant exposé aux coups de l'animal expirant que le nouvel adversaire qui venait de le frapper au cœur.

Celui qui tirait le roi en arrière, c'était le duc de Nemours.

Celui qui, un genou en terre et le bras tendu, venait de frapper au cœur le sanglier, c'était le comte de Montgomery.

Le comte de Montgomery tira son épée du corps de l'animal, l'essuya sur le gazon vert et touffu, la remit au fourreau et, s'approchant de Henri II comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé :

— Sire, dit-il, j'ai l'honneur de présenter au roi M. le duc de Nemours, qui vient de par-delà les monts et qui apporte au roi des nouvelles de M. le duc de Guise et de sa brave armée d'Italie.

q

Chapitre 3 Connétable et cardinal.

Deux heures après la scène que nous venons de décrire ; l'émotion privée ou officielle apaisée dans le cœur de tous les assistants ; les félicitations faites à Gabriel de Lorge, comte de Montgomery, et à Jacques de Savoie, duc de Nemours, les deux sauveurs du roi, sur le courage et l'adresse qu'ils avaient déployés dans cette occasion ; la curée – chose importante que les plus graves affaires ne permettaient pas de négliger – accomplie dans la grande cour du château en présence du roi, de la reine et de tous les seigneurs et dames présents à Saint-Germain, Henri II, le visage souriant comme l'est celui d'un homme qui vient d'échapper à un danger de mort, et qui se sent d'autant plus plein de vie et de santé que ce danger a été plus grand ; Henry II, disons-nous, entrait dans son cabinet où l'attendaient, outre ses conseillers ordinaires, le cardinal Charles de Lorraine et le connétable de Montmorency.

Nous avons deux ou trois fois déjà nommé le connétable de Montmorency ; mais nous avons négligé de faire pour lui ce que nous avons fait pour les autres héros de cette histoire, c'est-à-dire de l'exhumer de sa tombe et de le faire poser devant nos lecteurs, ainsi que ce grand connétable de Bourbon que ses soldats portèrent, après sa mort, chez un peintre, afin que celui-ci leur en fît un portrait debout et tout armé, comme s'il eût été vivant.

Anne de Montmorency était alors le chef de cette vieille famille de barons chrétiens ou barons de France, comme ils s'intitulaient, issue de Bouchard de Montmorency, et qui a fourni dix connétables au royaume.

Il s'appelait et qualifiait Anne de Montmorency, duc, pair, maréchal, grand maître, connétable et premier baron de France, chevalier de Saint-Michel et de la Jarretière, capitaine de cent hommes des ordonnances du roi, gouverneur et lieutenant général du Languedoc ; comte de Beaumont, de Dammartin, de La Fère-en-Tardenois et de Châteaubriant ; vicomte de Melun et de Montreuil ; baron d'Amville, de Préaux, de Montbron, d'Offemont, de Mello, de Châteauneuf de la Rochepot, de Dangu, de Méru, de Thoré, de Savoisy, de Gourville, de Derval, de Chanceaux, de Rougé, d'Aspremont, de Maintenay ; seigneur d'Écouen, de Chantilly, de l'Isle-Adam, de Conflans-Sainte-Honorine, de Nogent, de Valmondois, de Compiègne, de Gandelu, de Marigny, de Thourout.

Comme on voit par cette nomenclature de titres, le roi pouvait être roi dans Paris, mais Montmorency était duc, comte, baron tout autour de Paris ; si bien que la royauté semblait emprisonnée dans ses duchés, comtés et baronnies.

Né en 1493, c'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-quatre ans qui, tout en paraissant son âge, avait la force et la verdeur d'un homme de trente. Violent et brutal, il avait toutes les grossières qualités du soldat : le courage aveugle, l'ignorance du danger, l'insouciance de la fatigue, de la faim et de la soif. Plein d'orgueil, bouffi de vanité, il ne cédait le pas qu'au duc de Guise, mais c'était comme prince de Lorraine car, comme général et commandant d'expédition, il se croyait bien au-dessus du défenseur de Metz et du vainqueur de Renty. Pour lui, Henri II n'était que le petit maître ; François Ier avait été le grand maître et il n'en voulait pas reconnaître d'autres. Courtisan étrange, ambitieux obstiné, il obtenait, au profit de sa

fortune et de sa grandeur, à force de rebuffades et de brutalités, ce qu'un autre eût obtenu à force de souplesse et de flatterie. Au reste, Diane de Valentinois l'aidait fort dans cette besogne où, sans elle, il eût échoué : venant derrière lui avec sa douce voix, son doux regard et son doux visage, elle raccommodait tout ce que la colère éternelle du soudard avait brisé. Il s'était déjà trouvé à quatre grandes batailles et dans chacune il avait fait l'ouvrage d'un vigoureux homme d'armes, mais dans aucune l'œuvre d'un chef intelligent. Ces quatre batailles, c'étaient, d'abord celle de Ravenne : il avait alors dix-huit ans et suivait, pour son plaisir et en amateur, ce que l'on appelait l'étendard général et qui n'était rien autre chose que le guidon des volontaires ; la seconde était celle de Marignan : il y commandait une compagnie de cent hommes d'armes et il aurait pu se vanter que les plus vigoureux coups d'épée et de masse y eussent été donnés de sa main, s'il n'eût eu près de lui et souvent devant lui son grand maître François Ier, cette espèce de géant centimane qui, de son côté, eût fait la conquête du monde si cette conquête eût été dévolue à celui qui frappait le plus fort et le plus dur, comme on disait dans ce temps-là ; la troisième était celle de la Bicoque, où il était colonel des Suisses, où il combattit la pique au point et où il fut laissé pour mort ; enfin, la quatrième était celle de Pavie : il était alors maréchal de France par la mort de M. de Châtillon, son beau-frère ; ne se doutant pas que la bataille dût avoir lieu le lendemain, il était parti la nuit pour faire une reconnaissance ; au bruit du canon, il revint et fut pris comme les autres, dit Brantôme ; et en effet, à cette fatale défaite de Pavie, tout le monde fut pris, même le roi.

Tout au contraire de M. de Guise, qui avait dans la bourgeoisie et dans la robe de grandes sympathies, le connétable détestait le

bourgeois et exécrait les robins. En aucune occasion il ne manquait de rabrouer les uns et les autres. Aussi, un jour qu'il faisait très chaud, un président étant venu lui parler au sujet de sa charge, M. de Montmorency le reçu le bonnet à la main et lui dit :

— Voyons, monsieur le président, dégoisez-moi ce que vous avez à me raconter et couvrez-vous.

Mais le président, croyant que c'était pour lui faire honneur que M. de Montmorency se tenait lui-même la tête découverte, répondit :

— Monsieur, je ne me couvrirai pas, croyez-le bien, que vous ne soyez couvert vous-même.

Alors, le connétable :

— Que vous êtes un grand sot, monsieur, lui dit-il. Croyez-vous, par hasard, que je me tienne découvert pour l'amour de vous ? Non point, et c'est pour mon aise, mon ami, attendu que je meurs de chaud. Je vous écoute ; parlez.

Sur quoi, le président, tout ébahi, ne fit que balbutier ; et alors, M. de Montmorency :

— Vous êtes un imbécile, monsieur le président ! lui dit-il. Retournez chez vous, apprenez-y votre leçon et, quand vous la saurez, revenez me trouver, mais point avant.

Et il lui tourna les talons.

Les gens de Bordeaux s'étant révoltés et ayant tué leur gouverneur, le connétable fut envoyé contre eux. Eux, le sentant venir et tremblant que les représailles ne fussent terribles, allèrent au-devant de lui jusqu'à deux journées, lui portant les clefs de la ville.

Mais lui, à cheval et tout armé :

— Allez, messieurs de Bordeaux, dit-il, allez avec vos clefs ; je n'en ai que faire.

Et, leur montrant ses canons :

— Tenez, en voici que je mène avec moi et qui feront une autre ouverture que les vôtres. Ah ! je vais vous apprendre à vous rebeller contre le roi et à tuer son gouverneur et son lieutenant ! Sachez que je vous ferai tous pendre !

Et il tint parole.

À Bordeaux, M. de Strozzi, qui avait manœuvré la veille avec ses gens devant lui, le vint voir pour lui rendre hommage, quoiqu'il fût parent de la reine. Dès qu'il l'aperçut, M. de Montmorency lui cria :

— Eh ! bonjour, Strozzi ! vos gens ont fait merveille hier et étaient vraiment beaux à voir ; aussi toucheront-ils aujourd'hui de l'argent : je l'ai commandé.

— Merci, monsieur le connétable, répondit M. de Strozzi ; je suis on ne peut plus content de vous trouver satisfait d'eux, car j'ai une prière à vous adresser de leur part.

— Laquelle, Strozzi ? Dites !

— C'est que le bois est cher en cette ville, et qu'ils se ruinent pour en acheter ; attendu le froid qu'il fait, ils vous prient donc de leur donner un navire qui est sur la grève, qui ne vaut plus rien, et qu'on appelle le Montréal, pour le mettre en pièces et s'en chauffer.

— Oui-dà ! je le veux, dit le connétable ; qu'ils y aillent au plus vite, menant avec eux leurs goujats, et qu'ils le mettent en morceaux et s'en chauffent très bien, car c'est mon plaisir.

Mais voilà que, pendant qu'il dînait, messieurs les jurats de la ville et les conseillers de la cour vinrent à lui. Soit que M. de Strozzi eût mal vu, soit qu'il s'en fût rapporté au dire de ses soldats, soit qu'il ne se connût pas en vieux navires ou en navires neufs, celui dont il avait demandé la démolition était encore en état de faire un long et bon usage. Aussi ces dignes magistrats venaient-ils représenter au connétable le dommage qu'il y aurait à dépecer un si beau bâtiment qui n'avait encore fait que deux ou trois courses et qui jaugeait trois cents tonneaux.

Mais le connétable, avec son ton ordinaire, les interrompant à la quatrième parole :

— Bon ! bon ! bon ! Qui êtes-vous, messieurs les sots, leur demanda-t-il, pour me vouloir contrôler ? Vous êtes encore d'habiles veaux d'être si hardis que d'oser m'en remontrer ! Si je faisais bien, et je ne sais à quoi cela tient, j'enverrais tout à l'heure dépecer vos maisons au lieu du navire. Et c'est ce que je ferai si vous ne tournez pas prestement les talons. Allons, rentrez chez vous pour vous mêler de vos affaires et non des miennes !

Et, le même jour, le navire fut mis en morceaux.

Depuis qu'on était en paix, M. le connétable passait ses plus grandes colères sur les ministres de la religion réformée contre lesquels il nourrissait une haine féroce. Un de ses délassements était d'aller dans les temples de Paris et de les chasser de leurs chaires ; et, ayant un jour appris qu'avec permission du roi, ils avaient un consistoire, il se rendit à Popincourt, entra dans l'as-

semblée, renversa la chaire, brisa tous les bancs et en fit un grand feu ; expédition d'où il fut surnommé le capitaine Brûle-Bancs.

Et toutes ces brutalités se faisaient de la part du connétable en marmottant des prières et surtout l'oraison dominicale, qui était sa prière favorite et qu'il emmanchait de la plus grotesque façon avec les ordres barbares qu'il donnait et sur lesquels on ne le vit jamais revenir.

Aussi, malheur ! quand on l'entendait marmotter le commencement de sa prière.

— Notre père qui êtes aux cieux, disait-il ; – allez-moi prendre un tel ! – que votre nom soit sanctifié ; – pendez-moi cet autre par les piques ! – que votre volonté soit faite, –arquebusez ces drôles-là devant moi ! sur la terre comme au ciel ! –taillez-moi en pièces tous ces marauds qui ont voulu tenir ce clocher contre le roi ! – donnez-nous notre pain de chaque jour ; – brûlez-moi ce village ! – pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; –mettez-y le feu aux quatre coins, et que pas une maison n'en échappe ! – et ne nous induisez point en tentation ; –si les manants crient, jetez-les dans le feu ! – mais délivrez-nous du mal. Amen !

Cela s'appelait les patenôtres du connétable.

Tel était l'homme qu'en entrant dans son cabinet, le roi Henri II trouva assis en face du fin, du spirituel, de l'aristocrate cardinal de Lorraine, le gentilhomme d'Église le plus courtois et le prélat politique le plus habile de son temps.

On comprend l'opposition que se faisaient l'une à l'autre ces deux natures si absolument contraires et le trouble que devaient

jeter dans l'État ces ambitions rivales.

Et cela d'autant plus que la famille de Montmorency n'était guère moins nombreuse que la famille de Guise, le connétable ayant eu de sa femme – madame de Savoie, fille de messire René, bâtard de Savoie et grand-maître de France – cinq fils : MM. de Montmorency, d'Amville, de Méru, de Montbron et de Thoré, et cinq filles, dont quatre furent mariées à MM. de la Trémouille, de Turenne, de Ventadour et de Candale, et dont la cinquième, la plus belle de toutes, devint abbesse de Saint-Pierre de Rheims.

Or, il fallait placer toute cette riche lignée, et le connétable était trop avare pour pourvoir au placement, quand le roi était là.

En apercevant Henri, tous se levèrent et se découvrirent.

Le roi salua Montmorency d'un geste amical et presque soldatesque, tandis qu'il adressa à Charles de Lorraine une inclination de tête pleine de déférence.

— Je vous ai fait appeler, messieurs, dit-il, car le sujet sur lequel j'ai à vous consulter est grave. M. de Nemours est arrivé d'Italie où les affaires vont mal, vu le manque de parole de Sa Sainteté et la trahison de la plupart de nos alliés. Tout, d'abord, avait été à merveille : M. de Strozzi avait pris Ostie ; il est vrai que nous avions perdu dans les fossés de la ville M. de Montluc, un brave et digne gentilhomme, messieurs, pour l'âme duquel je vous demande vos prières. Puis M. le duc d'Albe, sachant la prochaine arrivée de votre illustre frère, mon cher cardinal, s'était retiré à Naples. Toutes les places des environs de Rome avaient, en conséquence, été occupées par nous les unes après les autres. En effet, après avoir traversé le Milanais, le duc s'avança vers Reggio où l'attendait son beau-père, le duc de Ferrare, avec six

mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux. Là, un conseil fut tenu entre le cardinal Caraffa et Jean de Lodève, ambassadeur du roi. Les uns pensaient que l'on devait attaquer Crémone ou Pavie tandis que le maréchal de Brissac tiendrait les ennemis en haleine ; d'autres représentèrent qu'avant qu'on eût eu le temps de s'emparer de ces deux places, qui sont des plus fortes de l'Italie, le duc d'Albe aurait doublé son armée en faisant des levées dans la Toscane et dans le royaume de Naples. Le cardinal Caraffa était d'un autre avis : il se proposait, lui, d'entrer dans la marche d'Ancône par la terre de Labour dont toutes les places, mal fortifiées, se rendraient, disait-il, à la première sommation ; mais le duc de Ferrare, de son côté, remontrait que, la défense du Saint-Siège étant le principal objet de la campagne, le duc de Guise devait marcher droit à Rome. Le duc de Guise se décida pour ce dernier parti et voulut prendre avec lui les six mille hommes d'infanterie et les huit cents chevaux de M. de Ferrare ; mais celui-ci les retint, disant qu'il pouvait être attaqué d'un moment à l'autre, soit par le grand duc Cosme de Médicis, soit par le duc de Parme qui venait de tourner à l'Espagne. M. le duc de Guise, messieurs, fut donc obligé de continuer sa route avec le peu de troupes qui l'accompagnaient, n'ayant plus d'autre espoir que dans le rassemblement qui, au dire du cardinal Caraffa, attendait, afin de se joindre à elle, l'armée française à Bologne. Arrivé à Bologne avec M. le cardinal neveu, le duc chercha en vain le rassemblement : le rassemblement n'existait pas. Votre frère, mon cher cardinal, continua le roi, se plaignit hautement mais il lui fut répondu qu'il allait, dans la marche d'Ancône, trouver dix mille hommes nouvellement levés par Sa Sainteté. Le duc voulut bien croire à cette promesse et poursuivit son chemin par la Romagne. Aucun renfort ne l'y attendait ; il y laissa notre armée

sous la conduite du duc d'Aumale et s'achemina directement vers Rome afin d'apprendre du Saint-Père lui-même ce qu'il comptait faire. Le pape, mis au pied du mur par M. de Guise, répondit qu'il devait, en effet, un contingent de vingt-quatre mille hommes pour cette guerre mais que, parmi ces vingt-quatre mille hommes, étaient compris les gens d'armes gardant les places fortes de l'Église. Or, dix-huit mille papalins, répartis dans les différentes places, étaient occupés à ce soin. M. de Guise vit alors qu'il ne pouvait compter que sur les hommes qu'il avait amenés avec lui ; mais, au dire du pape, ces hommes devaient lui suffire, les Français n'ayant échoué jusque-là, dans leurs entreprises sur Naples, assurait Paul IV, que parce qu'ils avaient contre eux le souverain pontife. Or, cette fois, au lieu d'être contre les Français, le souverain pontife était avec eux et, grâce à cette coopération, toute morale et spirituelle qu'elle était, les Français ne pouvaient manquer de réussir. M. de Guise, mon cher connétable, continua Henri, est un peu comme vous sous ce rapport : il ne doute jamais de sa fortune tant qu'il a sa bonne épée au côté et quelques milliers de braves gens qui marchent derrière lui. Il pressa la venue de son armée et, dès qu'elle l'eut rejoint, il sortit de Rome, attaqua Campli, prit la ville d'assaut et, hommes, femmes, enfants, passa tout au fil de l'épée !

Le connétable accueillit la nouvelle de cette exécution par le premier signe visible d'approbation qu'il eût encore donné.

Le cardinal restait impassible.

— De Campli, reprit le roi, le duc alla mettre le siège devant Civitella qui est bâtie, à ce qu'il paraît, sur une colline escarpée, munie de bonnes fortifications. On commença par battre la citadelle ; mais, avant que la brèche fût praticable, notre armée, dans

son impatience ordinaire, voulut risquer l'assaut. Par malheur, l'endroit qu'elle tentait de forcer était défendu de tous côtés par des bastions ; il en résulta que nos gens furent repoussés avec perte de deux cents tués et de trois cents blessés !

Un sourire de joie effleura les lèvres du connétable : l'invincible avait échoué devant une bicoque !

— Pendant ce temps, poursuivit le roi, le duc d'Albe, ayant rassemblé ses troupes à Chieti, marcha au secours des assiégés avec une armée de trois mille Espagnols, de six mille Allemands, de trois mille Italiens et de trois cents Calabrais. C'était plus du double de ce que possédait le duc de Guise ! Cette infériorité détermina le duc à lever le siège et à aller attendre l'ennemi en rase campagne, entre Fermo et Ascoli. Il espérait que le duc d'Albe accepterait la bataille qu'il lui présentait ; mais le duc d'Albe, sûr que nous nous ruinerions de nous-mêmes, continue de tenir la campagne et n'accepte ni rencontre, ni combat, ni bataille, ou les accepte dans de telles positions, qu'ils ne nous laissent aucune chance de succès. Dans cette situation, sans espoir d'obtenir du pape ni hommes, ni argent, M. de Guise m'envoie M. le duc de Nemours pour réclamer de moi un renfort considérable ou son congé de quitter l'Italie et de revenir. Votre avis, messieurs ? Faut-il faire un dernier effort, envoyer à notre bien-aimé duc de Guise les hommes et l'argent dont il a absolument besoin, ou bien faut-il le rappeler près de nous et, en le rappelant près de nous, renoncer à toute prétention à l'endroit de ce beau royaume de Naples que, sur la promesse de Sa Sainteté, j'avais déjà destiné à mon fils Charles ?

Le connétable fit un geste comme pour demander la parole, tout en indiquant cependant qu'il était prêt à céder la priorité au

cardinal de Lorraine ; mais celui-ci, par un léger mouvement de tête lui donna à entendre qu'il pouvait parler.

C'était, du reste, une tactique habituelle au cardinal, que de laisser son adversaire parler le premier.

— Sire, dit le connétable, mon avis est qu'il ne faut pas abandonner une affaire si bien emmanchée et qu'il n'y a point d'effort qui doive coûter à Votre Majesté pour soutenir en Italie son armée et son général.

— Et vous, monsieur le cardinal ? dit le roi.

— Moi, dit Charles de Lorraine, j'en demande bien pardon à M. le connétable, mais je suis d'un avis absolument opposé au sien.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur le cardinal, répondit le connétable avec aigreur ; ce serait la première fois que nous nous trouverions d'accord. Ainsi, à votre avis, monsieur, votre frère doit revenir ?

— Il serait, je crois, d'une bonne politique de le rappeler.

— Seul, ou avec son armée ? demanda le connétable.

— Avec son armée, jusqu'au dernier homme !

— Et pourquoi faire ? Trouvez-vous qu'il n'y ait pas assez de bandits courant par les grands chemins ? Moi, je trouve qu'il y en a foison.

— Il y a peut-être assez de bandits courant par les grands chemins, monsieur le connétable ; il y en a peut-être foison même,

comme vous dites ; mais, ce dont il n'y a pas foison, c'est de braves hommes d'armes et de grands capitaines.

— Vous oubliez, monsieur le cardinal, que nous sommes en pleine paix et que, en pleine paix, on n'a que faire de si sublimes conquérants.

— Je prie Votre Majesté, dit le cardinal s'adressant au roi, de demander à M. le connétable s'il croit sérieusement à la durée de la paix.

— Morbleu ! si j'y crois, dit le connétable, belle demande !

— Eh bien ! moi, sire, dit le cardinal, non seulement je n'y crois pas, mais encore je pense que si Votre Majesté ne veut pas laisser au roi d'Espagne la gloire de l'attaquer, il faut qu'elle se hâte d'attaquer le roi d'Espagne.

— Malgré la trêve jurée solennellement ? s'écria le connétable avec une ardeur qui eût pu faire croire qu'il était de bonne foi ; mais oubliez-vous, monsieur le cardinal, que c'est un devoir de tenir son serment ? que la parole des rois doit être plus inviolable qu'aucune autre parole et que la France ne s'est jamais relâchée de cette fidélité, même à l'égard des Turcs et des Sarrasins ?

— Mais alors, puisqu'il en est ainsi, demanda le cardinal, pourquoi votre neveu M. de Châtillon, au lieu de se tenir tranquille dans son gouvernement de Picardie, a-t-il fait sur Douai une tentative de surprise et d'escalade dans laquelle il eût réussi sans une vieille femme qui passait par hasard près du lieu où l'on plantait les échelles et qui donna l'éveil aux sentinelles ?

— Pourquoi mon neveu a fait cela ? s'écria le connétable donnant dans le piège ; je vais vous le dire, pourquoi il a fait cela !

— Écoutons, dit le cardinal.

Puis, se tournant vers le roi, et avec une intention marquée :

— Écoutez, sire.

— Oh ! Sa Majesté le sait aussi bien que moi, mordieu ! dit le connétable ; car, tout occupé qu'il paraît de ses amours, apprenez, monsieur le cardinal, que nous ne laissons pas le roi ignorant des affaires de l'État.

— Nous écoutons, monsieur le connétable, reprit froidement le cardinal. Vous en êtes à nous dire quelle cause pouvait motiver l'entreprise de M. l'amiral sur Douai.

— Les causes ! je vous en dirai dix et non pas une, mordieu !

— Dites, monsieur le connétable.

— D'abord, reprit celui-ci, la tentative qu'avait faite lui-même M. le comte de Mégue, gouverneur de Luxembourg, par l'entremise de son maître d'hôtel qui corrompit, moyennant mille écus comptants et promesse d'une pension de pareille somme, trois soldats de la garnison de Metz, lesquels devaient livrer la ville…

— Que mon frère a si glorieusement défendue, c'est vrai, dit le cardinal ; nous avons entendu parler de cette tentative qui, comme celle de votre neveu l'amiral, a heureusement échoué. Mais cela ne fait qu'une excuse, et vous nous en avez promis dix, monsieur le connétable.

— Oh ! attendez. Ne savez-vous point encore, monsieur le cardinal, que ce même comte de Mégue avait suborné un soldat provençal de la garnison de Marienbourg qui, moyennant une grosse somme qu'il a reçue, s'était engagé à empoisonner tous les puits

de la place et que l'entreprise n'a manqué que parce qu'il a craint qu'un seul homme ne suffît pas à toute la besogne, et que, s'étant adressé à d'autres, les autres ont éventé la mèche. Mordieu ! vous ne direz pas que la chose est fausse, M. le cardinal, puisque le soldat a été roué !

— Ce ne serait pas tout à fait une raison pour moi d'être convaincu : vous avez fait rouer et pendre dans votre vie, monsieur le connétable, pas mal de gens que je tiens pour aussi innocents et aussi martyrs que ceux que firent mourir dans leurs cirques ces empereurs païens que l'on nommait Néron, Commode et Domitien.

— Mordieu ! monsieur le cardinal, nieriez-vous, par hasard, cette entreprise de M. le comte de Mégue sur les puits de Marienbourg ?

— Au contraire, monsieur le connétable, je vous ai dit que je l'admettais ; mais vous nous avez promis dix excuses à l'entreprise de monsieur votre neveu, et n'en voici que deux encore !

— On vous les trouvera, mordieu ! on vous les trouvera ! Ignorez-vous, par exemple, que M. le comte de Berlaimont, intendant des finances de Flandres, ait fait, avec deux soldats gascons, un complot par lequel ceux-ci s'engageaient, aidés du sieur de Vèze, capitaine d'une enseigne de gens de pied, à livrer au roi d'Espagne la ville de Bordeaux, pourvu qu'ils fussent secondés par cinq ou six cents hommes ? Dites un peu non à ce nouveau complot du roi catholique et je vous répondrai, moi, qu'un de ces deux soldats, arrêté près de Saint-Quentin par le gouverneur de la place, a tout dit, jusqu'à avouer qu'il avait reçu la récompense

promise en présence d'Antoine Perrenot, évêque d'Arras. Voyons, mordieu ! dites non, monsieur le cardinal, dites non !

— Je m'en garderai bien ! fit le cardinal souriant, vu que c'est en effet la vérité, monsieur le connétable et que je ne m'amuserai pas à mettre mon âme en péril pour un si grand mensonge ; mais cela ne fait, de la part de Sa Majesté le roi d'Espagne, que trois infractions au traité de Vaucelles, et vous nous en avez promis dix.

— Encore une fois, on vous les fournira, vos dix, mordieu ! et, s'il le faut, on ira jusqu'à la douzaine ! Ah ! par exemple, maître Jacques la Flèche, un des meilleurs ingénieurs du roi Philippe II, n'a-t-il pas été surpris sondant les gués de la rivière d'Oise et conduit à La Fère, où il a confessé que le duc de Savoie Emmanuel Philibert lui avait fait compter de l'argent par M. de Berlaimont pour tracer les plans de Montreuil, de Roye, de Doullens, de Saint-Quentin et de Mézières ; autant de places dont veulent s'emparer les Espagnols pour brider Boulogne et Ardres et empêcher de ravitailler Marienbourg ?

— Tout cela est parfaitement exact, monsieur le connétable ; mais nous ne sommes pas à dix.

— Eh ! mordieu ! est-il besoin d'être à dix pour voir que, en réalité, la trêve est rompue de la part des Espagnols et que si mon neveu M. l'amiral a fait une tentative sur Douai, il avait bien le droit de la faire !

— Aussi n'avais-je pas l'intention de vous amener à dire autre chose, monsieur le connétable, et me contenterai-je de ces quatre preuves pour être convaincu que la trêve est rompue par le roi Philippe II. Or, la trêve étant rompue, non pas une fois, mais

quatre fois, c'est le roi d'Espagne qui a manqué à sa parole en rompant la trêve, et non le roi de France qui manquera à la sienne en rappelant d'Italie son armée et son général et en s'apprêtant à la guerre.

Le connétable mordit ses moustaches blanches : l'esprit rusé de son adversaire venait de lui faire avouer juste le contraire de ce qu'il avait voulu dire.

Au reste, le cardinal avait à peine cessé de parler et le connétable de mordre ses moustaches, que le son d'une trompette sonnant un air étranger retentit dans la cour du château de Saint-Germain.

— Oh ! oh ! dit le roi, quel est le mauvais plaisant de page qui vient me déchirer les oreilles avec un air anglais ? Informez-vous donc, monsieur de l'Aubespine, et que le petit drôle reçoive une bonne fessée pour cette joyeuseté.

M. de l'Aubespine sortit pour accomplir les ordres du roi.

Cinq minutes après, il rentra.

— Sire, dit-il, ce n'est ni un page, ni un écuyer, ni un piqueur qui a sonné l'air en question ; c'est un véritable trompette anglais qui accompagne un héraut que vous envoie votre cousine la reine Marie.

M. de l'Aubespine avait à peine achevé ces mots, qu'un autre air se fit entendre et que l'on reconnut une sonnerie espagnole.

— Ah ! ah ! dit le roi, après la femme, le mari, à ce qu'il paraît !

Puis, avec cette majesté que, dans l'occasion, savaient si bien puiser en eux-mêmes tous ces vieux rois de France :

— Messieurs, dit-il, dans la salle du trône ! Prévenez vos officiers ; moi, je vais prévenir la cour. Quelque chose que nous mandent notre cousine Marie et notre cousin Philippe, il faut faire honneur à leurs messagers !

q

Chapitre 4 La guerre.

Le double bruit de la trompette anglaise et espagnole avait retenti, non seulement dans la salle du conseil, mais encore par tout le palais comme un double écho du nord et du midi.
Le roi trouva donc la cour à peu près avertie ; toutes les dames étaient aux fenêtres, les yeux curieusement fixés sur les deux hérauts et sur leur suite.

À la porte du conseil, le connétable fut abordé par un jeune officier que lui envoyait son neveu M. l'amiral, le même que nous avons vu pénétrer chez l'empereur Charles Quint, le soir de l'abdication.

M. l'amiral était, nous croyons l'avoir déjà dit, gouverneur de la Picardie, c'est-à-dire que, en cas d'invasion, il allait être exposé au premier feu.

— Ah ! c'est vous, Théligny, dit le connétable à demi-voix.

— Oui, monseigneur, répondit le jeune officier.

— Et vous m'apportez des nouvelles de M. l'amiral ?

— Oui, monseigneur.

— Vous n'avez encore vu personne et ne les avez dites à qui que ce soit ?

— Ces nouvelles sont pour le roi, monseigneur, répondit le jeune officier ; mais j'ai recommandation de vous les communiquer d'abord.

— Bien, dit le connétable, suivez-moi.

Et, de même que le cardinal de Lorraine avait conduit le duc de Nemours chez Catherine de Médicis, le connétable conduisit M. de Théligny chez la duchesse de Valentinois.

Pendant ce temps, on se réunissait dans la salle de réception.

Au bout d'un quart d'heure, le roi, ayant à sa droite la reine ; sur les marches du trône, les grands officiers de la couronne ; autour de lui, assis sur des fauteuils, madame Marguerite et madame Élisabeth de France, Marie Stuart, la duchesse de Valentinois, les quatre Marie ; enfin, toute cette cour brillante des Valois ; le roi donna l'ordre que le héraut anglais fût introduit.

Longtemps avant qu'on le vît paraître, on entendit dans la chambre précédente le bruit de ses éperons et de ceux des hommes d'armes qui lui faisaient escorte ; puis, enfin, il franchit le seuil de la salle et, vêtu du tabard aux armes d'Angleterre et de France, il s'avança la tête couverte, ne s'arrêtant qu'à dix pas du trône du roi.

Mais, arrivé là, il se découvrit et, mettant un genou à terre, il dit à haute voix les paroles suivantes :

— Marie, reine d'Angleterre, d'Irlande et de France, à Henri, roi de France, salut ! Pour avoir entretenu relation et amitié avec

les protestants anglais, ennemis de notre personne, de notre religion et de notre État, et pour leur avoir promis secours et protection contre les justes poursuites exercées sur eux, nous, Guillaume Norry, héraut de la couronne d'Angleterre, te dénonçons la guerre sur terre et sur mer et, comme signe de défi, te jetons ici le gant de bataille.

Et le héraut jeta aux pieds du roi son gantelet de fer, qui résonna sourdement sur le parquet.

— C'est bien, répondit le roi sans se lever, j'accepte cette déclaration de guerre ; mais je veux que tout le monde sache que j'ai observé de bonne foi, à l'égard de votre reine, ce que je devais à la bonne amitié que nous avons ensemble ; et, puisqu'elle vient attaquer la France en si injuste cause, j'espère que Dieu me fera cette grâce qu'elle n'y gagnera rien, non plus que ses prédécesseurs ont fait quand ils se sont attaqués aux miens. Au reste, je vous parle doucement et civilement de la sorte parce que c'est une reine qui vous envoie ; si c'était un roi, je vous parlerais d'un autre ton !

Et, se tournant vers Marie Stuart :

— Ma gentille reine d'Écosse, dit-il, comme cette guerre vous regarde non moins que moi et que vous avez sur la couronne d'Angleterre tout autant de droits, sinon plus que notre sœur Marie en a sur celle de France, ramassez, je vous prie, ce gant et faites don au brave sir Guillaume Norry de la chaîne d'or que vous avez au cou, chaîne d'or que ma chère duchesse de Valentinois voudra bien remplacer par le fil de perles qu'elle a au cou et que je remplacerai moi-même de manière à ce qu'elle n'ait pas

trop à y perdre. Allez ! pour ramasser le gant d'une femme, il faut des mains de femme !

Marie Stuart se leva et, avec sa grâce toute charmante, détacha la chaîne de son beau cou et la passa à celui du héraut ; puis, de cet air de fierté qui allait si bien à son visage :

— Je ramasse ce gant, dit-elle, non seulement au nom de la France, mais encore au nom de l'Écosse ! Héraut, dites cela à ma sœur Marie.

Le héraut se releva, la tête légèrement inclinée et, en se retirant à la gauche du trône :

— Il sera fait selon les désirs du roi Henri de France et de la reine Marie d'Écosse, dit-il.

— Introduisez le héraut de notre frère Philippe II, dit Henri.

Le même bruit d'éperons se fit entendre annonçant le héraut espagnol, lequel entra plus fièrement encore que ne l'avait fait son collègue et, tout en frisant sa moustache castillane, vint se poser à dix pas du roi et dit, mais sans se mettre à genoux et se contentant de s'incliner :

— Philippe, par la divine clémence, roi de Castille, Léon, Grenade, Navarre, Aragon, Naples, Sicile, Majorque, Sardaigne, des îles et terres de la mer Océane ; archiduc d'Autriche ; duc de Bourgogne, Lothier, Brabant, Limbourg, Luxembourg et Gueldre ; comte de Flandre, d'Artois ; marquis du Saint-Empire ; seigneur de Frise, Salins, Malines, des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Over-Yssel et de Groëningen ; dominateur en Asie et en Afrique, à toi, Henri de France, faisons savoir qu'à cause des entreprises tentées sur la ville de Douai et du pillage de la ville de

Sens, qui ont eu lieu par l'ordre et sous la direction de ton gouverneur de la Picardie, regardant la trêve jurée entre nous à Vaucelles comme rompue, nous te dénonçons la guerre sur terre et sur mer ; et, en gage de ce défi, au nom de mon dit roi, prince et seigneur, moi, Guzman d'Avila, héraut de Castille, Léon, Grenade, Navarre et Aragon, je jette ici mon gant de bataille.

Et, dégantant en effet sa main droite, il jeta insolemment son gant aux pieds du roi.

Alors, on put voir, à travers la couche de bistre qui le couvrait, pâlir le mâle visage de Henri II et, d'une voix légèrement altérée :

— Notre frère Philippe II prend les devants et nous adresse les reproches qui lui sont dus, répondit Henri ; mais il eût mieux fait, puisqu'il a tant de griefs personnels contre nous, de nous faire une querelle personnelle. Nous eussions bien volontiers répondu corps pour corps de nos actes et le seigneur Dieu eût alors jugé entre nous. Dites-lui, don Guzman d'Avila, que nous acceptons cependant de grand cœur la guerre qu'il nous dénonce, mais que, s'il veut revenir sur ses pas et substituer une rencontre personnelle à celle de nos armées, j'accepterai encore avec plus de plaisir.

Et, comme le connétable lui touchait le bras avec intention :

— Et vous ajouterez, continua Henri, qu'à cette proposition que je vous faisais, vous avez vu mon bon ami M. le connétable me toucher le bras parce qu'il sait qu'une prédiction a dit que je mourrais dans un duel. Eh bien, au risque que la prédiction s'accomplisse, je maintiens la proposition, quoique je doute que cette prédiction rassure assez monsieur mon frère pour le décider à

l'accepter. Monsieur de Montmorency, comme connétable de France, ramassez, je vous prie, le gant du roi Philippe.

Puis, au héraut :

— Tenez, mon ami, dit-il en prenant derrière lui un sac préparé à cet effet et qui était rempli d'or, il y a loin d'ici à Valladolid et, m'étant venu apporter une si bonne nouvelle, il n'est pas juste que vous dépensiez dans cette longue route l'argent de votre maître ou le vôtre. Prenez donc ces cent écus d'or pour vos frais de voyage.

— Sire, répondit le héraut, mon maître et moi sommes du pays où l'or pousse et nous n'avons qu'à nous baisser quand nous en avons besoin.

Et, saluant le roi, il fit un pas en arrière.

— Ah ! fier comme un Castillan ! murmura Henri. M. de Montgomery, prenez ce sac et faites par les fenêtres largesse de l'or qu'il renferme.

Montgomery prit le sac, ouvrit la fenêtre et jeta l'or aux laquais qui encombraient les cours et qui le reçurent avec des hourras de joie.

— Messieurs, continua Henri en se levant, il y a d'habitude fête chez le roi de France quand un roi son voisin lui déclare la guerre. Il y aura double fête ce soir puisque nous avons reçu à la fois la déclaration d'un roi et celle d'une reine.

Puis, se retournant vers les deux hérauts qui se tenaient, l'un à gauche, l'autre à droite :

— Sir Guillaume Norry, don Guzman d'Avila, dit le roi, attendu que c'est vous qui êtes les causes de la fête, vous y êtes, comme représentants de la reine Marie, ma sœur, et du roi Philippe, mon frère, invités de droit.

— Sire, dit tout bas le connétable au roi Henri, vous plairait-il d'entendre des nouvelles fraîches de Picardie que m'envoie mon neveu par un lieutenant de la compagnie du Dauphin nommé Théligny ?

— Oui-dà ! dit le roi, amenez-moi cet officier, mon cousin, et il sera le bienvenu.

Cinq minutes après, le jeune homme, conduit dans le cabinet des armes, s'inclinait devant le roi et attendait ensuite respectueusement que celui-ci lui adressât la parole.

— Eh bien, monsieur, lui demanda le roi, quelles nouvelles apportez-vous de la santé de M. l'amiral ?

— De ce coté, sire, d'excellentes, et jamais M. l'amiral ne s'est mieux porté.

— Alors, que Dieu lui garde cette bonne santé et tout ira bien ! Où l'avez-vous quitté ?

— À La Fère, sire.

— Et quelles nouvelles vous a-t-il chargé de me transmettre ?

— Sire, il m'a chargé de dire à Votre Majesté de se préparer à une rude guerre. L'ennemi a rassemblé plus de cinquante mille hommes et M. l'amiral croit que tout ce qu'il a tenté jusqu'à présent n'est qu'une fausse démonstration pour cacher ses véritables projets.

— Et qu'a fait l'ennemi jusqu'à présent ? demanda le roi.

— Le duc de Savoie, qui commande en chef, répondit le jeune lieutenant, s'est avancé, accompagné du duc d'Aerschoot, du comte de Mansfeld, du comte d'Egmont et des principaux officiers de son armée, jusqu'à Givet, où était le rendez-vous général des troupes ennemies.

— J'ai su cela par le duc de Nevers, gouverneur de la Champagne, dit le roi ; il ajoutait même, dans sa dépêche qu'il m'a écrite à ce sujet, qu'il croyait qu'Emmanuel Philibert en voulait principalement à Rocroy ou à Mézières et, sur ce que j'avais cru Rocroy, nouvellement fortifiée, mal en état de soutenir un long siège, j'ai recommandé au duc de Nevers de voir s'il ne fallait point l'abandonner. Depuis ce temps, je n'ai point eu de ses nouvelles.

— J'en apporte à Votre Majesté, dit Théligny. Sûr de la force de la place, M. de Nevers s'y est enfermé et, à l'abri derrière ses murailles, il a si bien reçu l'ennemi, qu'après plusieurs escarmouches où il a perdu quelques centaines d'hommes, celui-ci a été forcé de se retirer par le gué de Houssu, entre le village de Nismes et Hauteroche ; de là, il a pris sa route par Chimay, Glayon et Montreuil-aux-Dames ; il a passé ensuite près de la Chapelle, qu'il a pillée, et près de Vervins, qu'il a réduit en cendres ; enfin, il s'est avancé jusqu'à Guise et M. l'amiral ne doute pas que son dessein ne soit d'assiéger cette place, où M. de Vassé s'est enfermé.

— Quelles troupes commande M. le duc de Savoie ? demanda le roi.

— Des troupes flamandes, espagnoles et allemandes, sire ; quarante mille hommes d'infanterie et quinze mille chevaux à peu près.

— Et de combien d'hommes peuvent disposer M. de Châtillon et M. de Nevers ?

— Sire, en réunissant tout leur monde, à peine s'ils disposeront de dix-huit mille fantassins et de cinq à six mille chevaux ; sans compter, sire, qu'il y a, parmi ces derniers, quinze cents ou deux mille Anglais dont il faudrait se défier en cas de guerre avec la reine Marie.

— C'est donc, y compris la garnison que l'on sera forcé de laisser dans les villes, douze ou quatorze mille hommes à peine que nous pouvons vous donner, mon cher connétable, dit Henry se tournant vers Montmorency.

— Que voulez-vous, sire ? Avec le peu que vous me donnerez, je ferai de mon mieux. J'ai entendu dire qu'un fameux général de l'Antiquité, nommé Xénophon, n'avait que dix mille soldats sous ses ordres lorsqu'il accomplit, pendant l'espace de près de cent cinquante lieues, une magnifique retraite, et que Léonidas, roi de Sparte, commandait un millier d'hommes tout au plus lorsqu'il arrêta pendant huit jours aux Thermopyles l'armée du roi Xerxès, qui était bien autrement nombreuse que celle du duc de Savoie.

— Ainsi, vous ne vous découragez pas, mon bon connétable ? dit le roi.

— Tout au contraire, sire ! et, mordieu ! je n'ai jamais été si joyeux et si plein de bon espoir ! Je voudrais seulement avoir un

homme qui pût me donner des renseignements sur l'état de la ville de Saint-Quentin.

— Pourquoi cela, connétable ? demanda le roi.

— Parce que, avec les clefs de Saint-Quentin, on ouvre les portes de Paris, sire ; c'est un proverbe de vieux routier. Connaissez-vous Saint-Quentin, monsieur de Théligny ?

— Non, monseigneur ; mais, si j'osais…

— Osez, mordieu ! osez ! le roi le permet.

— Eh bien, monsieur le connétable, je vous dirai que j'ai avec moi une espèce d'écuyer que m'a donné M. l'amiral et qui pourrait fort bien renseigner, s'il le veut, votre seigneurie sur l'état de la ville.

— Comment, s'il le veut ? s'écria le connétable ; il faudra qu'il le veuille !

— Sans doute, dit Théligny, il n'osera pas refuser de répondre aux questions de M. le connétable ; seulement, comme c'est un gaillard fort habile, il y répondra à sa guise.

— À sa guise ? c'est-à-dire à la mienne, monsieur le lieutenant !

— Ah ! voilà justement le point sur lequel je prierais Votre Seigneurie de ne pas s'abuser. Il répondra à sa guise et non point à la vôtre, vu que, ne connaissant point Saint-Quentin, Monseigneur ne pourra pas savoir s'il dit ou non la vérité.

— S'il n'a pas dit la vérité, je le ferai pendre !

— Oui, c'est un moyen de le punir, mais ce n'est pas un moyen de l'utiliser. Croyez-moi, monsieur le connétable, c'est un garçon fin, adroit, très brave quand il veut…

— Comment, quand il veut ? Il n'est donc pas brave toujours ? interrompit le connétable.

— Il est brave quand on le regarde, monseigneur, ou quand on ne le regarde pas et qu'il est de son intérêt de se battre. Il ne faut pas exiger autre chose d'un aventurier.

— Mon bon connétable, dit le roi, qui veut la fin veut les moyens. Cet homme peut nous rendre des services ; M. de Théligny le connaît ; laissez M. de Théligny conduire l'interrogatoire.

— Soit, dit le connétable ; mais je vous réponds, sire, que j'ai une manière de parler aux gens…

— Oui, monseigneur, répondit en souriant Théligny, nous connaissons cette manière-là ; elle a son bon côté ; mais, avec maître Yvonnet, elle aurait pour résultat de le faire passer, à la première occasion, du côté de l'ennemi, auquel il rendrait contre nous tous les services qu'il peut nous rendre contre lui.

— À l'ennemi, morbleu ? à l'ennemi, sacrebleu ? cria le connétable ; mais alors, il faut le pendre tout de suite ! C'est donc un maroufle ? c'est donc un bandit ? c'est donc un traître, que cet écuyer, monsieur de Théligny ?

— C'est un aventurier tout simplement, monseigneur.

— Oh ! oh ! et mon neveu se sert de ces drôles-là ?

— À la guerre comme à la guerre, monseigneur, répondit en riant Théligny.

Puis, se tournant vers le roi :

— Je mets mon pauvre Yvonnet sous la sauvegarde de Votre Majesté et je demande, quelque chose qu'il dise ou fasse, à l'emmener sain et sauf comme je l'ai amené.

— Vous avez ma parole, monsieur, dit le roi. Allez chercher votre écuyer.

— Si le roi permet, reprit Théligny, je me contenterai de lui faire un signe et il montera.

— Faites.

Théligny s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la pelouse du parc, l'ouvrit et fit un signe d'appel.

Cinq minutes après, maître Yvonnet parut sur le seuil de la porte vêtu de sa même cuirasse de buffle, de son même justaucorps de velours marron, de ses mêmes bottes de peau, sous lesquels nous l'avons présenté au lecteur.

Il tenait à la main la même toque, ornée de la même plume.

Seulement, le tout avait vieilli de deux ans.

Une chaîne de cuivre qui avait été dorée autrefois pendait à son cou et se jouait galamment sur sa poitrine.

Le jeune homme n'eut besoin que d'un coup d'œil pour juger à qui il avait affaire, et sans doute reconnut-il ou le roi ou M. le connétable ; peut-être même tous deux, car il se tint respectueusement près de la porte.

— Avancez, Yvonnet ; avancez, mon ami, dit le lieutenant, et sachez que vous êtes en présence de Sa Majesté Henri II et de M.

le connétable, lesquels, sur l'éloge que je leur ai fait de vos mérites, ont désiré vous voir.

Au grand ébahissement du connétable, maître Yvonnet ne parut pas le moins du monde étonné que ses mérites lui eussent valu une pareille faveur.

— Je vous remercie, mon lieutenant, dit Yvonnet en faisant trois pas et en s'arrêtant moitié par défiance, moitié par respect ; mes mérites, si petits qu'ils soient, sont aux pieds de Sa Majesté et au service de M. le connétable.

Le roi remarqua la différence que le jeune homme avait su mettre entre l'hommage rendu à la majesté royale et l'obéissance offerte à M. de Montmorency.

Sans doute cette différence frappa-t-elle aussi le connétable.

— C'est bien, c'est bien, dit-il, pas de phrases, mon beau muguet, et répondez-moi carrément, ou sinon…

Yvonnet lança de côté à M. de Théligny un regard qui voulait dire : « Est-ce un danger que je cours ? Est-ce un honneur que l'on me fait ? »

Mais, fort de la promesse du roi, Théligny s'empara de l'interrogatoire.

— Mon cher Yvonnet, dit-il, le roi sait que vous êtes un galant cavalier, fort aimé des belles, et qui consacrez à votre toilette tous les revenus que peuvent vous procurer votre intelligence et votre courage. Or, comme le roi veut mettre à l'épreuve votre intelligence tout de suite, votre courage plus tard, il me charge de vous offrir dix écus d'or si vous consentez à lui donner, ainsi qu'à M. le

connétable, quelques renseignements positifs sur la ville de Saint-Quentin.

— Mon lieutenant a-t-il eu la bonté de dire au roi que je fais partie d'une association d'honnêtes gens qui ont tous juré de verser moitié des gains faits par chacun d'eux, soit à l'aide de l'intelligence, soit à l'aide de la force, dans une masse commune ; de sorte que, des dix écus d'or qui me sont offerts, cinq seulement m'appartiendront, les cinq autres étant la part de la communauté ?

— Et qui t'empêche de les garder tous les dix, imbécile, reprit le connétable, et de ne rien dire de la bonne fortune qui t'arrive ?

— Ma parole, monsieur le connétable ! Peste ! nous sommes trop petites gens pour y manquer, à notre parole !

— Sire, dit le connétable, je me défie fort de ceux-là qui ne font les choses que pour de l'argent.

Yvonnet s'inclina devant le roi.

— Je demande à Sa Majesté la permission de dire deux mots.

— Ah çà ! mais ce drôle…

— Connétable, dit le roi, je vous prie…

Puis, souriant :

— Parlez, mon ami, dit-il à Yvonnet.

Le connétable haussa les épaules, fit trois pas en arrière et se mit à se promener de long en large comme un homme qui ne veut pas prendre part à la conversation.

— Sire, dit Yvonnet avec un respect et une grâce qui eussent fait honneur à un courtisan raffiné, je prie Votre Majesté de vouloir bien se rappeler que je n'ai fixé aucun prix aux services petits ou grands que, non seulement je puis, mais encore je dois lui rendre comme son humble et obéissant sujet ; c'est mon lieutenant, M. de Théligny, qui a parlé de dix écus d'or. Sa Majesté ignorant très certainement l'association qui existe entre moi et huit de mes camarades entrés également au service de M. l'amiral, j'ai cru devoir la prévenir qu'en pensant me donner dix écus d'or, elle en donnait seulement cinq à moi, les cinq autres étant pour la communauté. Maintenant, que Sa Majesté veuille bien m'interroger et je suis prêt à lui répondre, et cela, sans qu'il soit question ni de cinq, ni de dix, ni de vingt écus d'or ; mais purement et simplement à cause du respect, de l'obéissance et du dévouement que je dois à mon roi.

Et l'aventurier s'inclina devant Henri avec autant de dignité que s'il eût été ambassadeur d'un prince italien ou d'un comte du Saint-Empire.

— À merveille ! dit le roi ; vous avez raison, maître Yvonnet, ne comptons pas ensemble d'avance et vous vous en trouverez bien.

Yvonnet fit un sourire qui signifiait : « Oh ! je sais à qui j'ai affaire ! »

Mais, comme tous ces petits retardements irritaient l'humeur impatiente du connétable, il revint se placer en face du jeune homme et, frappant du pied :

— Voyons, maintenant que les conditions sont faites, voudras-tu bien me dire ce que tu sais de Saint-Quentin, maroufle ?

Yvonnet regarda le connétable et, avec cette expression goguenarde qui n'appartient qu'au Parisien :

— Saint-Quentin, monseigneur ? dit-il, Saint-Quentin est une ville située sur la rivière de Somme, à six lieues de La Fère, à treize lieues de Laon, à trente-quatre lieues de Paris ; elle a vingt mille habitants, un corps de ville composé de vingt-cinq officiers municipaux, à savoir : un maïeur en charge, le maïeur sortant, onze jurés, douze échevins ; ces magistrats élisent et créent eux-mêmes leurs successeurs, qu'ils prennent parmi les bourgeois par suite d'un arrêt du parlement du 16 décembre 1335 et d'une charte du roi Charles VI en date de 1412…

— Ta, ta, ta, ta, ta ! s'écria le connétable, que diable nous chante là cet oiseau de malheur ?… Je te demande ce que tu sais de Saint-Quentin, animal !

— Eh bien, je vous le dis, ce que j'en sais, et je puis vous garantir les renseignements ; je les tiens de mon ami Maldent qui est natif de Noyon et qui a passé trois ans à Saint-Quentin en qualité de clerc de procureur.

— Tenez, sire, dit le connétable, croyez-moi, nous ne tirerons rien de ce maroufle tant qu'il ne sera pas sur un bon cheval de bois avec quatre boulets de douze à chaque jambe.

Yvonnet demeura impassible.

— Je ne suis pas précisément de votre avis, connétable ; je crois que nous ne tirerons rien de lui tant que nous voudrons le faire parler ; mais je crois qu'il nous dira tout ce que nous désirons savoir tant que nous le laisserons interroger par M. de Théligny. S'il sait ce qu'il nous a dit, – ce qui est justement ce qu'il ne

devrait pas savoir – soyez certain qu'il sait encore autre chose… N'est-ce pas, maître Yvonnet, que tu n'as pas étudié seulement la géographie, la population et la constitution de la ville de Saint-Quentin, mais que tu connais encore l'état dans lequel sont ses remparts et les dispositions où se trouvent ses habitants ?

— Que mon lieutenant veuille bien m'interroger ou que le roi me fasse l'honneur de m'adresser les questions auxquelles il désire avoir une réponse et je ferai de mon mieux pour contenter mon lieutenant ou pour obéir au roi.

— Le drôle est tout miel, murmura le connétable.

— Voyons, mon cher Yvonnet, dit Théligny, prouvez à Sa Majesté que je ne l'ai pas induite en erreur lorsque je lui ai vanté votre intelligence, et dites-lui, ainsi qu'à M. le connétable, en quel état se trouvent les remparts de la ville en ce moment.

Yvonnet secoua la tête.

— Ne dirait-on pas que le drôle s'y connaît ? grommela le connétable.

— Sire, répondit Yvonnet piqué d'honneur, sans doute, par la repartie de M. de Montmorency, j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que la ville de Saint-Quentin, ignorant qu'elle courût un danger quelconque et, par conséquent, n'ayant préparé aucun moyen de défense, est à peine à l'abri d'un coup de main.

— Mais enfin, demanda le roi, elle a des remparts ?

— Oui, sans doute, dit Yvonnet, munis de tours rondes et carrées reliées par des courtines, avec deux ouvrages à cornes dont l'un défend le faubourg d'Isle ; mais le boulevard n'a pas même

de parapets et n'est protégé que par un fossé creusé en avant ; son terre-plein, qui ne s'élève pas au-dessus des terrains environnants, est dominé dans beaucoup d'endroits par les hauteurs voisines et même par plusieurs maisons situées sur le bord du fossé extérieur ; et, à droite du chemin de Guise, entre la rivière de Somme et la porte d'Isle, la vieille muraille – c'est le nom du rempart sur ce point, – la vieille muraille est tellement dégradée qu'un homme, pour peu qu'il soit adroit, peut facilement l'escalader.

— Mais, drôle ! s'écria le connétable, si tu es ingénieur, il faut le dire tout de suite !

— Je ne suis pas ingénieur, monsieur le connétable.

— Et qu'es-tu donc, alors ?

Yvonnet baissa les yeux avec une modestie affectée.

— Yvonnet est amoureux, monseigneur, dit Théligny et, pour arriver jusqu'auprès de sa belle, qui demeure au faubourg de l'Isle, près de la porte dudit faubourg, il a été obligé d'étudier le fort et le faible de la muraille.

— Ah ! ah ! murmura le connétable, voilà une raison !

— Voyons, continue, dit le roi, et je te donnerai une belle croix d'or à porter à ta maîtresse la première fois que tu l'iras voir à ton retour.

— Et jamais croix d'or, je puis le dire avec assurance, n'aura brillé sur un plus beau cou que celui de Gudule, sire !

— Allons, ne voilà-t-il pas l'animal qui va nous faire le portrait de sa maîtresse ! dit le connétable.

— Et pourquoi pas, si elle est jolie, mon cousin ? dit en riant le roi. Tu auras ta croix, maître Yvonnet.

— Merci, sire !

— Et maintenant, y a-t-il une garnison, au moins, dans la ville de Saint-Quentin ?

— Non, monsieur le connétable.

— Non ? s'écria Montmorency ; et comment cela, non ?

— Parce que la ville est franche de logements militaires et que la défense de la ville est un droit que la bourgeoisie tient fort à conserver.

— La bourgeoisie ! des droits !... Sire, croyez-moi bien, les choses iront tout de travers tant que la bourgeoisie, les communes, réclameront je ne sais quels droits qu'elles tiennent vraiment je ne sais de qui !

— De qui ? Je vais vous le dire, mon cousin : des rois mes prédécesseurs.

— Eh bien, que Votre Majesté me charge de les lui reprendre, ces droits-là, à la bourgeoisie, et ce sera chose vite faite !

— Nous aviserons à cela plus tard, mon cher connétable ; en attendant, occupons-nous de l'Espagnol, c'est le principal. Il faudrait une bonne garnison à Saint-Quentin.

— C'est ce que M. l'amiral était en train de négocier au moment de mon départ, dit Théligny.

— Et il doit avoir réussi à cette heure, observa Yvonnet, attendu qu'il avait pour lui maître Jean Pauquet.

— Qu'est-ce que maître Jean Pauquet ? demanda le roi.

— C'est l'oncle de Gudule, sire, répondit Yvonnet avec un accent qui n'était pas exempt d'une certaine fatuité.

— Comment, drôle ! s'écria le connétable, tu fais la cour à la nièce d'un magistrat ?

— Jean Pauquet n'est point un magistrat, monsieur le connétable.

— Et qu'est-ce donc que ton Jean Pauquet ?

— C'est le syndic des tisserands.

— Jésus ! dit le connétable, dans quel temps vivons-nous, que l'on soit obligé de négocier avec un syndic des tisserands quand il plaît au roi de mettre une garnison dans sa ville !... Tu lui diras, à ton Jean Pauquet, que je le ferai pendre s'il n'ouvre pas, non seulement les portes de la ville, mais encore celles de sa maison, aux gens d'armes qu'il me plaira de lui envoyer.

— Je crois que M. le connétable fera bien de laisser mener l'affaire par M. de Châtillon, dit Yvonnet en secouant la tête ; il sait mieux que Sa Seigneurie la façon dont on parle à Jean Pauquet.

— Il me semble que tu raisonnes ! s'écria le connétable avec un geste de menace.

— Mon cousin, mon cousin, dit Henri, laissez-nous de grâce achever ce que nous avons commencé avec ce brave garçon. Vous serez en mesure de juger vous-même de la vérité de ses assertions, puisque l'armée est sous vos ordres et que vous la rejoindrez le plus tôt possible.

— Oh ! dit le connétable, pas plus tard que demain ! J'ai hâte de mettre tous ces bourgeois à la raison !... Un syndic de tisserands, mordieu ! le beau sire pour négocier avec un amiral... peuh !...

Et il alla ronger ses ongles dans l'embrasure de la fenêtre.

— Maintenant, demanda le roi, les abords de la ville sont-ils faciles ?

— De trois côtés, oui, sire : du côté du faubourg d'Isle, du côté de Rémicourt et du côté de la chapelle d'Épargnemaille ; mais, du côté de Tourrival, il faut traverser les marais de Grosnard, qui sont pleins de puisards et de fondrières.

Le connétable s'était rapproché peu à peu pour écouter ce détail, qui l'intéressait.

— Et, en cas de besoin, dit-il, te chargerais-tu de conduire à travers ces marais un corps de troupes qui entrerait dans la ville ou qui en sortirait ?

— Sans doute ; mais j'ai déjà dit à M. le connétable que l'un de nos associés, nommé Maldent, ferait bien mieux son affaire, ayant habité pendant trois ans Saint-Quentin, tandis que moi, je n'y ai guère été que de nuit et ai toujours fait le chemin très vite.

— Et pourquoi cela, très vite ?

— Parce que, la nuit, quand je suis seul, j'ai peur !

— Comment, s'écria le connétable, tu as peur ?

— Certainement que j'ai peur.

— Et tu avoues cela, drôle ?

— Pourquoi pas, puisque cela est ?

— Et de quoi as-tu peur ?

— J'ai peur des feux-follets, des revenants, des loups-garous.

Le connétable éclata de rire.

— Ah ! tu as peur des feux-follets, des revenants et des loups-garous ?

— Oui, je suis horriblement nerveux !

Et le jeune homme tourna sa peau comme s'il avait le frisson.

— Ah ! mon cher Théligny, reprit le connétable, je vous fais mon compliment pour votre écuyer. Me voilà prévenu, je ne le prendrai pas pour mon courrier de nuit.

— Le fait est que mieux vaut m'employer de jour.

— Oui, et te laisser la nuit pour aller voir Gudule, n'est-ce pas ?

— Vous voyez, monsieur le connétable, que mes visites n'ont pas été inutiles ; et le roi en juge ainsi puisqu'il a eu la bonté de me promettre une croix.

— Monsieur le connétable, faites remettre quarante écus d'or à ce jeune homme pour les bons renseignements qu'il nous a donnés et les services qu'il s'offre de nous rendre. Vous ajouterez dix écus à part pour acheter une croix à mademoiselle Gudule.

Le connétable haussa les épaules.

— Quarante écus ! grommela-t-il ; quarante coups de verges ! quarante coups de canne ! quarante coups de manche de halle-

barde sur les épaules !

— Vous m'entendez, mon cousin ; ma parole est donnée : ne me faites pas manquer à ma parole !

Puis, à Théligny :

— Monsieur le lieutenant, continua le roi, M. le connétable vous donnera des ordres pour prendre des chevaux de mes écuries au Louvre et à Compiègne, afin que vous puissiez marcher vite. Ne craignez pas de les crever, et tâchez d'arriver demain à La Fère. M. l'amiral ne saurait être trop tôt prévenu que la guerre est déclarée. Bon voyage, monsieur, et bonne chance !

Le lieutenant et son écuyer saluèrent respectueusement le roi Henri II et suivirent le connétable.

Dix minutes après, ils prenaient au galop la route de Paris et le connétable venait rejoindre le roi, qui n'avait point quitté son cabinet.

q

Chapitre 5 Où le lecteur se retrouve en pays de connaissance.

Henri II attendait le connétable pour donner, sans désemparer, des ordres de la plus haute importance.
M. de Montgomery, qui avait déjà, quelques années auparavant, conduit des troupes françaises au secours de la régente d'Écosse, fut envoyé à Édimbourg pour demander que, conformément au

traité signé entre ce royaume et la France, les Écossais déclarassent la guerre à l'Angleterre et que les seigneurs composant le conseil de régence envoyassent en France des députés munis de pouvoirs pour conclure le mariage de la jeune reine Marie avec le Dauphin.

En même temps, on rédigeait un acte par lequel Marie Stuart, de l'aveu des Guises, transmettait au roi de France son royaume d'Écosse et les droits qu'elle avait ou pouvait avoir sur le royaume d'Angleterre dans le cas où elle mourrait sans hériter mâle.

Aussitôt le mariage célébré, Marie Stuart devait prendre le titre de reine de France, d'Écosse et d'Angleterre. En attendant, on gravait sur la vaisselle de la jeune souveraine le triple blason des Valois, des Stuarts et des Tudors.

Le soir, comme l'avait dit le roi Henri II, il y eut une fête splendide au château de Saint-Germain et les deux hérauts, de retour, l'un près de sa maîtresse, l'autre près de son maître, purent leur dire de quelle joyeuse façon on recevait les déclarations de guerre à la cour de France.

Mais, bien avant que la première fenêtre du château de Saint-Germain s'illuminât, deux cavaliers montés sur de magnifiques chevaux s'élançaient hors des cours du Louvre et, gagnant la barrière de la Villette, suivaient au grand trot la route de La Fère.

À Louvres, ils s'arrêtèrent un instant pour faire souffler leurs chevaux, qu'ils changèrent à Compiègne, comme la chose était convenue ; après quoi, malgré l'heure avancée de la nuit et le peu de repos qu'ils avaient pris, ils se remirent en route, atteignirent

Noyon au point du jour, s'y reposèrent une heure et repartirent aussitôt pour La Fère, où ils arrivèrent à huit heures du matin.

Rien de nouveau n'y était arrivé depuis le départ de Théligny et d'Yvonnet.

Si peu de minutes que ce dernier eût passées à Paris, il avait trouvé le temps de renouveler sa garde-robe chez un fripier de sa connaissance qui demeurait rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. Le justaucorps et la trousse-marron avaient donc fait place à un pourpoint et à un haut-de-chausses de velours vert tout passementés d'or et à une toque cerise ornée d'une plume blanche. Un maillot cerise s'assortissant à la toque se perdait dans des bottes à peu près irréprochables, armées de gigantesques éperons de cuivre. Si ce nouveau vêtement n'était pas tout à fait neuf, il avait du moins été porté si peu de temps et par un maître si soigneux, qu'il eût fallu être de bien mauvaise compagnie pour l'apercevoir et surtout pour que l'on s'aperçut qu'il sortait de la boutique d'un fripier et non de l'atelier d'un tailleur.

Quant à la chaîne, après l'avoir tournée en tous sens, Yvonnet avait décidé qu'il y restait assez de dorure pour faire illusion à ceux qui la regarderaient à la distance de quelques pas.

C'était à lui de ne point permettre qu'on la regardât de trop près.

Hâtons-nous de dire que la croix d'or avait été scrupuleusement achetée ; seulement, nul ne sut jamais si Yvonnet y avait scrupuleusement appliqué les dix écus d'or qui avaient été alloués par Sa Majesté Henri II pour faire ce présent à la nièce de Jean Pauquet.

Notre croyance, à nous, est que, dans les rognures de cette croix, Yvonnet avait trouvé moyen de se tailler, non seulement le pourpoint et les haut-de-chausses de velours vert, la toque cerise et la plume blanche, les bottes de buffle et les éperons de cuivre, mais encore une élégante cuirasse qui, placée en porte-manteaux sur la croupe de son cheval, faisait, à chaque mouvement de celui-ci, entendre un petit bruit de ferraille tout à fait guerrier.

Mais il faut dire que, comme tout cela avait pour but d'orner ou de défendre sa personne, et que sa personne appartenait à mademoiselle Gudule, Yvonnet eût-il ainsi utilisé les rognures de la croix de sa maîtresse, l'argent de Sa Majesté le roi de France n'eût point été détourné de sa destination.

Au reste, à peine eût-il franchi la porte de La Fère, qu'il put juger de l'effet qu'était appelée à produire sa nouvelle toilette. Frantz et Heinrich Scharfenstein étaient, en leur qualité de pourvoyeurs de la société, occupés à conduire au camp un bœuf dont ils venaient de faire l'acquisition et, avec cet instinct de conservation qui éloigne les animaux de la boucherie, celui-ci refusait de marcher, autant qu'il était en lui, car Heinrich Scharfenstein le tirait par une corne, tandis que Frantz le poussait par derrière.

Au bruit que firent les fers des chevaux résonnant sur le pavé, Heinrich leva la tête et, reconnaissant notre écuyer :

— Ô Frantz ! s'écria-t-il, recarte tonc meinherr Yfonnette, gomme il êdre pelle !

Et, dans son admiration, il lâcha la corne du bœuf, lequel, profitant de la liberté qui lui était donnée, fit demi-tour et eût regagné l'étable d'une seule course si Frantz qui, ainsi que nous l'avons dit, stationnait dans la voisinage de la queue, ne se fût

emparé de ce membre et, se roidissant avec sa force herculéenne, n'eût arrêté tout court l'animal fugitif.

Yvonnet envoya de la main un salut protecteur et passa.

On arriva chez Coligny.

Le jeune lieutenant se fit reconnaître et pénétra aussitôt dans le cabinet de l'amiral, suivi d'Yvonnet qui, avec son tact habituel et malgré le changement qui s'était opéré en lui, demeura respectueusement à la porte.

M. de Châtillon, penché sur une de ces cartes géographiques incomplètes comme on les faisait à cette époque, essayait de la compléter par les renseignements que lui donnait un homme à la figure fine, au nez pointu, à l'œil intelligent, debout devant lui.

Cet homme, c'était notre ancien ami le Picard Maldent qui, ainsi que l'avait dit Yvonnet, ayant été trois ans clerc de procureur à Saint-Quentin, connaissait comme son écritoire la ville et ses environs.

M. l'amiral, au bruit que fit Théligny en entrant, leva la tête et reconnut son messager.

Maldent tourna doucement les yeux du côté de la porte et reconnut Yvonnet.

M. l'amiral tendit la main à Théligny ; Maldent échangea un regard avec Yvonnet, lequel tira de sa poche les cordons de l'orifice supérieur d'une bourse pour indiquer à son associé que le voyage n'avait pas été sans fruit.

Théligny rendit compte en deux mots à M. l'amiral de son entrevue avec le roi et avec M. le connétable et remit au gouverneur

de la Picardie les lettres de son oncle.

— Oui, dit Coligny tout en lisant, j'y ai pensé comme lui ; Saint-Quentin est en effet une ville importante à garder. Aussi, mon cher Théligny, depuis hier, votre compagnie y est-elle entrée. Vous irez la rejoindre aujourd'hui même et y annoncerez mon arrivée prochaine.

Et, tout entier aux renseignements que Maldent lui donnait, il se courba de nouveau sur la carte et continua ses annotations.

Théligny connaissait l'amiral, esprit sérieux et profond qu'il fallait laisser à ce qu'il faisait, et, comme, selon toute probabilité, ses notes prises, Coligny aurait, à l'endroit de Saint-Quentin, de nouveaux ordres à lui donner, le lieutenant s'approcha d'Yvonnet.

— Allez m'attendre au camp, lui dit-il tout bas ; je vous y prendrai en passant lorsque j'aurai reçu les dernières instructions de M. l'amiral.

Yvonnet s'inclina silencieusement et sortit.

Il retrouva son cheval à la porte et, en un instant, il fut hors de la ville.

Le camp de M. l'amiral, qui avait d'abord été posé à Pierrepont près Marles, avait ensuite été transporté près de La Fère. Trop faible pour tenir en rase campagne avec quinze ou dix-huit cents hommes qu'il commandait, l'amiral, dans la crainte d'une surprise, avait gagné le voisinage d'une ville fortifiée pensant que, si peu nombreuse que fût sa troupe, une fois derrière de bonnes murailles, elle tiendrait toujours.

La ligne du camp franchie, Yvonnet se dressa sur ses étriers pour tâcher de reconnaître quelqu'un de ses compagnons et savoir où ils avaient établi leur domicile.

Bientôt son regard fut attiré par un groupe au milieu duquel il crut reconnaître Procope assis sur une pierre et écrivant sur son genou.

Procope avait utilisé sa science cléricale : au moment où l'on était exposé à rencontrer l'ennemi d'un moment à l'autre, il faisait des testaments à cinq sous parisis la pièce.

Yvonnet comprit qu'il en était de l'ancien huissier comme de M. l'amiral et qu'il ne fallait point le déranger dans cette grave occupation. Il jeta un nouveau regard autour de lui et aperçut Heinrich et Frantz Scharfenstein qui, ayant renoncé au dessein de conduire leur bœuf au camp, lui avaient lié les pieds et l'y apportaient à l'aide d'un timon de voiture dont chacun d'eux soutenait une extrémité sur son épaule.

Un homme qui n'était autre que Pille-Trousse leur faisait des signes à la porte d'une tente en assez bon état.

Yvonnet reconnut le domicile auquel il avait droit pour un neuvième, et, en quelques secondes, il fut près de Pille-Trousse, lequel, avant de souhaiter aucune bienvenue à son compagnon, commença de faire une première fois, puis une seconde fois, puis une troisième fois, le tour d'Yvonnet qui, pareil au cavalier d'une statue équestre, le regardait accomplir son périple avec un sourire de satisfaction.

Au troisième tour, Pille-Trousse s'arrêta et, avec un clappement de langue qui indiquait son admiration :

— Peste ! dit-il, voilà un joli cheval et qui vaut bien quarante écus d'or ! Où diable as-tu volé cela ?

— Chut ! dit Yvonnet, parlons avec respect de l'animal : il sort des écuries de Sa Majesté et ne m'appartient qu'à titre de prêt.

— C'est fâcheux ! dit Pille-Trousse.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'avais un acquéreur.

— Ah ! fit Yvonnet, et quel est cet acquéreur ?

— Moi, dit une voix derrière Yvonnet.

Yvonnet se retourna et jeta un coup d'œil rapide sur celui qui se présentait avec ce fier monosyllabe, lequel fit réussir, cent ans plus tard, la tragédie de Médée.

L'amateur du cheval était un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, moitié armé, moitié désarmé, comme avaient l'habitude de se tenir les gens de guerre lorsqu'ils étaient au camp.

Yvonnet n'eut besoin que de laisser tomber son regard sur ces épaules carrées, sur cette tête encadrée dans une chevelure et dans une barbe rousses, sur ces yeux bleu clair pleins d'entêtement et de férocité, pour reconnaître celui qui lui adressait la parole.

— Mon gentilhomme, dit-il, vous venez d'entendre ma réponse : le cheval appartient effectivement à Sa Majesté le roi de France, qui a eu la bonté de me le prêter pour revenir au camp ; s'il le réclame, il est trop juste que je le lui rende ; s'il me le laisse,

il est à votre disposition, son prix, bien entendu, étant d'avance débattu et arrêté entre nous.

— C'est comme cela que je l'entends, répondit le gentilhomme ; garde-le-moi donc : je suis riche et de bonne composition.

Yvonnet salua.

— D'ailleurs, continua le gentilhomme, ce n'est pas la seule affaire que je compte traiter avec vous.

Yvonnet et Pille-Trousse saluèrent ensemble.

— Combien êtes-vous de votre bande ?

— De notre troupe, vous voulez dire, mon gentilhomme, reprit Yvonnet, un peu blessé de la qualification.

— De votre troupe, si cela vous plaît.

— À moins que, en mon absence, il ne soit arrivé malheur à quelqu'un de mes camarades, répondit Yvonnet interrogeant Pille-Trousse, nous sommes neuf.

Un regard de Pille-Trousse rassura Yvonnet, en supposant même qu'Yvonnet fût inquiet.

— Et neuf braves ? demanda le gentilhomme.

Yvonnet sourit ; Pille-Trousse haussa les épaules.

— Le fait est que vous avez là un joli échantillon, dit le gentilhomme montrant Frantz et Heinrich, si ces deux braves font partie de la troupe…

— Ils en font partie, répondit laconiquement Pille-Trousse.

— Eh bien, on pourra traiter…

— Pardon, dit Yvonnet, mais nous appartenons à M. l'amiral.

— Sauf deux jours de la semaine où nous pourrons travailler pour notre compte, observa Pille-Trousse. Procope a introduit cette clause dans le traité, prévoyant les deux cas, 1° où nous aurions quelque entreprise à tenter pour nous-mêmes, 2° où quelque honorable gentilhomme nous ferait une proposition dans le genre de celle que Monsieur paraît disposé à nous faire.

— Ce n'est que pour un jour ou pour une nuit. Ainsi cela tombe à merveille. Maintenant, en cas de besoin, où vous trouverai-je ?

— À Saint-Quentin probablement, dit Yvonnet ; je sais que personnellement j'y serai aujourd'hui même.

— Et deux de nous, continua Pille-Trousse, Lactance et Malemort, y sont déjà. Quant au reste de la troupe…

— Quant au reste de la troupe, reprit Yvonnet, il ne peut pas tarder à nous y suivre, attendu que M. l'amiral, d'après ce que je lui ai entendu dire à lui-même, doit y être dans deux ou trois jours.

— Bien ! dit le gentilhomme. Ainsi donc à Saint-Quentin, mes braves !

— À Saint-Quentin, mon gentilhomme.

Ce dernier fit un léger mouvement de tête et s'éloigna.

Yvonnet le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la foule ; puis, appelant un goujat qui servait les neuf associés et

qui, en échange de ses services, recevait de la communauté sa nourriture temporelle et spirituelle, il lui jeta au bras la bride de son cheval.

Le premier mouvement d'Yvonnet avait été de s'approcher de Pille-Trousse pour lui faire part de ses réminiscences à propos de l'inconnu ; mais, sans doute, réfléchissant que Pille-Trousse était d'une bien matérielle organisation pour recevoir un secret de cette importance, il ravala les paroles qui s'étaient déjà avancées jusqu'au bord de ses lèvres et parut donner toute son attention à l'œuvre qu'accomplissaient Heinrich et Frantz Scharfenstein.

Heinrich et Frantz, après avoir, comme nous l'avons dit, à l'aide du timon d'une voiture qu'ils lui avaient passé entre les quatre jambes, apporté leur bœuf récalcitrant jusqu'au milieu du camp, l'avaient déposé, tout soufflant et les yeux enflammés, en face de leur tente.

Puis Heinrich était entré dans la tente pour y chercher sa masse d'armes, qu'il avait eu quelque peine à trouver, Fracasso, saisi d'une inspiration poétique, s'étant couché sur un matelas pour rêver tout à son aise et s'étant fait de cette masse un oreiller pour soutenir sa tête.

Cette masse, simple dans sa forme et humble par sa matière, était tout uniment un boulet de douze emmanché à une barre de fer ; c'était, avec une gigantesque épée à deux mains, les armes habituelles des deux Scharfenstein.

Heinrich avait fini par la trouver et, malgré les gémissements de Fracasso, qu'il surprenait justement dans le plus beau feu de la composition, il l'avait tirée de dessous la tête du poète et était revenu joindre Frantz, qui l'attendait.

À peine Frantz eut-il délié les jambes de devant du bœuf, que l'animal fit aussitôt un effort et se trouva à moitié redressé. Heinrich profita de ce moment : il leva la masse de fer jusqu'à ce que, renversée en arrière, elle touchât ses reins et, de toute sa force, l'abattit entre les deux cornes du bœuf.

L'animal, qui avait commencé à pousser un mugissement, s'interrompit et tomba comme foudroyé.

Pille-Trousse qui, l'œil ardent et pareil à un dogue en arrêt, n'attendait que ce moment, s'élança sur le bœuf abattu et lui ouvrit l'artère du col. Après quoi il le fendit depuis la lèvre inférieure jusqu'à l'extrémité opposée et se mit à la découper.

Pille-Trousse était le boucher de la société ; Heinrich et Frantz, les approvisionneurs, achetaient et tuaient l'animal, quel qu'il fût ; Pille-Trousse le dépouillait, le dépeçait, mettait de côté pour la société le meilleur morceau ; puis, sur une espèce d'étal placé à quelques pas de la tente commune, il exposait, parés avec tout l'art qui le caractérisait, les différents morceaux dont il désirait se défaire. Or, Pille-Trousse était un si adroit détailleur et un si habile marchand qu'il arrivait rarement que, de la part de l'association faite pour deux ou trois jours, il ne tirât point des trois quarts de l'animal un ou deux écus de plus que celui-ci n'avait coûté.

Tout cela profitait à l'association qui, comme on le voit, ne devait pas faire de mauvaises affaires, pourvu qu'elle fût secondée par chacun de ses membres comme elle l'était par ceux qui viennent de repasser sous nos yeux.

Le dépècement était fini et la vente à la criée commençait, lorsqu'un cavalier se fit jour au milieu de toute cette cohue qui

encombrait l'étal de maître Pille-Trousse, et qui – chacun faisant selon ses moyens – achetait depuis le filet jusqu'aux tripes.

Ce cavalier, c'était Théligny qui, muni des lettres de M. l'amiral pour le maïeur, pour le gouverneur de la ville et pour Jean Pauquet, syndic des tisserands, venait chercher son écuyer Yvonnet.

Il apportait aussi la nouvelle que, dès que M. l'amiral aurait réuni autour de lui les troupes qu'il attendait et aurait pris langue avec son oncle M. le connétable, il partirait accompagné de cinq ou six cents hommes, pour Saint-Quentin.

Maldent, Procope, Fracasso, Pille-Trousse et les deux Scharfenstein feraient partie de la garnison et rejoindrait dans la ville Malemort et Lactance qui y étaient déjà et Yvonnet qui, devant partir avec M. de Théligny, y serait dans deux ou trois heures.

Les adieux furent courts, Fracasso n'ayant pas encore fini son sonnet et cherchant au verbe perdre une rime qu'il ne pouvait pas trouver ; les deux Scharfenstein aimant beaucoup Yvonnet mais étant de leur naturel peu démonstratifs et, enfin, Pille-Trousse s'étant contenté de dire au jeune homme en lui serrant la main, tant il était occupé de sa vente :

— Tâche que le cheval te reste !

q

Chapitre 6 Saint-Quentin.

Comme l'avait dit Yvonnet à M. le connétable, il y a six lieues de La Fère à Saint-Quentin.
Les chevaux avaient déjà fait une bonne course depuis la veille au soir et cela, sans autre halte qu'une heure passée à Noyon. Ils venaient de se reposer deux heures, il est vrai ; néanmoins, comme rien ne pressait autrement les cavaliers, si ce n'est le désir d'Yvonnet de revoir Gudule, ils employèrent près de trois heures à faire les six lieues qui les séparaient du terme de leur voyage.

Enfin, après avoir franchi le boulevard extérieur, après avoir laissé à droite le chemin de Guise, qui se bifurque à cent pas de la vieille muraille, après s'être fait reconnaître à la porte, après avoir traversé la voûte qui s'enfonce sous le rempart, les deux cavaliers se trouvèrent dans le faubourg d'Isle.

— Mon lieutenant veut-il me donner congé pour dix minutes ? demanda Yvonnet, ou veut-il en se détournant de quelques pas, avoir des nouvelles de ce qui se passe dans la ville ?

— Ah ! ah ! fit Théligny en riant, il paraît que nous sommes dans le voisinage du logis de mademoiselle Gudule ?

— Justement, mon lieutenant, dit Yvonnet.

— Y a-t-il indiscrétion ? demanda Théligny.

— Pas le moins du monde ! Le jour, je suis, à l'endroit de mademoiselle Gudule, une simple connaissance qui échange avec elle un mot et un salut. J'ai toujours eu pour principe de ne pas nuire à l'établissement des belles filles.

Et, se détournant à droite, il s'avança dans une petite ruelle fermée, d'un côté par un long mur de jardin, et, de l'autre, par plusieurs maisons dont une seule était percée d'une fenêtre toute garnie de capucines et de volubilis.

En se dressant sur ses étriers, Yvonnet atteignait juste à la fenêtre, au-dessous de laquelle était plantée une borne pouvant donner aux piétons, pour causer d'amour ou d'affaires, la même facilité que trouvait Yvonnet étant à cheval.

Au moment où il arriva, le fenêtre s'ouvrit comme par magie et une charmante tête toute rose de joie apparut au milieu des fleurs.

— Ah ! c'est vous, Gudule, dit Yvonnet. Comment avez-vous deviné mon arrivée ?

— Je ne l'ai pas devinée : j'étais à mon autre fenêtre qui, par-dessus la muraille, plonge sur la route de La Fère. J'ai vu venir de loin deux cavaliers et, quoiqu'il fût peu probable que vous fussiez l'un ou l'autre, je n'ai pas pu détourner mes regards de ces deux voyageurs. Au fur et à mesure que vous vous êtes rapprochés, je vous ai reconnu. Alors je suis accourue ici toute tremblante de peur car je craignais de vous voir passer sans vous arrêter, d'abord parce que vous n'êtes pas seul, et ensuite parce que vous êtes si brave et si beau, que j'ai craint que vous n'eussiez fait fortune.

— La personne que j'ai l'honneur d'accompagner, ma chère Gudule, et qui a permis que je vous entretinsse un instant, est M. de Théligny, mon lieutenant, qui tout à l'heure va avoir, ainsi que moi, quelques questions à vous faire sur l'état de la ville.

Gudule jeta timidement un regard sur le lieutenant qui lui fit un gentil salut auquel la jeune fille répondit par un « Dieu vous garde, monseigneur ! » prononcé d'une voix émue.

Quant au costume sous lequel vous me revoyez, Gudule, continua Yvonnet, c'est l'effet de la libéralité du roi qui, même sachant que j'avais le bonheur de vous connaître, a bien voulu me charger de vous remettre de sa part cette belle croix d'or.

Et, en même temps, il tira la croix de sa poche et l'offrit à Gudule qui, hésitant à la prendre, s'écria :

— Que dites-vous là, Yvonnet ? et pourquoi vous moquer d'une pauvre fille ? ajouta-t-elle.

— Je ne me moque aucunement de vous, Gudule, reprit Yvonnet, et voici mon lieutenant qui vous affirmera que je dis la vérité.

— En effet, ma belle enfant, dit Théligny, j'étais là quand le roi a chargé Yvonnet de vous faire ce cadeau.

— Vous connaissez donc le roi ? demanda Gudule toute ébahie.

— Depuis hier, Gudule, et depuis hier le roi vous connaît, ainsi que votre brave homme d'oncle, Jean Pauquet, auquel mon lieutenant apporte une lettre de M. l'amiral.

Le lieutenant fit un nouveau signe d'affirmation et Gudule, qui avait hésité d'abord, comme nous avons dit, passa à travers les fleurs sa main tremblante qu'Yvonnet prit et baisa en lui remettant la croix.

Alors, Théligny, s'approchant :

— Et maintenant, mon cher monsieur Yvonnet, dit-il, voulez-vous demander à la belle Gudule où est son oncle et dans quelles dispositions nous le trouverons ?

— Mon oncle est à l'hôtel de ville, monsieur, dit la jeune fille ne pouvant se décider à détacher ses yeux de la croix, et, je pense, en disposition de bien défendre la ville.

— Merci, ma belle enfant. Allons, Yvonnet…

Gudule fit un petit signe de prière et, rougissant jusqu'au blanc des yeux :

— Ainsi donc, monsieur, dit-elle, s'adressant à Théligny, si mon père me demande d'où me vient cette croix…

— Vous pourrez lui dire qu'elle vous vient de Sa Majesté, reprit en riant le jeune officier qui comprit la crainte de Gudule ; qu'elle vous a été donnée par le roi en reconnaissance des bons services que lui ont déjà rendus et que vont sans doute encore lui rendre votre oncle Jean et votre père Guillaume. Enfin, si vous ne voulez pas – ce qui est possible – nommer M. Yvonnet, vous ajouterez que c'est moi, Théligny, lieutenant de la compagnie du Dauphin, qui vous ai remis cette croix.

— Oh ! merci ! merci ! s'écria Gudule toute joyeuse, et frappant ses deux mains l'une contre l'autre ; sans cela, je n'eusse jamais osé la porter !

Puis, tout bas et vivement à Yvonnet :

— Quand vous reverrai-je ? demanda-t-elle.

— Lorsque j'étais à trois ou quatre lieues de vous, Gudule, vous me voyiez toutes les nuits, répondit Yvonnet ; ainsi jugez,

maintenant que j'habite la même ville…

— Chut ! fit Gudule.

Puis, plus bas encore :

— Venez de bonne heure, dit-elle ; je crois que mon père passera toute la nuit à l'hôtel de ville.

Et elle rentra sa tête, qui disparut derrière le rideau de verdure et de fleurs.

Les jeunes gens suivirent la chaussée qui passait entre la Somme et la fontaine Ferrée. À moitié route de cette chaussée, ils laissèrent à leur gauche l'abbaye et l'église de Saint-Quentin-en-Isle et traversèrent un premier pont qui les conduisit à la chapelle où devaient être retrouvées les reliques du saint martyr, un second pont qui les mena au détroit Saint-Pierre, enfin un troisième qui les mit, lui franchi, en face des deux tours dont était flanquée la porte d'Isle.

La porte était gardée par un soldat du régiment de Théligny et par un bourgeois de la ville.

Cette fois, Théligny n'eut pas besoin de se faire reconnaître ; ce fut le soldat qui vint à lui pour lui demander des nouvelles. On disait l'ennemi fort proche et cette petite compagnie de cent cinquante hommes, sous les ordres d'un lieutenant en second, se trouvait un peu isolée au milieu de tous ces bourgeois qui couraient effarés à droite et à gauche ou qui perdaient leur temps en réunions à l'hôtel de ville, réunions où l'on discutait beaucoup mais où l'on agissait très peu.

Au reste, Saint-Quentin paraissait en proie à un effroyable tumulte. L'artère principale – qui coupe la ville dans les deux tiers de sa longueur et où, comme des ruisseaux affluant à un fleuve, se jetaient, à droite, la rue Wager, la rue des Cordeliers, la rue d'Issenghien, la rue des Ligniers, et, à gauche, la rue des Corbeaux, la rue de la Truie-qui-file et la rue des Brebis, – était encombrée de monde, et cette multitude, devenue plus épaisse encore dans la rue de la Sellerie, se présentait, sur la grande place, tellement opaque, qu'elle devenait, même pour les cavaliers, une muraille presque impossible à percer.

Il est vrai que, lorsqu'Yvonnet eut mis sa toque au bout de son épée et que, se dressant sur ses étriers, il eut crié : « Place ! place aux gens de M. l'amiral ! » la foule, espérant que c'était un renfort qui allait lui être annoncé, réagit tellement sur elle-même, qu'elle finit par ouvrir aux deux cavaliers un chemin qui, à partir de l'église Saint-Jacques, les conduisit au perron de l'hôtel de ville, au haut duquel les attendait le maïeur, messire Varlet de Gibercourt.

Les deux cavaliers arrivaient au bon moment : il venait d'y avoir assemblée et, grâce au patriotisme des habitants, surexcité par l'éloquence de maître Jean Pauquet et de son frère Guillaume, il avait été décidé que la ville de Saint-Quentin, fidèle à son roi et confiante dans son saint patron, se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

La nouvelle qu'apportait Théligny de la prochaine arrivée de l'amiral avec un renfort porta donc l'enthousiasme à son comble.

À l'instant même, et séance tenante, les bourgeois s'organisèrent en compagnies qui nommèrent leurs chefs. Chaque com-

pagnie était de cinquante hommes.

Le maïeur ouvrit l'arsenal de l'hôtel de ville ; par malheur, il était pauvrement garni : on y trouva quinze pièces de canon, tant bâtardes que couleuvrines, dont quelques-unes en assez mauvais état, et seulement quinze arquebuses ordinaires et vingt-et-une à crocs ; mais des hallebardes et des piques à foison !

Jean Pauquet fut nommé capitaine de l'une de ces compagnies et Guillaume Pauquet, son frère, lieutenant d'une autre. On le voit, les honneurs pleuvaient sur la famille ; mais ces honneurs étaient dangereux.

Le total des troupes se composait donc pour le moment, de cent vingt ou cent trente hommes de la compagnie du Dauphin, commandée par Théligny ; de cent hommes, à peu près, de la compagnie de M. de Breuil, gouverneur de Saint-Quentin, lequel était arrivé depuis huit jours d'Abbeville ; enfin, de deux cents bourgeois organisés en quatre compagnies de cinquante hommes chacune. Trois de ces compagnies se composaient d'arbalétriers, de piquiers et de hallebardiers ; la quatrième était armée d'arquebuses.

Tout à coup, on en vit apparaître une cinquième que l'on n'attendait pas et qui, à cause de son apparition inattendue et des éléments dont elle était formée, provoqua des cris d'enthousiasme.

Elle arrivait par la rue Croix-Belle-Porte et était composée de cent moines jacobins portant tous des piques et des hallebardes.

Un homme couvert d'une robe sous laquelle on apercevait les mailles d'une cuirasse les conduisait, une épée nue à la main.

Aux cris que l'on poussait sur leur passage, Yvonnet se retourna et, regardant leur capitaine avec attention :

— Que le diable me brûle, s'écria-t-il, si ce n'est point Lactance !

C'était Lactance en effet. Soupçonnant que la campagne allait être rude, il s'était retiré chez les jacobins de la rue des Rosiers pour y faire ses pénitences et se mettre, autant que possible, en état de grâce. Les bons pères l'avaient reçu à bras ouverts et Lactance, tout en se confessant et tout en communiant, ayant remarqué le patriotisme qui les animait, avait jugé à propos de l'utiliser. En conséquence, il leur avait communiqué, comme une inspiration du ciel, cette idée qui lui était venue de les organiser en une compagnie militaire : ceux-ci avaient accepté. Lactance avait obtenu du prieur qu'on prît une heure sur les matines et une demi-heure sur les vêpres pour faire l'exercice et, au tout de trois jours, jugeant ses hommes suffisamment instruits dans la manœuvre militaire, il les avait tirés du couvent et, comme nous l'avons dit, les avait, aux grandes acclamations de la multitude, amenés sur la place de l'hôtel de ville.

Saint-Quentin pouvait donc compter, pour le moment, sur cent vingt hommes de la compagnie du Dauphin, sur cent hommes de la compagnie du gouverneur de la ville, sur deux cents bourgeois et sur cent moines jacobins. En tout, cinq cent vingt combattants.

À peine le maïeur, le gouverneur de la ville et les autres magistrats venaient-ils de faire le relevé de leurs forces, que de grands cris s'élevèrent des remparts et que l'on vit arriver, par la rue de

l'Orfèvrerie et par la rue Saint-André, des gens qui levaient les bras au ciel d'une façon désespérée.

On s'enquit, on questionna, on s'informa. Ils avaient vu accourir dans la plaine qui s'étend de Homblières au Mesnil-Saint-Laurent une grande quantité de paysans courant à travers les moissons et donnant, autant qu'on en pouvait juger à la distance où ils étaient encore de la ville, des signes non équivoques de terreur.

À l'instant même, on ordonna de fermer les portes et de garnir les remparts.

Lactance qui, au milieu des dangers, gardait le sang-froid d'un vrai chrétien, ordonna aussitôt à ses jacobins de s'atteler aux canons, d'en conduire huit sur la muraille qui s'étend de la porte de l'Isle jusqu'à la tour Dameuse, deux sur la muraille du Vieux-Marché, trois depuis la grosse tour jusqu'à la poterne du petit Pont, et deux sur la vieille muraille, au faubourg d'Isle.

Théligny et Yvonnet, qui étaient à cheval et qui sentaient que, malgré l'effroyable course qu'ils avaient fournie depuis la veille, leurs chevaux possédaient encore bonnes jambes et longue haleine, sortirent par la porte de Rémicourt, traversèrent la rivière à gué et s'élancèrent à travers la plaine pour savoir ce qui causait la fuite de toute cette population.

Le premier individu qu'ils rencontrèrent tenait son nez et une partie de sa joue dans sa main droite, à l'aide de laquelle il maintenait tant bien que mal ces deux objets précieux à la place qu'ils avaient occupée, et, de la gauche, faisait de grands signes à Yvonnet.

Yvonnet se dirigea vers lui et reconnut Malemort.

— Ah ! hurla celui-ci de toute la force de ses poumons, aux armes ! aux armes !

Yvonnet redoubla la rapidité de sa course et, voyant son associé tout ruisselant de sang, sauta à terre et s'informa de sa blessure.

Elle était terrible au point de vue du ravage qu'elle eût fait sur un visage vierge ; mais celui de Malemort était tellement couturé en tous sens, que c'était une couture de plus, et voilà tout.

Yvonnet plia son mouchoir en quatre, fit un trou au milieu pour donner passage au nez de Malemort, puis, ayant couché le blessé à terre et lui ayant renversé la tête sur son genou, il lui banda le visage aussi lestement et aussi adroitement qu'eût pu faire le plus habile chirurgien.

Pendant ce temps, Théligny recueillait les renseignements.

Voici ce qui était arrivé.

Le matin, l'ennemi avait paru en vue d'Origny-Sainte-Benoîte. Malemort, qui se trouvait là, ayant avec son instinct habituel flairé que c'était de ce côté que devaient venir les coups, Malemort avait excité les habitants à se défendre. En conséquence, ils s'étaient retirés dans le château avec tout ce qu'ils avaient pu réunir d'armes et de munitions. Là, ils avaient tenu près de quatre heures. Mais, attaqué par toute l'avant-garde espagnole, le château avait été emporté d'assaut. Malemort avait fait merveille ; cependant, il lui avait fallu se décider à la retraite. Pressé de trop près par trois ou quatre Espagnols, il s'était retourné, en avait tué un d'un coup de pointe, le second d'un coup

d'estoc ; mais, pendant qu'il attaquait le troisième, le quatrième lui avait, d'un coup de revers, fendu le visage un peu au-dessus des yeux. Alors Malemort, comprenant l'impossibilité de se défendre avec une blessure qui l'aveuglait, avait jeté un grand cri et s'était laissé tomber à la renverse comme s'il eût été tué sur le coup. Les Espagnols l'avaient fouillé, lui avaient pris les trois ou quatre sous parisis qu'il possédait et avaient été rejoindre leurs compagnons occupés d'un pillage plus fructueux. Sur quoi Malemort s'était relevé, avait rapproché son nez et sa joue de leur place naturelle, les avait de son mieux maintenus avec sa main et avait pris sa course vers la ville afin de donner l'alarme. Voilà comment Malemort, qui était d'ordinaire le premier à l'attaque et le dernier à la retraite, se trouvait cette fois, contre toutes ses habitudes, en tête des fuyards.

Théligny et Yvonnet savaient ce qu'ils voulaient savoir. Yvonnet prit Malemort en croupe et tous trois rentrèrent dans la ville criant : « Aux armes ! »

La ville tout entière les attendait. En un instant, on sut que l'ennemi n'était plus qu'à quatre ou cinq lieues ; mais la résolution des habitants était telle, que cette nouvelle, au lieu d'abattre les courages, les exalta.

Par bonheur, au nombre des cent hommes qu'avait amenés avec lui M. de Breuil, se trouvaient quarante canonniers ; on les distribua aux quinze pièces que les pères jacobins venaient de traîner sur les remparts. Il manquait à peu près trois servants par pièce : les moines s'offrirent pour compléter les batteries et furent acceptés. Au bout d'une heure d'exercice, on eût dit qu'ils n'avaient fait autre chose de leur vie.

Il était temps car, au bout d'une heure, on commençait à apercevoir les premières colonnes espagnoles.

Le conseil de la ville résolut d'envoyer un courrier à l'amiral pour le prévenir de la situation ; mais c'était à qui ne voudrait pas quitter la ville au moment du danger.

Yvonnet offrit Malemort.

Malemort jeta les hauts cris : depuis qu'il était pansé, il se sentait, disait-il, bien plus gai qu'auparavant ; il y avait quinze mois qu'il ne s'était battu, le sang l'étouffait et le peu qu'il en avait perdu l'avait grandement soulagé.

Mais Yvonnet lui fit observer qu'on allait lui donner un cheval ; que ce cheval, il le garderait ; que, dans trois ou quatre jours, il rentrerait dans la ville à la suite de M. l'amiral et que, grâce à ce cheval, il pourrait, dans les sorties qu'il ferait, aller bien plus loin que les hommes à pied.

Cette dernière considération décida Malemort.

Ajoutons d'ailleurs qu'Yvonnet avait sur lui cette influence qu'ont toujours les natures faibles, nerveuses, sur les natures puissantes.

Malemort monta à cheval et partit au galop dans la direction de La Fère.

On pouvait être tranquille : au train dont l'aventurier menait son cheval, avant une heure et demie, M. l'amiral serait prévenu.

Cependant, on avait ouvert les portes pour recevoir les pauvres habitants d'Origny-Sainte-Benoîte et chacun dans la ville s'était empressé de leur offrir l'hospitalité. Puis on avait envoyé

dans tous les villages environnants, à Harly, à Rémicourt, à la Chapelle, à Raucourt, à l'Abbiette, pour requérir toute la farine et tout le grain qu'on y pourrait trouver.

L'ennemi s'avançait sur une ligne immense et sur une profondeur qui faisait supposer qu'on allait avoir affaire à toute l'armée espagnole, allemande et wallonne, c'est-à-dire à cinquante ou soixante mille hommes.

De même que, quand la lave descend du cratère du Vésuve et de l'Etna, avant que le torrent de flamme les ait atteints, les maisons s'écroulent et les arbres s'enflamment, de même on voyait, en avant de toute cette ligne noire qui s'avançait, les maisons flamber et les villages prendre feu.

La ville tout entière regardait ce spectacle du haut des remparts de Rémicourt, des galeries de l'église collégiale qui domine la cité et du sommet de la tour Saint-Jean, de la tour Rouge et de la tour à l'Eau, et, à chaque incendie nouveau qui éclatait, un concert d'imprécations s'élevait et semblait, comme une nuée d'oiseaux de malheur, prendre son vol pour aller s'abattre sur l'ennemi.

Mais l'ennemi s'avançait toujours, chassant devant lui les populations comme le vent chassait la fumée des incendies. Pendant quelque temps, les portes de la ville continuèrent à recevoir les fuyards ; mais bientôt elles furent obligées de se fermer tant l'ennemi était proche. Et l'on vit alors les pauvres paysans des villages enflammés, forcés de tourner la ville, et d'aller chercher un refuge du côté de Vermand, de Pontru et de Caulaincourt.

Bientôt encore le tambour battit.

C'était le signal pour que tout ce qui n'était point combattant quittât le rempart et les tours.

Enfin, il ne resta plus sur toute la ligne que les combattants, silencieux, comme sont toujours les hommes réunis à l'approche d'un péril.

On commençait à distinguer parfaitement l'avant-garde.

Elle se composait de pistoliers qui, ayant traversé la Somme entre Rouvroy et Harly, se répandirent avec célérité sur toute la circonférence de la ville, occupant les abords des portes de Rémicourt, de Saint-Jean et de Ponthoille.

Derrière les pistoliers, trois ou quatre mille hommes que, à la régularité de leur marche, on pouvait reconnaître pour faire partie de ces vieilles bandes espagnoles qui avaient la réputation d'être les meilleures troupes du monde, passaient la Somme à leur tour et se dirigeaient du côté du faubourg d'Isle.

— Tout bien calculé, mon cher monsieur Yvonnet, dit Théligny, j'ai lieu de croire que c'est du côté de la maison de votre belle que la musique va commencer. Si vous voulez voir comment l'air s'en joue, venez avec moi.

— Bien volontiers, mon lieutenant, dit Yvonnet, sentant déjà passer par tout son corps les frissonnements nerveux qui, chez lui, signalaient les approches de toute bataille.

Et, les lèvres serrées, la joue légèrement blêmissante, il prit la direction de la porte d'Isle vers laquelle Théligny conduisait la moitié de ses hommes à peu près, laissant le reste pour soutenir les bourgeois et, au besoin, leur donner l'exemple.

Nous verrons plus tard que ce furent les bourgeois qui donnèrent l'exemple aux soldats, au lieu de le recevoir d'eux.

On arriva au faubourg d'Isle. Yvonnet devançait la troupe d'une centaine de pas, ce qui lui donna le temps de frapper à la fenêtre de Gudule, laquelle accourut toute tremblante, et de donner à la jeune fille le conseil de descendre dans les salles basses, attendu que, selon toute probabilité, les boulets n'allaient point tarder à jouer aux quilles avec les cheminées des maisons.

Il n'avait pas achevé que, comme pour appuyer ses paroles, un biscaïen passa en sifflant et renversa un pignon dont les éclats tombèrent comme une pluie d'aérolithes autour du jeune homme.

Yvonnet s'élança de la rue sur la borne, se cramponna des deux mains au rebord de la fenêtre, alla, de ses lèvres, chercher au milieu des fleurs les lèvres tremblantes de la jeune fille, y appuya un baiser bien tendre et, se laissant retomber dans la rue :

— S'il m'arrive malheur, Gudule, dit-il, ne m'oubliez pas trop vite et, si vous m'oubliez, que ce ne soit pas pour un Espagnol, pour un Allemand ou pour un Anglais !

Et, sans attendre la protestation qu'allait lui faire la jeune fille de l'aimer toujours, il prit sa course vers la vieille muraille et se trouva derrière le parapet, à quelques pas de l'endroit qu'il avait l'habitude d'escalader dans ses courses nocturnes.

Comme l'avait prévu Théligny qui, du reste, n'arrivait sur le théâtre du combat que derrière son écuyer, c'était là, en effet, que commençait la musique.

La musique était bruyante et fit plus d'une fois courber la tête à ceux qui l'écoutaient ; mais peu à peu les bourgeois, qui avaient commencé par prêter à rire aux soldats, s'y habituèrent et, une fois qu'ils y furent habitués, devinrent plus acharnés que les autres.

Cependant, les Espagnols se succédaient par rangs si nombreux que force fut aux soldats et aux bourgeois d'abandonner le boulevard extérieur qu'ils avaient d'abord tenté de défendre mais qui, sans parapet et dominé de tous côtés par les hauteurs environnantes, n'était pas tenable. Protégés par les deux pièces de canon et par les arquebusiers de la vieille muraille, ils opérèrent leur retraite en bon ordre, laissant trois hommes tués, mais rapportant leurs blessés.

Yvonnet traînait un Espagnol à qui il avait passé sa fine épée au travers du corps et dont il avait pris l'arquebuse ; mais, comme il n'avait pas eu le loisir de prendre en même temps les cartouches, pendues au baudrier du mort, il tirait le tout à lui, espérant bien d'ailleurs que sa peine ne serait pas perdue et que les poches seraient aussi bien garnies que le baudrier.

Cette confiance fut récompensée : outre leur solde de trois mois qu'on avait distribuée la veille aux Espagnols afin de leur donner bon courage, chacun d'eux avait quelque peu pillé, depuis cinq ou six jours que l'on tenait la campagne. Nous ne saurions dire si l'Espagnol d'Yvonnet avait plus ou moins pillé que les autres, mais visite faite de ses poches, Yvonnet parut fort satisfait de ce qu'il y avait trouvé.

Derrière les soldats de Théligny et les bourgeois de la ville, les deux chefs Espagnols, qui se nommaient Julien Romeron et Ca-

rondelet, prirent possession du boulevard extérieur et s'emparèrent de toutes les maisons qui bordaient la chaussée de Guise, ainsi que celle de La Fère, et qui formaient ce que l'on appelait le haut faubourg ; mais, lorsqu'ils voulurent franchir l'espace compris entre le boulevard extérieur et la vieille muraille, ils furent reçus par un feu si bien nourri, qu'ils durent regagner les maisons, des fenêtres desquelles ils continuèrent à tirer jusqu'à ce que l'obscurité croissante vint mettre fin au combat.

À cette heure seulement, Yvonnet crut qu'il lui était permis de retourner la tête. Alors, à dix pas derrière lui, dépassant à peine le talus du rempart, il vit la tête pâle d'une charmante jeune fille qui, sous le prétexte de s'assurer si son père était là, avait, malgré la défense faite, empiété sur le terrain des combattants.

Son œil se reporta de la jeune fille à son lieutenant.

— Mon cher monsieur Yvonnet, lui dit celui-ci, comme voilà tantôt deux jours et deux nuits que vous tenez la campagne, vous devez être fatigué ; laissez donc à d'autres le soin de veiller sur le rempart et tâchez de trouver, jusqu'à demain, un bon et agréable repos. Vous me retrouverez où sera le feu.

Yvonnet ne se le fit pas dire deux fois : il salua son lieutenant, jeta un regard de côté à Gudule et, sans paraître s'occuper de la jeune fille, il prit la route de la chaussée, comme pour rentrer en ville.

Mais, sans doute, à cause de l'obscurité, s'égara-t-il dans le faubourg ; car, dix minutes après, il se retrouvait dans cette petite ruelle, en face de cette petite fenêtre et un pied sur cette borne du haut de laquelle on pouvait faire tant de choses !

Ce que fit Yvonnet, ce fut de se cramponner à deux petites mains blanches qui sortirent bientôt par cette fenêtre et qui l'attirèrent si bien et si adroitement à l'intérieur, qu'il était facile de voir que ce n'était point la première fois qu'elles se livraient à cet exercice.

Les choses que nous venons de raconter se passaient le 2 août 1557.

q

Chapitre 7 L'amiral tient sa parole.

Ainsi qu'on avait pu le prévoir, Malemort avait fait rapidement les six lieues qui séparaient Saint-Quentin du camp de La Fère. Au bout d'une heure et demie à peine, il était à la porte de M. l'amiral.

En voyant cet homme qui arrivait d'un galop enragé avec ses habits ensanglantés, son visage caché sous des linges, s'il était impossible de reconnaître Malemort à cause du masque qui ne lui laissait à découvert que les yeux et la bouche, encore était-il au moins facile de reconnaître en lui un messager de sombre nouvelles.

Il fut donc introduit à l'instant même près de monsieur de Coligny.

L'amiral était avec son oncle : le connétable venait d'arriver.

Malemort raconta la prise d'Origny-Sainte-Benoîte, le massacre de ceux qui avaient voulu défendre le château, l'incendie de

tous les villages sur la ligne que suivait l'armée espagnole, laquelle laissait derrière elle comme un sillage de feu et de fumée.

À l'instant même, les rôles furent distribués entre l'oncle et le neveu.

Coligny, avec cinq ou six cents hommes, partirait immédiatement pour se renfermer dans Saint-Quentin et y tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le connétable, avec le reste des soldats présents au camp, rejoindrait l'armée du duc de Nevers qui, forte de huit à neuf mille hommes seulement, et par conséquent trop faible pour attaquer l'armée espagnole, qui comptait plus de cinquante mille combattants, la côtoyait, l'observait, se tenait prête à profiter de ses fautes.

Cette petite troupe manœuvrait sur les confins du Lyonnais et de la Thiérache.

L'amiral fit aussitôt sonner le boute-selle et battre le départ ; mais, sur l'avis de Maldent, qu'il avait choisi pour guide, l'amiral se décida à prendre le chemin de Ham, au lieu de suivre le chemin direct. D'après les renseignements recueillis, il comptait que les Espagnols attaqueraient Saint-Quentin par Rémicourt, le faubourg Saint-Jean et le faubourg d'Isle.

Par conséquent, de ces trois côtés, Coligny trouverait une opposition à son projet.

Le seul chemin qui, au dire de Maldent, eût chance d'être encore libre, c'était celui de Ham à Saint-Quentin passant à travers des marais presque impraticables, excepté pour ceux qui en connaissaient les passages.

L'amiral prit avec lui trois bandes de gens de pied.

Ces bandes étaient commandées par les capitaines Saint-André, Rambouillet et Louis Poy.

Mais la troisième, arrivée de Gascogne dans la journée même, était si fatiguée qu'elle resta sur la route de La Fère à Ham.

Au moment où le connétable et l'amiral sortaient de La Fère – l'amiral se rendant à Ham, le connétable lui faisant la conduite, – ils trouvèrent au milieu de la route, assis sur son derrière et barrant le chemin, un gros chien noir, lequel se mit à hurler de toutes ses forces. On chassa le chien mais il fit cent pas en avant, s'assit comme d'abord par le travers de la route et hurla d'une façon plus funèbre encore que la première fois. Chassé de nouveau, il recommença pour la troisième fois le même manège, hurlant toujours plus fort et plus désespérément.

Alors, le connétable, regardant M. de Coligny :

— Que diable vous semble de ceci, mon neveu ? lui demanda-t-il.

— Mais, répondit l'amiral, que c'est une musique fort déplaisante, monsieur ;et je crois que nous allons fournir la comédie.

— Oui, et peut-être bien aussi la tragédie, répliqua le connétable.

Et, sur cette prophétie, l'oncle et le neveu s'embrassèrent, l'amiral continuant son chemin vers Ham, le connétable revenant vers La Fère, qu'il quitta le soir même.

Mais, à sa sortie de la ville, un autre présage l'attendait à son tour.

À peine eut-il fait une lieue sur la route de Laon, qu'une espèce de pèlerin portant une longue robe et une longue barbe se jeta à la bride de son cheval, lui criant :

— Montmorency ! Montmorency ! je t'annonce que, dans trois jours, toute ta gloire sera en poudre !

— Soit, dit le connétable ; mais je t'annonce, moi, qu'auparavant ta mâchoire sera en cannelle !

Et il lui donna un si rude coup de poing, que le pauvre prophète tomba en effet évanoui sous le coup et la mâchoire toute disloquée.

Le connétable continua son chemin comme avait fait l'amiral, chacun emportant son présage funeste.

L'amiral arriva à Ham vers cinq heures du soir.

Sa résolution était de poursuivre sa route sans s'arrêter jusqu'à Saint-Quentin. En conséquence, après un repos d'une heure donné aux soldats, il se remit en marche avec ses gendarmes et deux compagnies de pied seulement.

À Ham, MM. de Jarnac et de Luzarches avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour le retenir, lui remontrant tous les services qu'il pouvait rendre en rase campagne et lui offrant d'aller s'enfermer dans Saint-Quentin à sa place ; mais il avait répondu :

— J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai vaillant que de ne pas porter à ces braves gens si bien disposés à défendre leur ville le secours que je leur ai promis !

Et, comme nous l'avons dit, il partit sans une minute de retard à l'heure qu'il avait indiquée.

Aux portes de Ham, il rencontra l'abbé de Saint-Prix. C'était un très noble prélat nommé Jacques de la Motte ; il était à la fois chanoine de Saint-Quentin, de Chartres, de Paris et du Mans ; il possédait en outre deux prieurés et, lorsqu'il mourut, il avait été chanoine sous cinq rois en commençant par François Ier.

Coligny, se doutant que l'illustre voyageur venait de Saint-Quentin, alla à lui ; homme de guerre et homme d'Église se firent reconnaître l'un à l'autre.

L'abbé, aux premiers coups de canon tirés à la porte du faubourg d'Isle, avait quitté la ville, par celui de Ponthoille, et allait en toute diligence informer le roi de la position de Saint-Quentin et lui demander des secours. Ainsi donc, comme l'avait prévu l'amiral, le dernier chemin resté libre était celui qu'il suivait.

— Monsieur l'abbé, dit l'amiral au prélat, puisque vous allez trouver le roi, faites-moi le plaisir de dire à Sa Majesté que vous m'avez rencontré à la tête d'une bonne troupe, comptant, avec l'aide de Dieu, entrer cette nuit dans Saint-Quentin, où j'espère lui faire un bon service.

Et, ayant salué l'abbé, il continua son chemin.

Une lieue plus loin, il commença à apercevoir les fuyards d'Origny-Sainte-Benoîte et des autres villages plus rapprochés de Saint-Quentin, lesquels, n'ayant pu trouver refuge dans la ville, avaient été forcés de s'enfuir au-delà. Les malheureux étaient harassés de fatigue, les uns se traînant encore, les autres couchés au pied des arbres et mourant de faim et de lassitude.

L'amiral leur distribua quelques secours et continua son chemin.

À deux lieues de Saint-Quentin, la nuit le prit, mais Maldent était là ; il répondait de tout à ceux qui voudraient le suivre et, dans l'espoir qu'il y aurait bonne récompense au bout du chemin, il offrait comme preuve de sa bonne foi de marcher devant le cheval de M. l'amiral avec une corde au cou.

La bande du capitaine Rambouillet prit la route indiquée ; mais le capitaine Saint-André prétendit avoir un bon guide et demanda à marcher de son côté.

Chacun était là tellement pour son compte, que l'amiral n'osa point exiger que tout le monde s'en rapportât, comme il le faisait, à Maldent.

M. de Saint-André tira donc de son côté et l'amiral du sien.

Aucun obstacle ne se présenta sur la route de Saint-Quentin. La ville n'avait point été cernée entièrement ; on avait réservé une de ses faces, celle du faubourg de Ponthoille, à l'armée anglaise qui devait arriver d'un moment à l'autre, et c'était justement par cette face que se présentait l'amiral.

À la hauteur de Savy, c'est-à-dire trois quarts de lieue avant d'arriver à Saint-Quentin, on avait jeté un regard de précaution sur la place et l'on avait aperçu les feux de l'armée ennemie s'étendant depuis la chapelle d'Épargnemaille jusqu'aux prés Gaillard ; on eût dit qu'un chemin avait été ménagé exprès pour la petite troupe de l'amiral.

Ce fut au point que celui-ci s'en inquiéta ; il craignait une embuscade.

Procope, auquel ses fréquentes conférences avec Maldent avaient rendu familier le patois picard, s'offrit pour aller à la

découverte.

L'amiral accepta et fit halte en l'attendant.

Au bout de trois quarts d'heure, l'aventurier revint : le chemin était parfaitement libre et il avait pu s'approcher si près du rempart, qu'il voyait se promener la sentinelle, qui allait de la porte de Ponthoille à la tour faisant face au pré aux Oisons.

Alors, par-dessus l'espèce de petit bras de rivière qui, à cette époque, coulait au pied de la muraille, Procope avait sifflé la sentinelle, qui s'était arrêtée et avait cherché à percer l'obscurité du regard.

Procope siffla une seconde fois et, sûr qu'il avait été vu, il annonça à demi-voix l'approche de M. l'amiral.

De cette façon, le poste de la porte de Ponthoille serait prévenu et l'amiral serait introduit aussitôt après son arrivée.

Coligny applaudit à l'intelligence de Procope, approuva tout ce qu'il avait fait et, plus tranquille, se remit en route, toujours sous la conduite de Maldent.

À trente pas de la porte, un homme se leva d'un fossé ; il tenait un pistolet à la main, tour prêt à faire feu si, au lieu d'une troupe amie, la troupe qui s'approchait était une troupe ennemie.

On voyait sur les remparts comme une ombre plus épaisse : cent hommes avaient été appelés sur ce point pour le cas où les confidences de Maldent à la sentinelle eussent caché quelque surprise.

L'homme au pistolet, qui jaillissait, pour ainsi dire, du fossé, était le lieutenant Théligny.

Il s'avança en disant :

— France et Théligny !

— France et Coligny ! répondit l'amiral.

La reconnaissance était faite : c'était bien le renfort promis qui arrivait ; on ouvrit les portes.

L'amiral et ses cent vingt hommes entrèrent.

À l'instant même, le bruit de cette arrivée se répandit par la ville ; les habitants sortirent à demi vêtus de leurs maisons en poussant des cris de joie ; beaucoup voulaient illuminer ; quelques-uns avaient déjà commencé.

L'amiral fit taire les cris, fit éteindre les lumières.

Il craignait que l'armée ennemie ne prit l'éveil et ne redoublât de surveillance. D'ailleurs, Saint-André et sa troupe n'étaient pas encore arrivés.

Vers trois heures du matin, on n'avait point encore entendu parler d'eux.

Alors, comme le jour était près de se lever et qu'il était urgent qu'ils n'allassent point donner dans quelque parti espagnol, Lactance s'avança avec six ou huit de ses jacobins.

Les bons pères, que leur habit mettait à l'abri de tout soupçon, offraient de se répandre dans la campagne sur une largeur d'une lieue ou deux et de ramener la compagnie égarée.

Leur offre fut acceptée et ils partirent, les uns par la porte de Ponthoille, les autres par la poterne Sainte-Catherine.

Entre quatre et cinq heures du matin, parut une première troupe d'une soixante d'hommes conduite par deux pères jacobins.

Puis, vers six heures, une seconde troupe de cinquante cinq à soixante soldats conduite aussi par un moine.

Le capitaine Saint-André était avec cette seconde troupe.

Leur guide s'était égaré et les avait égarés avec lui.

Les autres pères rentrèrent les uns après les autres et Dieu, qui les protégeait, permit que, pour cette fois, il n'arrivât malheur à aucun d'eux.

Aussitôt les derniers hommes rentrés dans la ville, Coligny fit l'appel.

Il se trouvait que, grâce à lui, la garnison était renforcée de deux cent cinquante hommes. C'était numériquement un bien faible secours, mais la présence de celui qui l'amenait, en rendant le courage aux plus timides, avait produit un immense effet moral.

Théligny, le maïeur et le gouverneur de la ville firent à l'amiral un récit exact de ce qui s'était passé la veille. Convaincu plus que jamais qu'il fallait, jusqu'à la dernière extrémité, défendre le faubourg d'Isle, ce fut vers ce point que Coligny se dirigea d'abord. Au haut de la vieille muraille, au milieu des balles qui sifflaient autour de lui, il décida que, dès le soir, à la nuit tombante, on ferait une sortie afin d'incendier les maisons voisines, de l'intérieur desquelles les Espagnols inquiétaient continuellement les soldats qui gardaient les remparts. Si l'on réussissait et si l'on reprenait aux assiégeants le boulevard dont ils s'étaient emparés la veille,

on pourrait alors creuser une tranchée en avant de la vieille muraille pour la couvrir par un masque et garantir les courtines du feu des assiégeants.

En attendant, et pour concentrer sur ce point tous les moyens de défense possibles, l'amiral ordonna d'ouvrir à chaque flanc du rempart une embrasure à laquelle on plaça deux pièces de canon.

Puis, ces premières dispositions prises comme mesures d'urgence, Coligny pensa qu'il était temps d'examiner la qualité et la quantité d'ennemis auxquels il allait avoir affaire.

Au reste, il était facile, d'après les bannières de leurs tentes, de reconnaître la nation à laquelle appartenaient les soldats et les princes qui les commandaient.

Placé où il était, c'est-à-dire sur l'angle le plus avancé de la vieille muraille, l'amiral avait à sa droite trois camps parfaitement distincts placés chacun sur une colline.

Le plus éloigné était celui du comte de Schwartzbourg.

Le camp intermédiaire était celui du comte d'Egmont et du comte de Horn, ces deux inséparables que la mort même ne devait pas séparer.

Le camp le plus rapproché était celui d'Emmanuel Philibert.

En face de lui, l'amiral avait les troupes espagnoles, contre lesquelles on avait combattu la veille et qui étaient commandées par don Julien Romeron et le capitaine Carondelet.

Enfin, à sa gauche, s'avançait le point extrême du camp principal.

Ce camp, qui couvrait près d'une demi-lieue de terrain et dans lequel le duc de Savoie vint plus tard placer ses tentes, était presque entièrement enveloppé par la rivière de Somme qui forme un demi-cercle depuis l'endroit où elle prend sa source jusqu'à celui où elle passe entre Saint-Quentin et le faubourg d'Isle.

Il s'étendait sur toute une face de la muraille, de la rivière au faubourg Saint-Jean.

Dans ce camp étaient enfermés les quartiers du feld-maréchal de Binincourt, du margrave de Berg, du margrave de Valle, du duc de Saïmona, du comte de Schwartzbourg, du comte de Mansfeld, de Bernard de Mendoza, de Ferdinand de Gonzague, de l'évêque d'Arras, du comte de Feria, du comte Rinago, du maréchal de Carcheris, du duc Éric de Brunswick, du duc Ernest de Brunswick, de don Juan Manrique, du comte de Mégue, du sieur Lazari de Schwendy ; enfin, le quartier de la grosse cavalerie, le quartier des hallebardiers et le quartier des mutins.

De la tour Saint-Jean à la grosse tour, c'est-à-dire sur le point diamétralement opposé au faubourg d'Isle, s'étendait le camp flamand et se dressait une batterie qui fit un tel feu, que, depuis ce jour, le chemin d'où elle tirait s'appelle la ruelle d'enfer.

Enfin, restait cette face de la ville qui s'étend du faubourg de Penthoille à Tourrival, laquelle, comme nous l'avons dit, était complètement dégarnie dans l'attente de l'armée anglaise à qui l'on avait conservé cette position.

Cette espèce de revue préparatoire passée, l'amiral descendit à l'hôtel de ville. Là, il ordonna qu'il lui fût donné une liste des hommes valides ; que l'on fît la recherche de toutes les armes qui

pouvaient se trouver encore dans la ville ; que l'on dressât un rôle d'inscription pour les ouvriers, hommes et femmes, qui voudraient travailler aux terrassements ; qu'une perquisition fût faite dans le but de réunir tous les outils, hottes, pelles, paniers, pics, boyaux, bêches et pioches ; qu'un compte fût dressé de tous les grains, farines, vins, bétails et provisions de toutes espèces renfermées tant dans les magasins publics que dans les maisons particulières afin d'établir de l'ordre dans la consommation et d'éviter le gaspillage. Enfin, il demanda un état exact, non seulement de l'artillerie, mais encore de la quantité de poudre, de boulets et du nombre d'hommes qui faisaient le service des pièces.

Dans la tournée qu'il venait d'accomplir, l'amiral n'avait vu que deux moulins : un moulin à vent situé au bout de la rue de Billon, près la tour Rouge, et un moulin à eau sur la Somme, dans le bas faubourg d'Isle. Ce n'était point assez de ces deux usines pour moudre le blé nécessaire à la consommation d'une ville de vingt mille âmes.

Il exprima cette crainte.

Mais aussitôt les échevins le rassurèrent en lui affirmant que l'on trouverait dans la ville quinze ou seize moulins à bras que l'on ferait constamment fonctionner à l'aide de chevaux et qui, dans le cas d'un travail continu, suffiraient à l'alimentation de la ville et de la garnison.

Puis Coligny organisa le logement des compagnies, adoptant la division de la ville en quatre quartiers mais en subdivisant ces quatre quartiers en seize parties, à la surveillance desquelles il affecta seize bourgeois et seize officiers afin que toutes décisions se prissent de concert. La troupe fut répartie à la garde des mu-

railles conjointement avec les milices bourgeoises, chacun ayant à protéger son quartier respectif. L'échevinage se constitua en permanence afin d'être prêt à répondre sans retard aucun à toutes les réquisitions qui lui seraient adressées.

Enfin, l'amiral présenta au corps de ville les gentilshommes qui formaient ce que l'on appellerait aujourd'hui son état major et qui devaient être ses intermédiaires auprès des magistrats.

En outre et en dehors de ces officiers, le capitaine Languelot fut nommé surintendant de l'artillerie, avec disposition de dix gens d'armes auxquels on assigna mission de vérifier auprès des canonniers la quantité de poudre employée chaque jour et qui furent particulièrement chargés de veiller à ce que cette poudre si précieuse fût mise à l'abri de tout danger.

En parcourant les remparts, Coligny avait remarqué, près de la porte Saint-Jean, à cent pas des murailles à peine, un grand nombre de jardins remplis d'arbres fruitiers et entourés de haies élevées et touffues. Ces haies et ces arbres offraient à l'ennemi un couvert qui lui permettait d'approcher des remparts. Comme ces jardins appartenaient aux principaux habitants de la ville, l'amiral demanda au conseil son assentiment pour les déboiser. Cet assentiment lui fut donné sans difficulté aucune et l'on mit à l'instant même en réquisition tous les charpentiers de la ville pour raser les arbres et les haies.

Leur abattis était destiné à faire des fascines.

Alors, voyant l'assemblée unie d'un seul et même esprit, nobles, bourgeois et militaires animés, sinon d'un enthousiasme, au moins d'une énergie égale, Coligny se retira dans la maison du

gouverneur où il avait donné rendez-vous aux officiers de toutes les compagnies.

Cette maison était située rue de la Monnaie, entre la Templerie et les Jacobins.

Là, ces officiers furent mis au courant de ce qui venait d'être fait. L'amiral leur dit le bon esprit des habitants de la ville, leur résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et les invita, en adoucissant autant qu'il serait en eux les rigueurs de la position, à maintenir la bonne harmonie entre ces deux pouvoirs si rarement et si difficilement d'accord : armée et bourgeoisie.

Chaque capitaine dut en outre fournir, séance tenante, un état de sa compagnie, afin que l'amiral connût exactement le nombre des hommes dont il avait à disposer et le chiffre des bouches militaires qu'il avait à nourrir.

Puis, enfin, montant avec un ingénieur sur la galerie de la Collégiale, il indiqua, de ce point élevé et d'où l'on embrassait toute la circonvallation de la ville, les excavations qu'il y avait à combler et les élévations qu'il y avait à aplanir.

Ces ordres donnés, et resté seul avec l'officier qu'il comptait envoyer au connétable pour en obtenir un renfort de troupes tandis qu'il était encore possible de ravitailler la place, il décida que le chemin de Savy, tout couvert de vignes, et débouchant à travers une chaîne de petites collines près de la chapelle d'Épargnemaille, était la voie la plus favorable pour faire approcher des troupes de la place.

Le capitaine Saint-André était en effet, en plein jour et sans être vu, arrivé de ce côté.

Puis, ces ordres donnés, ces dispositions arrêtées, Coligny se souvint enfin qu'il était un homme et rentra pour prendre quelques heures de repos.

q

Chapitre 8 La tente des aventuriers.

Pendant que toutes ces mesures de sûreté publique étaient arrêtées par Coligny, sur lequel pesait la responsabilité tout entière de la défense de la ville, et que, un peu rassuré, comme nous l'avons dit, par l'ardeur des soldats et le courage des bourgeois, l'amiral était rentré au palais du gouverneur afin d'y prendre un instant de repos, nos aventuriers, prêts à combattre aussi pour la ville, – parce que Coligny, sauf les réserves faites par Procope, les avait pris à sa solde, – nos aventuriers, insoucieux de tout, attendant patiemment le premier signal de la trompette ou du tambour, avaient posé leur tente à une centaine de pas de la porte d'Isle et établi leur domicile sur un terrain libre qui s'étendait en face des Cordeliers, de l'extrémité de la rue Wager au talus de la muraille.

Par suite de l'entrée de Coligny dans Saint-Quentin, ils se trouvaient tous réunis.

On faisait les comptes.

Yvonnet, debout, venait de verser fidèlement à la caisse la moitié de la somme qu'il tenait de la libéralité du roi Henri II ; Procope, la moitié des honoraires qu'il avait reçus comme tabellion ; Maldent, la moitié du salaire qu'il avait reçu comme guide ;

Malemort, la moitié de la gratification qu'il avait méritée en allant, tout blessé qu'il était, prévenir Coligny de l'arrivée des Espagnols ; Pille-Trousse enfin, la moitié de ce qu'il avait gagné en détaillant les bœufs des deux Scharfenstein.

Quant à ces derniers, comme il n'y avait pas eu combat, ils n'avaient rien à apporter à la masse et s'occupaient, sans s'inquiéter des futurs besoins de vivres qu'amènerait le blocus de la ville, à faire rôtir le reste du quartier de bœuf qui leur était demeuré après la distribution des trois autres quartiers par Pille-Trousse.

Lactance apportait, lui, deux grands sacs de blé et un sac de haricots qu'il offrait, au lieu d'argent, à la communauté ; c'était un présent que faisait à nos aventuriers le couvent des jacobins, dont les moines enrégimentés avaient, comme on sait, choisi Lactance pour leur capitaine.

Fracasso continuait de chercher, sans la trouver, sa rime au verbe perdre.

Sous une espèce de hangar bâti à la hâte, les deux chevaux, celui d'Yvonnet et celui de Malemort, mâchaient leur paille et savouraient leur avoine.

Un moulin portatif était établi sous le hangar, non pas pour qu'il fût à la proximité des chevaux, mais pour qu'il se trouvât ainsi à couvert ; c'étaient Heinrich et Frantz qui se chargeaient de le tourner.

Les affaires pécuniaires de la société étaient en bon train et quarante écus d'or soigneusement comptés par Procope, recomp-

tés par Maldent, alignés en piles par Pille-Trousse, étaient prêts à entrer dans la caisse commune.

Si la société durait encore un an dans de pareilles conditions, Procope se proposait d'acheter une étude de tabellion ou de procureur ; Maldent, d'acquérir, sur la route de La Fère à Ham, une petite ferme qu'il connaissait de longue main, étant, comme nous l'avons dit, originaire du pays ; Yvonnet, d'épouser quelque riche héritière à la main de laquelle lui donnerait dès lors double droit son élégance et sa fortune ; Pille-Trousse, de reprendre un grand fonds de boucherie, soit dans la capitale, soit dans quelque forte ville de province ; Fracasso, de faire imprimer ses poésies à l'instar de M. Ronsard et de M. Jodelle ; enfin, Malemort, de se battre pour son propre compte, et cela, tant qu'il lui conviendrait, ce qui le mettrait à l'abri des reproches de ses camarades et des gens au service desquels ils s'enrôlait et qui ne cessaient de l'admonester sur le peu de soin qu'il apportait à la conservation de sa personne.

Pour les deux Scharfenstein, ils n'avaient aucun projet, n'ayant aucune idée.

Au moment où Maldent recomptait les derniers écus et où Pille-Trousse alignait la dernière pile, une espèce d'ombre se projeta sur les aventuriers, indiquant qu'un corps opaque venait de s'interposer entre eux et le jour.

Instinctivement, Procope étendit la main vers l'or ; Maldent, plus rapide encore, le couvrit de son chapeau.

Yvonnet se retourna.

Le même jeune homme qui avait, au camp de La Fère, marchandé son cheval, se tenait debout au seuil de la tente.

Si vite que Maldent eût couvert l'argent de son chapeau, l'inconnu l'avait vu et, avec le prompt coup d'œil d'un homme auquel les appréciations de ce genre sont familières, il avait calculé que la somme qu'on s'était hâté de soustraire à ses regards pouvait monter à cinquante écus d'or.

— Ah ! ah ! dit-il, il paraît que la récolte n'a pas été mauvaise !... Fâcheux moment pour venir vous proposer une affaire : vous allez être durs en diable, mes maîtres !

— C'est selon la gravité de l'affaire, dit Procope.

— Il y a des affaires de plusieurs genres, dit Maldent.

— Y a-t-il des chances de bénéfice en dehors de vos propositions ? demanda Pille-Trousse.

— S'il y a des coups à donner, on sera coulant, dit Malemort.

— Pourvu que ce ne soit point une expédition contre quelque église ou quelque couvent, on pourra s'arranger, dit Lactance.

— Surtout si cela se fait au clair de lune, dit Fracasso ; je suis pour les expéditions de nuit, moi ; ce sont les seules expéditions poétiques et pittoresques.

Yvonnet ne dit rien : il regardait l'étranger.

Les deux Scharfenstein étaient absorbés dans la cuisson de leur morceau de bœuf.

Toutes ces observations, dont chacune peignait le caractère de l'individu qui la faisait, s'étaient élancées presque simultanément

de la bouche des aventuriers.

Le jeune homme sourit.

Il répondit en même temps à toutes les questions, regardant successivement celui des aventuriers auquel s'adressait la fraction de sa réponse.

— Oui, l'affaire est grave, dit-il, du genre le plus grave même ! et, quoiqu'il y ait des chances de bénéfices en dehors de ma proposition, comme il y a bon nombre de coups à donner et à recevoir, je compte vous offrir une somme raisonnable et qui satisfera les plus difficiles… Au reste, que les esprits religieux se rassurent, ajouta-t-il, il n'est question ni de couvent, ni d'église, et il est probable que, pour plus grande sécurité, nous agirons la nuit seulement ; je dois dire que je préférerais une nuit sombre à une nuit éclairée.

— Alors, dit Procope, qui d'habitude était chargé de débattre les intérêts de la société, développez la proposition et l'on verra si elle est acceptable.

— Il s'agit, répondit le jeune homme, de vous engager à me suivre, soit dans une expédition nocturne, soit dans une escarmouche, un combat, ou une bataille en plein jour.

— Et qu'aurons-nous à faire à votre suite, dans cette expédition nocturne, dans cette escarmouche, ce combat ou cette bataille ?

— Vous aurez à attaquer celui que j'attaquerai, à l'entourer et à le frapper jusqu'à ce qu'il meure.

— Et s'il se rend ?…

— Je vous préviens d'avance que je ne le reçois pas à merci.

— Peste ! dit Procope, c'est une haine à mort, alors.

— À mort ! vous avez dit le mot, mon ami.

— Bon ! grogna Malemort en se frottant les mains, voilà qui est parler !

— Mais, dit Maldent, si cependant la rançon était bonne, il me semble que mieux vaudrait pour nous recevoir à rançon que tuer.

— Aussi traiterai-je et de la rançon et de la mort en même temps, afin que les deux cas soient prévus.

— C'est-à-dire, reprit Procope, que vous nous achetez l'homme mort ou vivant.

— Mort ou vivant, c'est cela.

— Combien pour le mort ? combien pour le vivant ?

— Le même prix.

— Bon ! dit Maldent, il me semble pourtant qu'un homme vivant a plus de valeur qu'un homme mort.

— Non, car je ne vous achèterais le vivant que pour en faire un mort, voilà tout.

— Voyons, dit Procope, combien donnez-vous ?

— Un instant, Procope, dit Yvonnet ; faut-il encore que M. de Waldeck veuille bien nous dire de qui il est question.

Le jeune homme fit un bond en arrière.

— Vous avez prononcé un nom…, dit-il.

— Qui est le vôtre, monsieur, reprit Yvonnet, tandis que les aventuriers se regardaient, commençant à comprendre que c'était à l'amant de mademoiselle Gudule qu'ils devaient laisser défendre leurs intérêts.

Le jeune homme fronça son épais sourcil roux.

— Et d'où me connaissez-vous ? demanda-t-il.

— Voulez-vous que je vous le dise ? répondit Yvonnet.

Waldeck hésita.

— Rappelez-vous le château du Parcq, continua l'aventurier.

Waldeck pâlit.

— Rappelez-vous la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise.

— C'est justement parce que je me la rappelle, dit Waldeck, que je suis ici et que je vous fais la proposition que vous discutez.

— Alors, c'est le duc Emmanuel Philibert qu'il s'agit de tuer, dit tranquillement Yvonnet.

— Peste ! s'écria Procope ; le duc de Savoie !

— Vous voyez qu'il est bon de s'expliquer, dit Yvonnet à ses compagnons en leur jetant un coup d'œil de côté.

— Et pourquoi ne tuerait-on pas le duc de Savoie ! s'écria Malemort.

— Je ne dis pas qu'il ne faut pas tuer le duc de Savoie, reprit Procope.

— À la bonne heure ! dit Malemort ; le duc de Savoie est notre ennemi puisque nous sommes engagés à M. l'amiral, et je ne vois pas pourquoi on ne tuerait pas le duc de Savoie comme un autre.

— Tu as parfaitement raison, Malemort, répondit Procope ; on peut tuer le duc de Savoie comme un autre… Seulement, c'est plus cher qu'un autre !

Maldent fit un signe d'assentiment.

— Beaucoup plus cher, dit-il.

— Sans compter, dit Lactance, que l'on risque son âme à ce jeu-là.

— Bah ! dit Waldeck avec son mauvais sourire ; crois-tu, s'il n'est point en enfer pour autre chose, que Benvenuto Cellini soit damné pour avoir tué le connétable de Bourbon ?

— Le connétable de Bourbon était un rebelle, distinguo, dit Procope.

— Et puis, combattant contre le pape Clément VII, il était excommunié, ajouta Lactance, et c'était œuvre pie que de le tuer.

— Avec cela qu'il est ami du pape Paul IV, votre duc de Savoie, reprit Waldeck en haussant les épaules.

— Voyons, il ne s'agit pas de tout cela, dit Pille-Trousse ; il s'agit du prix.

— Bon ! fit Waldeck, cela s'appelle revenir à la question… Eh bien, que dites-vous de cinq cents écus d'or, cent à titre d'arrhes, quatre cent quand la chose sera faite ?

Procope secoua la tête.

— Je dis que nous sommes loin de compte, fit-il.

— J'en suis fâché, reprit Waldeck, car, pour ne pas perdre de temps, j'ai dit mon dernier mot et mon dernier prix… J'ai cinq cents écus d'or et pas un carolus avec ; si vous refusez, je serai obligé de traiter ailleurs.

Les aventuriers se regardaient : cinq sur sept secouaient la tête. Malemort seul était d'avis d'accepter parce qu'il y voyait des coups à donner et à recevoir. Fracasso était retombé dans ses rêveries poétiques.

— Au reste, dit Waldeck, rien ne presse… Vous réfléchirez. Je vous connais, vous me connaissez, nous habitons la même ville ; il nous sera facile de nous retrouver.

Et, saluant les aventuriers d'un léger signe de tête, il tourna sur ses talons et s'éloigna.

— Faut-il le rappeler ? dit Procope.

— Dame ! fit Maldent, cinq cents écus d'or ne se trouvent pas sous le pied d'un cheval.

— Et puis, dit Yvonnet, si c'est là tout ce qu'il possède, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

— Mes frères, dit Lactance, les existences des princes de la terre sont sous la garde directe du ciel ; on risque son âme en y touchant. Il faut donc n'y toucher que pour une somme qui permette à chacun de nous d'acheter les indulgences dont il aura besoin si nous réussissons comme si nous ne réussissons pas. L'intention, mes frères, – le digne prieur des jacobins me le disait hier encore, – l'intention, mes frères, est réputée pour le fait.

— Il est vrai, dit Pille-Trousse, que cela vaut plus cher que ce qu'on nous propose… et si nous faisions le coup pour notre compte… hein ?

— Oui, dit Malemort, faisons le coup.

— Messieurs, interrompit Procope, l'idée est à M. de Waldeck ; lui prendre son idée, à lui qui est venu nous la confier, serait un vol… Vous connaissez mes principes en matière de droit.

— Eh bien, répondit Yvonnet, si l'idée, comme tu le dis, est à lui, et s'il a la propriété de l'idée, je trouve, moi, qu'il faut accepter les cinq cents écus d'or.

— Oui, acceptons et battons-nous ! cria Malemort.

— Oh ! ne nous pressons pas, dit Maldent.

— Et s'il traite avec d'autres ? dit Yvonnet.

— Oui, s'il traite avec d'autres ? répéta Procope.

— Acceptons, et bataille ! hurla Malemort.

— Oui, oui, acceptons, crièrent toutes les voix.

— Azebdons ! dirent les deux Scharfenstein qui entraient en ce moment, portant sur une planche leur morceau de bœuf rôti, et qui, sans savoir de quoi il était question, se rangeaient à l'avis de la majorité, faisant comme toujours preuve de bon caractère.

— Alors, que l'un de nous coure après lui et le rappelle, dit Procope.

— Moi ! dit Malemort.

Et il s'élança.

Mais, au moment où il s'élançait, il entendit retentir du côté du faubourg d'Isle quelques coups de feu qui prirent à l'instant même la consistance d'une vive fusillade.

— Oh ! bataille ! bataille ! cria Malemort en tirant son épée et en courant au bruit qui se faisait entendre dans une direction parfaitement opposée à celle que suivait le bâtard de Waldeck, lequel remontait vers la tour à l'Eau.

— Oh ! oh ! l'on se bat du côté du faubourg d'Isle ! Voyons un peu ce que devient Gudule ! s'écria Yvonnet.

— Mais l'affaire ? s'écria à son tour Procope.

— Termine, dit Yvonnet ; ce que tu feras sera bien fait… Je te donne procuration.

Et il s'élança sur les traces de Malemort qui avait déjà dépassé le premier pont et qui mettait le pied sur l'île formant le détroit Saint-Pierre.

Suivons à notre tour Malemort et Yvonnet afin de voir ce qui se passait au faubourg d'Isle.

q

Chapitre 9 Bataille.

On se rappelle qu'en rentrant à l'hôtel du gouvernement, l'amiral avait donné l'ordre de faire, vers le soir, une sortie ayant pour but de brûler les maisons bordant le boulevard extérieur et à l'aide desquelles les Espagnols tiraient à couvert sur les défenseurs de

la ville qui, placés sur un plateau inférieur, recevaient le feu sans pouvoir s'en garantir.

Cet ordre avait été donné à MM. de Théligny, de Jarnac et de Luzarches.

En conséquence, à six heures du soir, les trois officiers avaient réuni une centaine d'hommes de leurs compagnies respectives et cent vingt bourgeois de bonne volonté conduits par Guillaume et Jean Pauquet.

Ces deux cent vingt hommes allaient en attaquer deux mille.

À trente pas à peine de la vieille muraille, la route bifurque, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Un de ses embranchements conduit à Guise, et l'autre à La Fère.

C'était aux deux côtés de cette route et sur chacun de ces embranchements que s'élevaient les maisons qu'il s'agissait de détruire.

La petite troupe devait donc, une fois hors de la vieille muraille, se diviser en deux bandes : l'une attaquant à droite, l'autre attaquant à gauche, tous deux incendiant à la fois.

Guillaume et Jean Pauquet, qui connaissaient les localités, s'étaient chargés de diriger chacun une des bandes.

À six heures et demie du soir, la porte du faubourg d'Isle s'ouvrit et la petite troupe sortit au pas de course.

Mais, si secret qu'eût été le rassemblement, si rapide que fût la sortie, le rassemblement avait été signalé par les sentinelles et la

sortie prévue par Carondelet et don Julian Romeron.

Il en résulta qu'au débouché de chaque rue, les Français trouvèrent un peloton d'Espagnols double de leur nombre et que, de chaque fenêtre, la mort descendit sur eux.

Mais, cependant, telle fut l'impétuosité du choc, que les pelotons d'Espagnols qui défendaient les deux rues furent rompus et que, malgré le feu qui partait des fenêtres, on envahit cinq ou six maisons.

Il va sans dire que Malemort, criant, hurlant, sacrant et surtout frappant, était parvenu à se glisser à la tête d'une des deux colonnes et à entrer le premier dans une maison.

Une fois dans la maison, il oublia qu'on n'y entrait que pour y mettre le feu et, s'élançant dans l'escalier, il gagna l'étage supérieur.

D'un autre côté, ceux qui y entrèrent après lui oublièrent qu'il y était entré avant eux et, ne se souvenant que de leur consigne, ils entassèrent les fagots dans les salles basses et particulièrement au pied de l'escalier.

Puis ils y mirent le feu.

Il en fut ainsi de deux ou trois maisons.

Les Espagnols avaient d'abord pris l'attaque pour une sortie ordinaire ; mais bientôt, aux torrents de fumée qui s'échappaient par les fenêtres du rez-de-chaussée, ils devinèrent le but des Français.

Alors, ils réunirent tous leurs efforts et tombèrent en nombre dix fois supérieur sur la petite troupe, qui fut repoussée.

Mais, sans l'avoir complètement atteint, celle-ci avait cependant rempli une partie de son but : des flammes commençaient à percer le toit de deux ou trois maisons.

On se rappelle qu'Yvonnet, n'étant nullement commandé pour la sortie, avait eu l'idée d'utiliser son temps en se rendant près de mademoiselle Gudule, dont il calmait de son mieux les terreurs ; ces terreurs étaient grandes car, nous l'avons dit, le père et l'oncle de la jeune fille servaient de guides aux deux colonnes de sortie.

Pendant un instant les cris, les clameurs, le bruit de la fusillade montèrent si haut, qu'Yvonnet lui-même fut curieux de savoir ce qui se passait et grimpa dans le grenier, suivi de la jeune fille attachée à lui comme son ombre, un peu par crainte, beaucoup par amour.

Alors, par une lucarne, il put juger de ce qui se passait.

L'arquebusade roulait toujours et, en même temps, le bruit du fer heurté contre le fer indiquait que la lutte corps à corps continuait de tenir par les rues.

Ce n'était pas le tout. Comme nous l'avons dit, la fumée sortait par les fenêtres de quatre ou cinq maisons et, à travers la fumée, on voyait des êtres humains aller et venir tout effarés.

C'étaient les Espagnols surpris par l'incendie et qui, les escaliers enflammés, ne pouvaient descendre des étages supérieurs des maisons.

Dans toutes ces maisons se produisait un mouvement d'effroi facile à remarquer ; mais, dans l'une d'elles, l'effroi paraissait monter jusqu'à la terreur.

C'était celle où opérait Malemort qui, sans s'inquiéter de l'incendie, attaquait, frappait, combattait au milieu de la fumée.

Au moment où Yvonnet mettait le nez à la lucarne, la scène se passait au premier étage.

Les mieux avisés des Espagnols qui défendaient ce premier étage, ayant à lutter à la fois contre l'incendie et contre cet homme qui semblait en être le démon, sautèrent par les fenêtres.

Les autres, instinctivement, gagnèrent le second étage.

Malemort ne s'occupa plus de ceux qui avaient sauté par les fenêtres ; mais il poursuivit les fuyards au second étage, hurlant son cri favori : « Bataille ! bataille ! »

Pendant ce temps, le feu faisait son œuvre d'élément destructeur. Malemort poursuivait les Espagnols ; le feu poursuivait Malemort.

Sans doute, l'aventurier devait, pour cette fois, une invulnérabilité qui ne lui était point habituelle au puissant allié qui marchait derrière lui et auquel il semblait ne prêter aucune attention.

Bientôt la fumée obscurcit le second étage comme elle avait obscurci le premier et l'incendie darda ses langues de flamme à travers le parquet.

Un ou deux Espagnols, bravant le danger de la chute, sautèrent alors des fenêtres du second étage comme leurs camarades avaient sauté des fenêtres du premier.

Les autres essayèrent de fuir par le toit.

On en vit sortir deux et la moitié d'un troisième par une lucarne ; nous disons la moitié du troisième, parce que celui-ci sembla tout à coup arrêté dans sa sortie et indiqua, par des mouvements de physionomie à l'expression desquels il n'y avait point à se tromper, qu'il se passait, sur la partie de son corps demeurée dans la maison, les choses les plus désagréables pour lui.

C'était Malemort qui travaillait à grands coups d'épée cette partie trop paresseuse.

L'Espagnol, après avoir fait de vaines tentatives pour rejoindre ses compagnons courant sur la crête des toits, retomba en arrière et, malgré un dernier effort pour se cramponner aux rebords de la fenêtre, finit par disparaître tout à fait.

Cinq secondes après, c'était le visage de Malemort – reconnaissable au masque de linge que formait l'appareil de sa dernière blessure – qui apparaissait à la lucarne, à la place de celui de l'Espagnol.

Il vit ses deux ennemis qui fuyaient et se mit à leur poursuite.

On eût dit que Malemort avait été couvreur ou danseur de corde, tant il marchait d'un pied ferme sur l'étroit chemin.

S'il eût été musulman, son ombre, à l'heure de la mort, eût bien certainement franchi, sans l'aide d'aucun balancier, ce pont du paradis de Mahomet qui conduit de la terre au ciel et qui n'est pas plus large que le fil d'un rasoir.

Les deux fugitifs virent bientôt de quel danger ils étaient menacés.

L'un d'eux prit son parti : au risque de se briser les reins, il se laissa glisser sur la déclivité du toit, s'accrocha au rebord d'une lucarne et, par cette lucarne, disparut dans la maison.

Cette maison, placée entre deux incendies, avait jusque-là échappé au feu.

Malemort ne s'inquiéta point de l'Espagnol qui venait d'accomplir si heureusement la périlleuse glissade et continua de poursuivre celui qui restait.

De leur observatoire, Yvonnet et Gudule suivaient des yeux cette gymnastique aérienne, Yvonnet avec tout l'attrait qu'un pareil spectacle peut inspirer à un homme, Gudule avec toute la terreur qu'il doit produire sur une femme.

Les deux acrobates gagnèrent ainsi, de toit en toit, la dernière maison, laquelle semblait, à l'instar de nos vieilles bâtisses, s'incliner pour regarder dans la rivière.

La maison était en bois et flambait de tous côtés.

Arrivé à l'extrémité du toit et comprenant qu'il ne pouvait aller plus loin – à moins que saint Jacques, le patron des Espagnes, ne lui prêtât des ailes, – le fugitif qui, sans doute, ne savait pas nager, se retourna, résolu à vendre chèrement sa vie.

La lutte commença ; mais, au moment où elle atteignait son plus haut degré d'acharnement, le terrain sur lequel elle s'accomplissait commença à se lézarder pour laisser passer la fumée et, derrière la fumée, la flamme ; puis le toit vacilla, puis il s'enfonça, attirant les deux combattants dans son effroyable cratère.

L'un d'eux y disparut entièrement.

L'autre s'accrocha à une poutre enflammée, mais encore solide, reprit son centre de gravité, s'achemina, tout en feu, vers l'extrémité de la poutre et, s'élançant de la hauteur d'un deuxième étage, alla s'éteindre dans la Somme.

Gudule jeta un grand cri ; Yvonnet sortit presque tout entier de la lucarne ; tous deux restèrent un instant l'haleine suspendue… Le hardi plongeur était-il englouti pour toujours ou allait-il reparaître ?

Puis, seconde question, était-ce l'Espagnol ? était-ce Malemort ?

Bientôt la surface de la rivière bouillonna et l'on vit poindre une tête, puis des bras, puis un torse, lesquels nagèrent selon le cours de l'eau pour aborder derrière la vieille muraille.

Du moment où le nageur prenait cette direction, il était à peu près sûr que c'était Malemort.

Yvonnet et Gudule descendirent rapidement, coururent vers l'endroit où, selon toute probabilité, le nageur allait prendre terre. Et, en effet, ils arrivèrent juste à temps pour tirer de l'eau, à moitié brûlé, à moitié noyé, l'acharné combattant, lequel, à bout enfin de ses forces, s'évanouit entre leurs bras en agitant son épée et en criant d'une voix étranglée : « Bataille ! bataille ! »

Si mal accoutré que fût Malemort, tout le monde ne s'en était pas encore tiré aussi heureusement que lui.

Repoussés, comme nous l'avons dit, par les vieilles bandes espagnoles de Carondelet et de don Julian, les soldats et les bourgeois, après être parvenus à incendier deux ou trois maisons, ne pouvant garder dans leur retraite tout l'ordre désirable, for-

mèrent, à la porte de la vieille muraille, un encombrement qui donna aux Espagnols toute facilité de prendre leur revanche.

Trente soldats et vingt bourgeois restèrent sur la place et peu s'en fallut que l'ennemi n'entrât pêle-mêle dans le faubourg avec ceux qu'il poursuivait. Par bonheur, Yvonnet entendit les cris des Espagnols qui hurlaient déjà : « Ville prise ! » Il courut jusqu'à la tente des aventuriers, tout en appelant aux armes, et revint avec un renfort d'une centaine d'hommes dont une partie s'éparpilla sur le rempart, tandis que l'autre fit face à l'ennemi déjà engagé sous la voûte.

Mais, en tête de ceux qui accouraient à l'aide du faubourg, il y avait les deux Scharfenstein, armés, l'un de sa masse, et l'autre de son épée à deux mains. Les coups tombèrent sur les Espagnols drus comme ceux du fléau sur l'aire et force leur fut de reculer devant les deux géants.

Une fois les Espagnols refoulés hors de la voûte, il s'agissait de fermer les portes, ce qui n'était pas chose facile car les assaillants s'y opposaient de toute leur énergie, les uns poussant la porte avec leurs mains, les autres avec les crosses de leurs arquebuses, les autres, enfin, avec des poutres ; mais les deux Scharfenstein parvinrent à se glisser entre les battants et la muraille et, s'arc-boutant des pieds et des mains, se mirent à pousser la porte d'un mouvement lent mais régulier et irrésistible, jusqu'à ce qu'ils se fussent joints, et que la traverse de fer eût été mise.

Cette besogne accomplie, ils respirèrent bruyamment et si bien à l'unisson, que l'on eût dit qu'ils n'avaient qu'une seule poitrine pour leurs deux corps.

À peine avaient-ils poussé cette bruyante expiration, qu'un cri de terreur retentit : « Aux murailles ! aux murailles ! »

Deux brèches en effet avaient été faites à la muraille, une de chaque côté de la porte, dans le but de transporter de la terre destinée aux plates-formes de l'artillerie ; ces brèches étaient bouchées par des claies et des balles de laine.

Les assiégeants, repoussés de la porte, avaient avisé ces brèches et essayaient, en les utilisant, d'enlever la ville par un coup de main.

Les deux Scharfenstein, en s'élançant de la voûte, n'eurent besoin que de jeter un coup d'œil autour d'eux pour juger de l'imminence du danger. Malgré l'habitude qu'ils avaient de combattre ensemble, la séparation de leurs forces était cette fois si urgente que, après avoir, avec cette sobriété de langue qui les caractérisait, échangé deux ou trois paroles, ils coururent, l'oncle à la brèche de droite et le neveu à la brèche de gauche.

L'ennemi, muni de ces longues piques qui étaient à cette époque l'arme de l'infanterie espagnole, montait à un double assaut, poussant devant lui bourgeois et soldats, forcés de reculer devant cette moisson d'acier qu'inclinait contre eux le souffle de la guerre.

Heinrich Scharfenstein, propriétaire momentané de la masse, comprit qu'il ne pouvait pas grand-chose, avec cette arme courte et pesante, contre les piques espagnoles longues de dix pieds ; il pendit, courant toujours, sa masse à sa ceinture, ramassa un quartier de rocher qui gisait sur la muraille et, sans que sa course fût ralentie par le poids énorme qu'il transportait, il arriva à la brèche en criant : « Gare ! gare !… »

C'était justement la brèche où combattait Yvonnet.

Celui-ci l'aperçut, comprit son intention, fit d'un mouvement d'épée ouvrir une espèce de chemin aux Espagnols, qui s'engagèrent dans la montée ; mais, au moment où ils arrivaient à moitié chemin de la muraille, le géant parut au plus haut de la brèche, souleva au-dessus de sa tête le rocher qu'il avait jusque-là porté sur l'épaule et, joignant l'impulsion de ses forces au poids naturel du projectile, il le lança sur le premier rang espagnol avec une violence qui n'avait rien à envier à la plus puissante catapulte.

Le rocher descendit, bondissant à travers la colonne serrée, brisant tout, écrasant tout, broyant tout !

Puis, par ce chemin ouvert, Heinrich s'élança et, frappant à droite et à gauche, acheva, avec sa terrible masse, ceux qu'avait épargné ou n'avait atteints qu'à demi la pierre gigantesque.

De ce côté, en moins de dix minutes, la brèche fut balayée.

Frantz avait également fait merveille.

Lui aussi avait crié gare et, à sa voix, les rangs des soldats et des bourgeois s'étaient ouverts ; alors, avec sa grande épée à deux mains, il s'était mis à faucher cette moisson de lances, abattant, à chaque coup, cinq ou six hampes aussi aisément que Tarquin abattait, dans les jardins de Gabies, les têtes de pavot devant le messager de son fils. Puis, lorsqu'il n'eut plus en face de lui que des hommes armés de bâtons, il se jeta dans les rangs espagnols et se mit à faucher les hommes avec le même acharnement qu'il avait fauché les lances.

Sur ce point aussi, les Espagnols reculèrent.

Mais un incident imprévu faillit faire perdre au brave Frantz tout le fruit du glorieux secours qu'il venait d'apporter aux Saint-Quentinois.

Un homme plus ardent que lui encore à la curée humaine glissa sous son bras en criant : « Bataille ! bataille ! » et se jeta à la poursuite des Espagnols.

C'était Malemort qui, après avoir repris ses sens, avait avalé une bouteille de vin que lui avait donnée Gudule et était revenu à la charge.

Malheureusement, deux ou trois de ceux que poursuivait notre aventurier, s'apercevant qu'ils n'étaient poursuivis que par un homme seul, se retournèrent et, quoique leurs lances tronquées ne leur laissassent pour toute arme qu'un bâton, l'un d'eux, d'un coup de ce bâton, renversa Malemort tout étourdi.

Bourgeois et soldats jetèrent un cri de regret : ils croyaient le brave aventurier mort. Par bonheur, Frantz avait des données certaines sur l'épaisseur du crâne de son compagnon ; il courut à lui, fendit en deux, d'un coup de sa redoutable épée, l'Espagnol qui s'apprêtait à l'achever d'un coup de dague, prit Malemort par le pied et, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, revint en courant à la brèche où il jeta Malemort, lequel commençait à rouvrir les yeux en murmurant : « Bataille ! » entre les bras de Lactance qui accourait avec ses jacobins.

Derrière les moines venait l'amiral conduisant une petite troupe d'arquebusiers choisis qui se mirent à ouvrir un feu si bien nourri, sur le boulevard extérieur et sur les maisons restées debout, que les Espagnols se tinrent cois et à couvert.

L'amiral s'informa : la perte avait été grande et peu s'en était fallu que le faubourg d'Isle n'eût été enlevé d'assaut. Beaucoup de capitaines insistaient près de l'amiral pour lui faire abandonner ce point qui venait déjà de coûter à la double garnison bourgeoise et militaire une soixantaine d'hommes ; mais Coligny s'obstina : il voyait, sinon la sécurité de la ville, au moins la prolongation du siège, dans l'occupation de ce faubourg.

Aussi ordonna-t-il que l'on profitât de la nuit qui s'avançait pour réparer les deux brèches et remettre toutes choses en état.

Les jacobins, que leurs robes sombres rendaient moins visibles dans l'obscurité, furent chargés de cette besogne à laquelle ils se mirent avec l'impassible dévouement du courage monacal.

Comme on craignait une attaque nocturne, les arquebusiers veillèrent sur les remparts, tandis que, pour donner l'alarme au cas où l'ennemi aurait l'idée de tourner la vieille muraille, des sentinelles furent placées de vingt pas en vingt pas sur toute la ligne des marais de la Somme.

Ce fut une terrible nuit pour la ville de Saint-Quentin que cette nuit du 3 au 4 août, nuit où elle eut à pleurer ses premiers morts !

Aussi chacun veilla-t-il sur sa maison et sur son quartier comme les sentinelles veillaient sur le faubourg d'Isle.

Les pauvres habitants du faubourg, qui comprenaient que là allait être le point acharné de l'attaque et de la défense, quittaient leurs maisons, traînant après eux dans des charrettes ou portant sur des civières ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre des émigrants qui abandonnaient le faubourg pour venir chercher un refuge dans la ville était Guillaume Pauquet, auquel son frère

Jean avait offert l'hospitalité dans sa maison qui formait l'angle de la rue du Vieux-Marché et de la rue des Arbalétriers.

Appuyée à son bras, sa fille Gudule, encore tout étourdie des événements de la journée, rentrait en ville, tournant de temps en temps la tête, soi-disant à cause du grand regret qu'elle éprouvait d'abandonner à une destruction certaine cette maison où elle était née, mais en réalité pour s'assurer que le bel Yvonnet ne la perdait point de vue.

Yvonnet suivait effectivement à distance raisonnable le bourgeois, sa fille et les ouvriers tisserands que Jean Pauquet avait prêtés à son frère pour l'aider au transport de son mobilier et qui s'acquittaient consciencieusement de ce soin.

Ce fut donc une grande consolation pour la pauvre Gudule de voir que le jeune homme traversait Saint-Quentin dans toute sa longueur, coupait la place de l'Hôtel-de-Ville d'un angle à l'autre, suivait la rue Sainte-Marguerite, la rue du Vieux-Marché, et du coin de la rue aux Pourceaux, la voyait entrer chez son oncle, propriétaire de la maison connue par l'enseigne de la Navette Couronnée.

Sous prétexte d'une grande fatigue, – et le prétexte était plausible après une pareille journée, – Gudule demanda à se retirer immédiatement dans sa chambre ; ce qui lui fut accordé sans discussion.

Gudule commença de croire qu'il y avait véritablement un Dieu pour les amants quand elle vit que son oncle avait désigné pour son logement et celui de son père une espèce de petit pavillon formant l'angle du jardin et donnant sur le chemin de ronde du rempart.

Aussi, dès qu'elle se trouva seule dans ce nouveau domicile, son premier soin fut d'éteindre sa lampe comme si elle eût été couchée, et d'ouvrir sa fenêtre afin d'explorer les environs et de voir quelle facilité cette fenêtre pouvait offrir à une escalade.

La facilité était grande : cette portion du rempart, qui s'étendait entre la porte du Vieux-Marché et la tour Dameuse, était certainement la plus déserte de la ville. Une échelle de huit ou dix pieds de haut, appuyée à la fenêtre, ferait au pavillon de la rue des Arbalétriers le même office que faisait la borne à la maison du faubourg d'Isle.

Il est vrai que les cloisons qui séparaient la chambre de Gudule de celle de Guillaume étaient bien légères et que le moindre bruit qui se ferait dans cette chambre pourrait éveiller la susceptibilité de l'oreille paternelle ; mais qui empêchait, une fois l'échelle posée, qu'au lieu que ce fût Yvonnet qui montât dans la chambre, ce fût Gudule qui descendît sur le rempart ?

De cette façon, ou les amoureux auraient bien mauvaise chance, ou la chambre, demeurant solitaire, serait forcée d'être muette.

Gudule était plongée dans toutes ces combinaisons stratégiques qui, pour le moment, faisaient d'elle un tacticien presque aussi habile que M. l'amiral, lorsqu'elle vit une ombre glisser le long de la muraille du jardin.

Yvonnet, de son côté, se livrait à la même exploration et faisait une reconnaissance sur le nouveau terrain où il allait avoir à manœuvrer. Ce n'était pas un siège difficile à faire que celui de la maison de maître Pauquet, surtout pour un homme qui, comme notre aventurier, avait des intelligences dans la place.

Aussi, en deux mots, tout fut-il arrêté pour la nuit suivante.

Puis, comme on entendait dans l'escalier le pas de Guillaume Pauquet, un peu alourdi par la fatigue de la journée, Gudule ferma sa fenêtre et Yvonnet disparut par la rue Saint-Jean.

q

Chapitre 10 M. de Théligny.

Le jour retrouva l'amiral sur le rempart.
Loin d'être abattu par l'échec de la veille, Gaspard de Coligny avait décidé que l'on ferait une nouvelle tentative.
À son avis, l'ennemi savait qu'un secours était entré dans la ville, mais il n'en connaissait pas l'importance ; il fallait lui faire croire que ce secours était bien plus puissant qu'il ne l'était en réalité.

On conduirait ainsi le duc Emmanuel Philibert à entreprendre un siège régulier en lui ôtant l'espoir d'emporter la ville d'un coup de main ; or, un siège régulier, c'était dix jours, quinze jours, un mois peut-être de répit, pendant lequel le connétable ferait de son côté quelque tentative et où le roi aurait le loisir de prendre des mesures.

Il appela donc à lui le jeune lieutenant de la compagnie du Dauphin, M. de Théligny.

Celui-ci accourut. Il avait fait merveille dans la soirée précédente au faubourg d'Isle et, cependant, il s'était tiré sain et sauf de la bataille ; si bien que ses soldats, qui l'avaient vu au milieu

de la fusillade, des épées et des lances, en le retrouvant sans une égratignure, l'avaient baptisé l'Invulnérable.

Il s'approcha de l'amiral, gai et souriant, comme un homme qui vient de faire son devoir et qui est encore prêt à le faire. L'amiral le conduisit derrière le parapet d'une tour.

— Monsieur de Théligny, lui dit-il, voici ce que j'ai résolu. Vous voyez bien d'ici ce poste d'Espagnols ?

Théligny fit signe qu'il voyait parfaitement.

— Eh bien, il me paraît facile à surprendre avec trente ou quarante cavaliers… Ordonnez donc trente ou quarante hommes de votre compagnie, mettez à leur tête un homme sûr et faites-moi enlever hardiment ce poste-là !

— Mais, monsieur l'amiral, demanda en riant Théligny, pourquoi ne serais-je pas moi-même cet homme sûr qui doit commander la sortie ? Je vous avoue que je suis sûr de mes officiers, mais encore autrement sûr de moi.

L'amiral lui posa la main sur l'épaule.

— Mon cher Théligny, lui dit-il, les hommes de votre trempe sont rares ; voilà pourquoi il ne faut pas les risquer dans des escarmouches et les aventurer dans des échauffourées. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne commanderez pas la sortie ou, tout mourant de fatigue que je suis, je demeure sur le rempart.

— S'il en est ainsi, monsieur l'amiral, dit Théligny en s'inclinant, retirez-vous, prenez du repos et laissez-moi le soin de l'en-

treprise : je vous engage ma parole que je ne franchirai pas la porte de la ville.

— Je compte sur votre parole, monsieur ! dit gravement l'amiral.

Puis, comme s'il eût voulu faire comprendre que la gravité de son visage et de sa voix s'appliquait seulement à cette recommandation de ne point quitter la ville :

— Quant à moi, mon cher Théligny, ajouta-t-il, je ne retourne pas même au logement du gouverneur, que je trouve trop éloigné ; je rentre chez M. de Jarnac, je me jette sur un lit et j'y dors une heure ou deux… Vous me trouverez là.

— Dormez tranquille, monsieur l'amiral, répondit Théligny ; je veille.

L'amiral descendit le rempart en face de la tour de Guise et entra dans la deuxième maison de la rue de Rémicourt, qui était celle qu'habitait M. de Jarnac.

Théligny le suivit des yeux ; puis, se tournant vers un enseigne :

— Trente ou quarante hommes de bonne volonté de la compagnie du Dauphin ! dit-il.

— Vous allez les avoir à l'instant même, mon lieutenant, répondit l'enseigne.

— Comment cela ? je n'ai donné aucun ordre.

— C'est vrai ; mais les paroles de M. l'amiral ont été prises au vol par un des auditeurs qui a fait signe que c'était compris et qui

est parti tout courant du côté de la caserne en criant : « Dauphins ! Dauphins, à la bataille ! »

— Et quel homme est-ce que celui qui exécute si bien les ordres avant qu'ils soient donnés ?

— Ma foi ! mon lieutenant, répondit en riant l'enseigne, il m'a bien plus l'air d'un diable que d'un homme : la moitié de son visage est couverte d'un appareil ensanglanté, ses cheveux sont brûlés tout ras, sa cuirasse est bosselée devant et derrière, et ses habits sont en loques !

— Ah ! très bien, dit Théligny, je sais à qui nous avons affaire… Vous avez raison : ce n'est pas un homme, c'est un diable !

— Eh ! tenez, le voici, mon lieutenant, dit l'enseigne.

Et il montrait à Théligny un cavalier qui accourait au galop, venant de la porte d'Isle.

C'était Malemort, à moitié brûlé, à moitié noyé, à moitié assommé dans la sortie de la veille et qui, ne s'en portant que mieux, demandait à faire une nouvelle sortie.

En même temps, du côté opposé, c'est-à-dire débouchant par la rue du Billon, à l'extrémité de laquelle était une caserne, s'avançait une petite troupe de quarante cavaliers.

Avec l'activité qui le caractérisait lorsqu'il était question de donner des coups ou d'en recevoir, Malemort avait eu le temps de courir au quartier, d'y transmettre la volonté de l'amiral, de se rendre à la porte d'Isle, d'y seller son cheval et de revenir à la porte de Rémicourt, où il se trouvait arriver, comme on voit, en même temps que les cavaliers de la compagnie du Dauphin.

Pour toute récompense du zèle et de l'activité qu'il venait de déployer, Malemort demanda la faveur de faire partie de l'expédition ; ce qui lui fut accordé.

Au reste, il avait déclaré que, si on ne l'adjoignait pas à la sortie principale, il ferait une sortie particulière ; que, si on ne lui ouvrait pas les portes, il sauterait du haut en bas du rempart.

Seulement, Théligny qui le connaissait pour l'avoir vu à l'œuvre la veille, lui recommanda de ne point se séparer du corps principal et de charger dans les rangs.

Malemort promit tout ce que l'on voulut.

La porte fut ouverte et la petite troupe sortit.

Mais, à peine hors de la porte, Malemort, entraîné par la rage qui le tenait, ne put s'astreindre à suivre le chemin pris par la petite troupe et qui, sous un couvert d'arbres et à la faveur de certains mouvements du sol, devait conduire les quarante cavaliers tout près du poste espagnol ; il coupa le terrain en droite ligne, lançant son cheval au grand galop et criant : « Bataille ! bataille ! »

Pendant ce temps, l'amiral, ainsi qu'il l'avait dit, s'était retiré chez monsieur de Jarnac et s'était jeté sur un lit ; mais, tourmenté par une espèce de pressentiment et malgré sa fatigue ne pouvant s'endormir, il se releva au bout d'une demi-heure, et, comme il lui semblait entendre des cris du côté du rempart, il prit à la main son épée dans le fourreau et sortit vivement.

À peine avait-il fait vingt pas dans la rue de Rémicourt, qu'il vit accourir à lui MM. de Luzarches et de Jarnac. À leur air effaré,

il était facile de voir qu'il venait de se passer quelque chose de grave.

— Ah ! dit M. de Jarnac en abordant l'amiral, vous savez donc déjà ?…

— Quoi ? demanda Coligny.

Les deux officiers se regardèrent.

— Si vous ne savez pas, dit M. de Luzarches, comment donc êtes-vous sorti ?

— Je ne pouvais dormir, j'avais quelque chose comme un pressentiment… Ayant entendu des cris, je me suis levé, et me voici.

— Venez, alors !

Et les deux officiers remontèrent vivement sur le rempart, accompagnant l'amiral.

Le rempart était encombré de spectateurs.

En effet, voici ce qui s'était passé.

L'attaque prématurée de Malemort avait donné l'alarme. Le poste espagnol était plus nombreux qu'on ne l'avait jugé ; les soldats et l'officier de la compagnie du Dauphin, qui croyaient surprendre l'ennemi, trouvèrent l'ennemi à cheval et en nombre double du leur. À cette vue, la charge mollit ; quelques cavaliers tournèrent bride, les plus lâches abandonnant les plus braves. Ces derniers étaient aux prises avec des forces trop considérables pour ne point succomber s'il ne leur arrivait un prompt secours. Théligny oublia la parole engagée à l'amiral : sans autre arme que

son épée, il sauta sur le premier cheval qui se trouva à sa portée et il s'élança hors des murailles, appelant à grands cris au secours de leurs compagnons ceux qui avaient tourné bride. Quelques-uns alors se rallièrent à lui et, avec huit ou dix hommes, espérant faire une diversion, il était venu, tête baissée, donner au milieu des Espagnols.

Un instant après, on avait vu ce qui restait des quarante cavaliers de la compagnie du Dauphin ramené vivement.

Ils étaient diminués d'un tiers et M. de Théligny n'était point avec eux.

C'était alors que MM. de Jarnac et de Luzarches, jugeant qu'il était important de prévenir l'amiral de ce nouvel échec, s'étaient acheminés vers la maison où il s'était retiré pour prendre une heure de repos, et l'avaient rencontré à moitié chemin.

On a vu comment tous trois s'étaient élancés sur le rempart qui dominait le théâtre de la catastrophe.

Là, Coligny avait interrogé les fuyards ; ceux-ci avaient raconté ce que nous venons de dire.

À l'égard de M. de Théligny, ils ne pouvaient rien affirmer : ils l'avaient vu arriver comme la foudre, frapper l'officier espagnol d'un coup d'estoc au visage ; mais aussitôt il avait été entouré et, comme il ne portait aucune arme offensive, il était, au bout de quelques secondes, tombé percé de coups.

Un seul soldat soutenait que, tout dépouillé et tout percé de coups qu'était M. de Théligny, ce brave officier n'avait pas encore rendu le dernier soupir, parce qu'il l'avait vu faire un mouvement d'appel au moment où il passait au galop près de lui.

Quoique cet espoir fût bien faible, l'amiral donna aux officiers de la compagnie du Dauphin l'ordre de monter à cheval et, à tout prix, de rapporter M. de Théligny mort ou vif.

Les officiers, qui ne demandaient pas mieux que de venger leur camarade, commençaient déjà de courir à la caserne, lorsqu'une espèce de Goliath sortit de la foule, et, portant la main à sa salade :

— Barton, meinherr amiral, dit-il ; ce n'êdre boint bézoin d'ine gombagnie bour aller gerger cette bauvre tiable de lieudenant… s'il le feut, meinherr amiral, ch'irai afec mon nefeu Frantz, et nous l'abborderons mort ou five !

L'amiral se tourna vers celui qui faisait cette honnête proposition : c'était un des aventuriers qu'il avait pris à son service sans trop compter sur eux et qui, comme on le voit, avaient, dans le peu de rencontres déjà accomplies, largement payé de leurs personnes.

Il reconnut Heinrich Scharfenstein ; à quatre pas derrière lui, dans la même attitude et pareil à l'ombre de son oncle, se tenait Frantz.

La veille, il les avait vus tous deux à l'œuvre, défendant chacun une des brèches du faubourg d'Isle, et il lui avait suffi d'un coup d'œil pour les apprécier.

— Oui, mon brave, dit l'amiral, j'accepte… Que demandes-tu pour cela ?

— Che temante un chéfal bour moi et un chéfal bour mon nefeu Frantz.

— Mais ce n'est point là ce que je veux dire.

— Auzi, addentez tonc… Che temante engore teux hommes bour monder en groube terrière nous.

— Soit ; mais après ?

— Après ? C'êdre dout… Zeulement, il vautrait teux chéfaux gras et teux hommes maicres.

— Eh bien ! tu choisiras toi-même hommes et chevaux.

— Pon ! fit Heinrich.

— Mais je voulais dire que pour l'argent…

— Oh ! l'archent, c'êdre l'avvaire de Brogobe.

— Il n'y a pas besoin de Procope pour cela, dit l'amiral. Je promets pour Théligny vivant cinquante écus, et pour Théligny mort vingt-cinq écus de gratification.

— Oh ! oh ! fit Heinrich en riant de son gros rire, che fous en irai gerger dant gue fous foutrez, à ce brix-là !

— Eh bien, alors, va, dit l'amiral, et sans perdre de temps !

— Dout de zuide, meinherr amiral, dout de zuide !

Et en effet, immédiatement Heinrich se mit à choisir les chevaux.

Ceux qu'il préféra étaient deux chevaux d'escadron, vigoureux, fortement râblés, solides sur leurs jambes.

Puis il commença l'inspection des hommes.

Tout à coup, il poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir, d'un côté Lactance et, de l'autre, Fracasso. Un pénitent et un poète, c'était ce que le bon Heinrich connaissait de plus maigre au monde.

L'amiral ne savait trop que penser de tous ces préparatifs ; mais il s'en rapportait, sinon à l'intelligence, du moins à l'instinct des deux géants.

Les quatre aventuriers descendirent le talus du rempart, disparurent sous la voûte de la porte de Rémicourt ; puis, un instant après, la porte leur ayant été ouverte, ils reparurent deux sur chaque cheval mais prenant cette fois toutes les précautions d'ombre et de couvert qui avaient été négligées par Malemort.

Puis ils s'enfoncèrent derrière une petite éminence qui s'élevait à droite du moulin de la Couture.

Ils nous serait impossible d'exprimer l'intérêt qui s'attachait à l'expédition de ces quatre hommes allant disputer un cadavre à toute une armée, car l'avis des moins pessimistes était que Théligny devait être mort.

Aussi le silence qui s'était fait parmi les trois ou quatre cents personnes entassées sur le rempart, tant que les quatre aventuriers avaient été en vue, se continua-t-il quand ils eurent disparu derrière la colline.

On eût dit que toute cette foule avait peur, par un souffle, par un mot, par un mouvement, d'éveiller la surveillance de l'ennemi.

Au bout d'un instant, on entendit une décharge de huit ou dix coups d'arquebuse.

Tous les cœurs tressaillirent.

Presque en même temps, Frantz Scharfenstein reparut à pied, portant, non pas un homme, mais deux hommes entre ses bras.

Derrière lui, la cavalerie et l'infanterie de l'expédition soutenaient la retraite.

La cavalerie ne se composait plus que d'un cheval et d'un homme ; sans doute, un des deux chevaux avait été tué par la décharge qu'on avait entendue.

L'infanterie se composait de Fracasso et de Lactance, chacun son arquebuse à la main.

Huit ou dix cavaliers espagnols harcelaient la retraite. Mais l'infanterie était-elle trop pressée, Heinrich opérait une charge et la dégageait à grands coups de masse ; mais était-ce la cavalerie qui, à son tour, se trouvait serrée de trop près, deux coups d'arquebuse partis en même temps, avec une unité et une justesse remarquables, mettaient deux Espagnols à terre et donnaient à Heinrich le temps de respirer.

Cependant, Frantz gagnait du chemin et, en quelques secondes, grâce à ses gigantesques enjambées, il se trouva hors de toute poursuite.

Ce fut un cri de joie et d'admiration quand on le vit gravir le talus, portant dans ses bras ces deux corps, hommes ou cadavres, comme une nourrice eût porté deux enfants.

Il déposa la moitié de son fardeau aux pieds de l'amiral.

— Foilà le fôtre, dit-il ; il n'êdre bas dout à vait drébassé !

— Et celui-là ? demanda Coligny en montrant le second blessé.

— Oh ! zelui-là, dit Frantz, ce n'êdre rien… c'êdre Malemort… Tans ine minute, il fa êdre refenu ! Lui êdre le tiaple, lui bas boufoir êdre dué !

Et il se mit à rire de ce rire particulier à l'oncle et au neveu et que l'on eût pu appeler le rire des Scharfenstein.

En ce moment, aux acclamations des assistants, les trois autres aventuriers, cavalerie et infanterie, rentraient dans la ville.

En effet, comme l'avait dit Frantz Scharfenstein, Théligny n'était pas encore mort, quoique percé de sept coups d'épée et de trois balles ; ce qui était facile à voir, les Espagnols lui ayant enlevé jusqu'à sa chemise et l'ayant laissé à l'endroit où il était tombé, bien convaincus qu'il ne s'en relèverait jamais.

On le porta aussitôt chez M. de Jarnac et on le coucha sur ce même lit où l'amiral, une heure auparavant, n'avait pu reposer, tourmenté par le pressentiment de ce qui arrivait.

Là, et comme s'il n'eût attendu que ce moment, le blessé rouvrit les yeux, regarda autour de lui et reconnut l'amiral.

— Un médecin ! un médecin ! s'écria vivement Coligny se reprenant à un espoir qu'il avait complètement perdu.

Mais Théligny, étendant la main :

— Merci, monsieur l'amiral, dit-il ; Dieu permet que je rouvre les yeux et que je retrouve la voix pour vous demander bien humblement pardon de vous avoir désobéi.

L'amiral l'arrêta.

— Ah ! mon cher monsieur Théligny, lui dit-il, ce n'est point à moi qu'il faut demander pardon car, si vous m'avez désobéi, c'est par excès de zèle pour le service du roi ; mais si vous êtes aussi mal que vous croyez être et que vous ayez quelque chose à demander, demandez-le à Dieu !

— Oh ! monsieur, dit Théligny, je n'ai heureusement à demander pardon à Dieu que de ces fautes qu'il est permis à un bon gentilhomme d'avouer… tandis que, en vous désobéissant, j'ai commis contre la discipline une grave offense… Pardonnez-moi donc, monsieur l'amiral, afin que je meure tranquille !

M. de Coligny, si bon appréciateur de tout vrai courage, se sentit venir les larmes aux yeux en entendant ce jeune officier qui, sur le point de quitter une vie si pleine de belles promesses, ne paraissait regretter que ce moment d'oubli aux ordres de son général.

— Puisque vous le voulez absolument, dit-il, je vous pardonne une faute dont tout brave soldat serait fier et, si cette seule chose vous tourmentait à votre dernière heure, mourez tranquille et en paix comme est mort le chevalier Bayard, notre modèle à tous !

Et il s'inclina pour poser ses lèvres sur le front pâle du mourant.

Celui-ci, de son côté, fit un effort et se souleva.

Les lèvres de l'amiral touchèrent le front du jeune officier qui murmura ce seul mot :

— Merci !

Et il retomba en poussant un soupir.

C'était le dernier.

— Messieurs, dit Coligny essuyant une larme et s'adressant à ceux qui l'entouraient, voici un brave gentilhomme de moins… Dieu nous donne à tous une pareille mort !

q

Chapitre 11 Le réveil de M. le connétable.

Si glorieux que fussent les deux échecs que venait d'éprouver l'amiral, ce n'en était pas moins des échecs qui lui faisaient comprendre le besoin qu'il avait d'être promptement secouru en face d'une si nombreuse armée et d'une si active vigilance.

En conséquence, il résolut, profitant du moment où l'armée anglaise, encore absente, laissait à découvert tout un côté de la ville, d'envoyer des messagers à son oncle le connétable pour obtenir de lui le plus grand renfort possible.

À cet effet, il fit venir Maldent et Yvonnet : Yvonnet, qui avait été le guide du pauvre Théligny, et Maldent, qui avait été son propre guide à lui.

Le connétable devait être à Ham ou à La Fère ; l'un des deux messagers irait donc à Ham, l'autre à La Fère, porter des nouvelles et indiquer au connétable le moyen de faire parvenir un secours jusqu'à Saint-Quentin.

Ce moyen, que l'absence de l'armée anglaise rendait facile, consistait simplement à lancer une forte colonne par le chemin de Savy, qui aboutit au faubourg de Ponthoille, pendant que, à la

même heure où elle arriverait en vue de la ville, Coligny, du côté opposé, simulerait une sortie qui, en occupant sur le point faussement menacé l'armée ennemie, permettrait à la colonne française d'arriver saine et sauve jusqu'à la ville.

Les deux messagers partirent le soir même, emportant chacun une pressante recommandation, l'un de la part du pauvre Malemort, l'autre de la part de la désolée Gudule.

Malemort, qui avait reçu un coup d'épée à travers les côtes, lequel coup, par bonheur, avait passé dans une ancienne cicatrice, – ce qui, du reste, lui arrivait presque toujours, tant il en était grêlé ! – Malemort recommandait à Maldent de lui rapporter certaines herbes qui lui étaient nécessaires pour renouveler ce fameux baume de Ferragus dont il faisait une si terrible consommation.

Gudule, qui avait reçu à travers le cœur un coup bien autrement douloureux et bien autrement mortel que celui de Malemort, recommandait à Yvonnet de veiller avec le plus grand soin sur une vie à laquelle la sienne était attachée. En attendant son bien-aimé Yvonnet, elle passerait toutes les nuits à sa fenêtre donnant sur le rempart du Vieux-Marché.

Nos deux aventuriers sortirent par la porte de Ponthoille ; puis, arrivés à une demi-lieue à peu près sur la route de Ham, Yvonnet prit à travers champs pour gagner le chemin de La Fère, tandis que Maldent continuait de suivre celui de Ham.

Yvonnet passa la Somme entre Gauchy et Gruoïs et rejoignit à Cérisy le chemin de La Fère.

Nous nous attachons plutôt à Yvonnet qu'à Maldent, attendu que c'est à La Fère que se trouvait le connétable.

À trois heures du matin, Yvonnet frappait à la porte de la ville, qui refusait obstinément de s'ouvrir ; mais cependant le concierge, apprenant que le visiteur nocturne arrivait de Saint-Quentin, l'entrebâilla pour le laisser passer.

L'ordre avait été donné par le connétable d'accueillir sans retard tout messager venant de la part de son neveu et d'introduire l'envoyé près de lui, à quelque heure que ce fût.

À trois heures et demie du matin, on éveillait le connétable.

Le vieux soldat était couché dans un lit, luxe qu'il se permettait rarement en campagne ; mais il avait sous son chevet son épée de connétable et, sur une chaise près de son lit, son armure et son casque ; ce qui indiquait que, à la moindre alerte, il serait en mesure d'attaquer ou de se défendre.

Ceux qui servaient sous lui étaient d'ailleurs habitués à être appelés à toute heure du jour et de la nuit, soit pour donner des avis, soit pour recevoir des ordres.

Yvonnet fut introduit dans la chambre de l'infatigable vieillard qui, sachant qu'un messager était arrivé, attendait ce messager à moitié soulevé sur son coude.

À peine eut-il entendu les pas d'Yvonnet que, avec sa brutalité ordinaire :

— Allons, drôle ! dit-il, avance ici !

Ce n'était pas l'heure de faire de la susceptibilité : Yvonnet s'avança.

— Plus près, dit le connétable, plus près, que je te regarde dans le blanc des yeux, maroufle ! J'aime à voir ceux à qui je parle.

Yvonnet s'avança jusqu'au bord du lit.

— Me voici, monseigneur, dit-il.

— Ah ! te voici… c'est bien heureux !

Il prit sa lampe et regarda l'aventurier avec un mouvement de tête qui n'indiquait pas que l'examen fût favorable au messager.

— J'ai déjà vu ce muguet quelque part, dit le connétable se parlant à lui-même.

Puis, à Yvonnet :

— Ne vas-tu pas me donner la peine de chercher où je t'ai vu, drôle ? Voyons, dis-moi cela tout de suite ; tu dois t'en souvenir, toi !

— Et pourquoi m'en souviendrais-je mieux que vous, monseigneur ? dit Yvonnet ne pouvant résister au désir d'adresser à son tour une question au connétable.

— Parce que, répondit le vieux soldat, tu vois une fois par hasard un connétable de France, tandis que je vois tous les jours un tas de coquins comme toi !

— C'est juste, monseigneur, répondit Yvonnet. Eh bien, vous m'avez vu chez le roi.

— Comment, dit le connétable, chez le roi ? Tu vas donc chez le roi, toi ?

— J'y ai du moins été le jour où j'ai eu l'honneur de vous y voir, monsieur le connétable, répondit Yvonnet avec la plus exquise politesse.

— Hum ! fit le connétable. Au fait, je me rappelle : tu étais avec un jeune officier qui venait parler au roi de la part de mon neveu…

— Avec M. de Théligny.

— C'est cela ! dit le connétable. Et tout va bien là-bas ?

— Au contraire, monseigneur, tout va mal.

— Comment, tout va mal ? Prends garde à ce que tu vas me dire, drôle !

— Je vais vous dire la vérité, monseigneur. Avant-hier, nous avons eu, en faisant une sortie au faubourg d'Isle, une soixantaine d'hommes mis hors de combat. Hier, en essayant d'enlever un poste d'Espagnols en avant de la porte de Rémicourt, nous avons perdu quinze cavaliers de la compagnie du Dauphin et leur lieutenant, M. de Théligny…

— Théligny ! interrompit le connétable, qui se croyait invulnérable, ayant survécu à tant de batailles, à tant de combats, à tant d'escarmouches ; Théligny s'est laissé tuer ? l'imbécile !… Après ?

— Eh bien, après, monsieur le connétable, voici une lettre de M. l'amiral qui demande un prompt secours.

— Il fallait donc commencer par là, maroufle ! dit le connétable en arrachant la lettre des mains de l'aventurier.

Et il la lut, selon son habitude, en s'interrompant pour donner des ordres.

« Je tiendrai le plus que pourrai le faubourg d'Isle… »

— Et il fera bien, mordieu !… Qu'on m'aille chercher M. Dandelot !

« … Car, des hauteurs du faubourg, une batterie d'artillerie peut balayer dans toute sa longueur le rempart de Rémicourt, de la tour à l'Eau à la tour Rouge… »

— Qu'on appelle le maréchal Saint-André !

« … Mais, pour défendre le faubourg d'Isle et les autres points menacés, il me faudrait un renfort de deux mille hommes au moins, n'ayant en réalité que cinq ou six cents hommes sous mes ordres… »

— Corbleu ! je lui en enverrai quatre mille !… Qu'on me fasse venir M. le duc d'Enghien !… De quel droit ces messieurs dorment-ils quand je suis éveillé ?… M. le duc d'Enghien, tout de suite ! Voyons, que me rabâche-t-il encore, monsieur mon neveu ?

« … Je n'ai que seize pièces de canon ; je n'ai que quarante canonniers ; je n'ai que cinquante ou soixante arquebuses ; enfin, je n'ai de munitions que pour quinze jours et de vivres que pour trois semaines… »

— Comment, c'est vrai, tout ce qu'il me dit là ? s'écria le connétable.

— C'est l'exacte vérité, monseigneur ! répondit gracieusement Yvonnet.

— En effet, je voudrais bien voir qu'un maroufle de ton espèce donnât un démenti à mon neveu… hum !

Et le connétable regarda Yvonnet d'un air féroce.

— Pourquoi te recules-tu ? demanda le connétable.

— Parce que je pense que Monseigneur n'a plus rien à me demander.

— Tu te trompais… Viens ici !

Yvonnet reprit sa place.

— Et les bourgeois, comment se conduisent-ils ? demanda le connétable.

— À merveille, monseigneur !

— Les drôles !… Je voudrais bien voir qu'il en fût autrement !

— Il n'y a pas jusqu'aux moines qui n'aient pris la hallebarde.

— Cafards !… Et tu dis qu'ils se battent ?

— Comme des lions ! Quant aux femmes, monseigneur…

— Elles geignent, elles pleurent, elles tremblent ?… Les drôlesses ne sont bonnes qu'à cela.

— Au contraire, monseigneur, elles encouragent les combattants, elles pansent les blessés, elles enterrent les morts.

— Coquines !…

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un gentilhomme tout armé, mais la tête seulement couverte d'un bonnet de velours, parut sur

le seuil.

— Ah ! venez ici, monsieur Dandelot, dit le connétable. Voilà votre frère qui jette les hauts cris dans sa ville de Saint-Quentin où l'on croirait qu'on l'égorge.

— Monseigneur, répondit en riant M. Dandelot, si mon frère, votre neveu, jette les hauts cris, vous le connaissez assez, je présume, pour savoir que ce n'est pas de peur.

— Eh ! oui, morbleu ! je sais que c'est de mal… et voilà ce qui me fâche… Aussi vous ai-je fait appeler, vous, M. le maréchal de Saint-André…

— Me voici, monseigneur, interrompit le maréchal en apparaissant à son tour à l'entrée de la chambre.

— Bon ! bon ! maréchal !… Et M. d'Enghien qui n'arrive pas !

— Pardon, monseigneur, dit le duc en entrant à son tour, me voici.

— Tripes et boyaux, messieurs ! dit le connétable lançant son gros juron avec d'autant plus de violence que, voyant tout le monde rendu à son devoir, il ne savait comment épancher cette mauvaise humeur habituelle qui faisait le fond de son caractère ; tripes et boyaux, messieurs ! nous ne sommes pas à Capoue pour dormir comme vous faites, les poings fermés.

— Ce n'est pas à moi que cela s'adresse, monseigneur, dit le maréchal, car j'étais déjà levé.

— Et moi, dit le duc d'Enghien, je n'étais pas encore couché.

— Non, je parle pour M. Dandelot.

— Moi ? dit Dandelot ; mais Monseigneur m'excusera : je faisais patrouille et si je suis arrivé ici avant ces messieurs, c'est que j'étais à cheval quand on m'a rencontré et que je suis accouru à cheval.

— Alors, c'est pour moi, dit Montmorency. Il paraît que me voilà vieux et bon à rien puisque je suis le seul couché… Tête et sang !

— Mais, connétable, reprit en riant Dandelot, qui diable dit cela ?

— Personne, je l'espère bien ; car à celui qui dirait cela, je lui casserais la margoulette comme j'ai fait à ce prophète de mauvais augure que j'ai rencontré l'autre jour sur la route… Mais il s'agit d'autre chose, voyons ; il s'agit de porter secours à ce pauvre diable de Coligny qui a cinquante mille hommes sur les bras. Cinquante mille hommes, qu'en dites-vous ? M'est avis que monsieur mon neveu a peur et qu'il voit double.

Les trois officiers sourirent en même temps et avec une expression pareille.

— Si mon frère dit cinquante mille hommes, répondit Dandelot, c'est cinquante mille hommes, monseigneur.

— Et même plutôt soixante mille que cinquante mille, dit le maréchal de Saint-André.

— Et vous, monsieur d'Enghien, que pensez-vous ?

— Mais, monsieur le connétable, je pense exactement comme ces messieurs.

— Alors vous êtes, comme toujours, d'un avis contraire au mien ?

— Non, monsieur le connétable, reprit Dandelot ; seulement, nous sommes d'avis que l'amiral dit la vérité.

— Eh bien, êtes-vous prêts à risquer quelque chose pour le secourir, l'amiral ?

— Je suis prêt à risquer ma vie, répondit Dandelot.

— Nous aussi, dirent d'une même voix le maréchal de Saint-André et le duc d'Enghien.

— Alors tout va bien ! dit le connétable.

Puis, se retournant vers l'antichambre, dans laquelle se faisait un grand bruit.

— Corbleu ! dit-il, d'où vient tout ce vacarme ?

— Monseigneur, dit un des sous-officiers de garde, c'est un homme qu'on vient d'arrêter à la porte de Ham.

— Qu'on le fourre en prison !

— On croit que c'est un militaire déguisé en paysan.

— Qu'on le pende !

— Mais il se réclame de M. l'amiral et assure qu'il vient de sa part.

— A-t-il une lettre ou un sauf-conduit ?

— Non, et c'est ce qui nous a fait croire que nous avions affaire à un espion.

— Qu'on le roue !

— Un instant ! cria une voix dans l'antichambre, on ne roue pas les gens comme cela, fût-on M. le connétable.

Et, à la suite d'une vive rumeur et d'un mouvement qui indiquait une lutte, un homme s'élança de l'antichambre dans la chambre.

— Eh ! s'écria Yvonnet, prenez garde à ce que vous allez faire, monseigneur : c'est Maldent !

— Qu'est-ce que c'est que cela, Maldent ? demanda le connétable.

— C'est le second messager que vous a envoyé M. l'amiral et qui, parti en même temps que moi de Saint-Quentin, arrive naturellement deux heures après moi, ayant passé par Ham.

Et, en effet, c'était Maldent qui, n'ayant pas trouvé M. le connétable à Ham, y avait pris un cheval et était accouru à toute bride de Ham à La Fère, de peur que quelque obstacle n'eût arrêté Yvonnet en chemin.

Maintenant, comment Maldent, qui était parti en costume militaire et avec une lettre de l'amiral, arrivait-il vêtu en paysan et sans lettre ? C'est ce que, grâce à leur perspicacité habituelle, nos lecteurs devineront dans un des chapitres suivants.

q

Chapitre 12 L’échellade.

Que nos lecteurs ne s’étonnent point de nous voir suivre, avec une exactitude qui appartient plutôt à l’historien qu’au romancier, tous les détails, attaque et défense, de ce glorieux siège de Saint-Quentin, – siège également glorieux pour celui qui l’a fait et pour celui qui l’a soutenu.

D’ailleurs, à notre avis, la grandeur d’un pays se compose aussi bien de ses défaites que de ses victoires : la gloire des triomphes se rehausse de celle des revers.

Quel peuple, en effet, n’eût pas succombé après Crécy, après Poitiers, après Azincourt, après Pavie, après Saint-Quentin, après Waterloo ? Mais la main de Dieu était sur la France et, après chaque chute, la France, au contraire, s’est relevée plus grande qu’elle n’était auparavant.

C’est après avoir succombé sept fois sous le poids de sa croix que Jésus sauva le monde !

La France, sous ce rapport, qu’on nous permette de le dire, pourrait bien n’être pas autre chose que le Christ des nations.

Saint-Quentin est une de ces stations de la France portant sa croix.

La croix, ce fut la monarchie.

Heureusement, derrière la monarchie était le peuple.

Cette fois encore, derrière la monarchie tombée, nous allons voir le peuple rester debout.

Pendant la nuit qui suivit celle du départ d'Yvonnet et de Maldent, on vint prévenir l'amiral que les sentinelles qui montaient la garde au faubourg d'Isle croyaient entendre un bruit de sape.

Coligny se leva et courut à l'endroit menacé.

C'était un capitaine expérimenté que l'amiral. Il descendit de son cheval, se coucha sur le rempart, approcha son oreille de la terre et écouta.

Puis, se relevant :

— Ce n'est point un bruit de sape, dit-il, c'est un bruit de canons que l'on roule… L'ennemi approche ses pièces pour tirer en batterie.

Les officiers se regardèrent.

Puis Jarnac, s'avançant :

— Monsieur l'amiral, dit-il, vous savez que l'avis de tout le monde est que l'endroit n'est pas tenable ?

L'amiral sourit.

— C'est le mien aussi, messieurs, dit-il ; et cependant vous le voyez, depuis cinq jours nous tenons… Si je m'étais retiré quand j'en fus pressé par vous, le faubourg d'Isle serait, depuis cinq jours, aux mains des Espagnols et les travaux qui leur restent à faire pour attaquer la ville de ce côté seraient faits Or, n'oublions pas ceci, messieurs : chaque jour que nous gagnons nous est aussi utile que le sont au daim poursuivi les derniers souffles de son haleine.

— Alors, votre avis, monseigneur ?

— Mon avis est que nous avons fait, de ce côté, tout ce qu'il était humainement possible de faire et qu'il faut porter ailleurs notre force, notre dévouement et notre vigilance.

Les officiers s'inclinèrent en signe d'acquiescement.

— Au point du jour, continua Coligny, les pièces espagnoles seront en batterie et le feu commencera ; au point du jour, il faut que tout ce que nous avons ici d'artillerie, de munitions, de boulets, de balles de laine, de brouettes, de civières, de pics, d'outils à pionnier, soit rentré dans la ville. Une partie de nos hommes va s'occuper à cela ; l'autre entassera dans les maisons les fagots et les fascines que j'ai fait préparer et y mettra le feu… Je veillerai moi-même à la retraite et ferai couper les ponts derrière nos soldats.

Puis, comme il voyait autour de lui les pauvres malheureux à qui ces maisons appartenaient et qui écoutaient ces ordres d'un air désolé :

— Mes amis, dit-il, vos maisons, épargnées par nous, seraient démolies par les Espagnols qui y chercheraient du bois et des pierres pour construire leurs masques et creuser leurs tranchées ; faites-en vous-même le sacrifice au roi et au pays : c'est vous que je charge d'y mettre le feu.

Les habitants du faubourg d'Isle se regardèrent, échangèrent quelques mots à voix basse, et l'un d'eux, s'avançant :

— Monsieur l'amiral, dit-il, je m'appelle Guillaume Pauquet ; vous voyez d'ici ma maison, celle-là qui est une des plus grandes du quartier… Je me charge de mettre le feu à ma maison et voici

mes voisins et mes amis qui en feront autant aux leurs que je vais en faire à la mienne.

— C'est vrai, cela, mes enfants ? dit l'amiral, les larmes aux yeux.

— Est-ce pour le bien du roi et du pays, ce que vous demandez là, monsieur l'amiral ?

— Tenez seulement quinze jours avec moi, mes amis, et nous sauvons la France ! dit Coligny.

— Et pour que vous teniez dix jours encore, il faut que nous brûlions nos maisons ?

— Je crois, mes amis, que c'est nécessaire.

— Alors nos maisons brûlées, vous répondez de tenir ?

— Je réponds, mes amis, de faire tout ce qu'un gentilhomme dévoué au roi et au pays peut faire, dit l'amiral. Quiconque parlera de rendre la ville sera jeté par moi du haut en bas des murailles ; si je parle de la rendre moi-même, que l'on m'en fasse autant.

— C'est bien, monsieur l'amiral, dit un des habitants du faubourg ; quand vous ordonnerez de brûler les maisons, on y mettra le feu.

— Mais, dit une voix, j'espère bien qu'on épargnera l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle.

L'amiral se retourna du côté d'où venait la voix et reconnut Lactance.

— Saint-Quentin-en-Isle moins que tout le reste, répondit l'amiral. De la plate-forme de Saint-Quentin-en-Isle, on domine tout le rempart de Rémicourt et une batterie de canon établie sur cette plate-forme rendrait la défense du rempart impossible.

Lactance leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir.

— D'ailleurs, continua en souriant l'amiral, Saint-Quentin est avant tout le protecteur de la ville et il ne nous en voudra point d'empêcher qu'on ne fasse de son abbaye un moyen de ruine pour ses protégés.

Puis, profitant de ce moment de bonne volonté qui paraissait inspirer à chacun un seul et même dévouement, il ordonna que l'on commençât de tirer vers la ville les canons et de charrier les différents objets indiqués par lui ; le tout dans le plus grand silence possible.

On se mit à l'œuvre et, il faut le dire, avec autant de courage de la part de ceux qui portaient les fascines dans les maisons que de ceux qui, attelés aux canons et aux chariots, tiraient chariots et canons vers la ville.

À deux heures du matin, tout était rentré et il ne restait derrière la vieille muraille que le nombre d'arquebusiers nécessaire pour faire croire qu'elle était toujours défendue et les hommes qui, des torches à la main, se tenaient prêts à mettre le feu aux maisons.

Au point du jour, comme l'avait prévu l'amiral, les Espagnols tirèrent leur première volée. Une batterie de brèche avait été établie dans la nuit et c'était bien le travail qui se faisait pour son établissement qu'avait entendu l'amiral.

Cette première volée était le signal convenu pour mettre le feu au faubourg. Pas un des habitants n'hésita ; chacun approcha héroïquement sa torche des fascines et, au bout d'un instant, on vit monter vers le ciel un rideau de fumée qui fit bientôt place à un rideau de flamme.

Le faubourg brûlait depuis l'église Saint-Éloi jusqu'à celle de Saint-Pierre-au-Canal ; mais, au milieu de cet immense brasier, comme si un pouvoir surhumain en eût écarté l'incendie, l'abbaye de Saint-Quentin restait intacte.

Trois fois, à travers le feu, et passant sur des ponts volants, – car les autres avaient été coupés, – des bourgeois d'abord, des soldats ensuite et enfin des artificiers allèrent renouveler la tentative, trois fois la tentative échoua.

L'amiral, du haut de la porte d'Isle, suivait les progrès de la destruction lorsque Jean Pauquet, se séparant du groupe dont il faisait partie et s'approchant de l'amiral, son bonnet de laine à la main :

— Monseigneur, dit-il, il y a là un ancien de la ville qui prétend avoir entendu raconter à son père qu'un dépôt de poudre existe dans l'une ou dans l'autre des deux tours qui flanquent la porte d'Isle et peut-être dans toutes les deux.

— Bon ! dit l'amiral, il faut voir… Où sont les clefs ?

— Ah ! les clefs, dit Jean Pauquet, qui sait cela ? Il y a peut-être cent ans que les portes n'ont été ouvertes !

— Alors, qu'on prenne des leviers et des pinces pour les ouvrir.

— N'êdre bas pézoin te lefiers ni te binzes, dit une voix ; moi bouzer la borde, et la borde s'oufrira !

Et Heinrich Scharfenstein, suivi de son neveu Frantz, fit trois pas vers Coligny.

— Ah ! c'est toi, mon brave géant ? dit l'amiral.

— Foui, c'êdre moi et mon nefeu Frantz.

— Eh bien, pousse, mon ami ! pousse !

Les deux Scharfenstein s'approchèrent chacun d'une porte, s'y adossèrent et, toujours pareils à une double mécanique obéissant à un même mouvement, après avoir pris leur point d'appui, comptèrent :

— Ein ! zwein ! drei !

Et, au mot drei, qui dans notre langue correspond au mot trois, faisant chacun un effort, ils enfoncèrent chacun la porte auquel il était adossé, et cela si victorieusement, que tous deux tombèrent avec elle.

Seulement, comme les portes avaient opposé des résistances plus ou moins grandes, Frantz Scharfenstein tomba de son long et à la renverse, tandis que Heinrich, plus favorisé, ne tomba que sur son derrière.

Mais tous deux se relevèrent avec leur gravité habituelle en disant :

— Foilà !

On entra dans les tours. L'une d'elles, comme l'avait dit Jean Pauquet, contenait effectivement deux ou trois milliers de

poudres ; mais, comme il l'avait dit encore, cette poudre était là depuis si longtemps que, lorsqu'on voulut l'enlever dans les caques, celles-ci tombèrent en poussière.

Alors, l'amiral donna l'ordre d'apporter des draps pour transporter la poudre à l'arsenal.

Puis, voyant que cet ordre commençait à s'exécuter, il rentra chez lui pour déjeuner et prendre un peu de repos, étant sur pied depuis minuit et n'ayant rien mangé depuis la veille.

Il venait de se mettre à table lorsqu'on lui annonça qu'un des messagers qu'il avait envoyés au connétable était de retour et demandait à lui parler sans retard.

C'était Yvonnet.

Yvonnet venait annoncer à l'amiral que les secours réclamés par lui arriveraient le lendemain conduits par son frère M. Dandelot, par le maréchal de Saint-André et par le duc d'Enghien.

Ces secours devaient se composer de quatre mille hommes de pied qui, selon l'indication donnée par l'amiral, suivraient le chemin de Savy et entreraient par le faubourg de Ponthoille.

Maldent était resté à La Fère pour servir de guide à M. Dandelot.

Yvonnet en était là de son récit et levait un verre de vin qu'on venait de lui verser pour boire à la santé de l'amiral, lorsque, tout ensemble, la terre trembla, les murailles chancelèrent, les vitres des fenêtres volèrent en éclats et un bruit pareil à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre.

L'amiral se leva ; Yvonnet, pris d'un mouvement nerveux, reposa sur la table son verre plein.

En même temps, un nuage passa sur la ville, emporté par le vent d'ouest et une forte odeur de soufre se répandit dans l'appartement à travers les vitres cassées.

— Oh ! les malheureux ! dit l'amiral, ils n'auront pas pris les précautions nécessaires et la poudrière vient de sauter !

Aussitôt, sans attendre les nouvelles, il sortit de la maison et courut vers la porte d'Isle.

Toute la population se précipitait du même côté ; l'amiral n'avait point de renseignements à demander : tous ces gens couraient au bruit mais ignoraient quelle était la cause de ce bruit.

Coligny ne s'était pas trompé : en arrivant sur le rempart, il vit la tour éventrée et fumante comme le cratère d'un volcan. Une flammèche de l'immense incendie qui l'entourait était entrée par une des meurtrières et avait mis le feu au terrible combustible.

Quarante ou cinquante personnes avaient péri ; cinq officiers qui dirigeaient l'opération avaient disparu.

La tour offrait à l'ennemi une brèche par laquelle vingt-cinq assaillants pouvaient monter de front.

Par bonheur, le voile de flamme et de fumée qui s'étendait entre le faubourg et la ville cachait cette brèche aux Espagnols ; le dévouement des habitants qui avaient mis le feu à leurs maisons venait donc de sauver la ville.

Coligny comprit le danger : il fit un appel à la bonne volonté de tous ; mais les bourgeois seuls y répondirent. Les gens de

guerre qu'on avait retirés du faubourg étaient allés se repaître et se rafraîchir.

Au nombre de ceux qui étaient allés se repaître et se rafraîchir étaient les deux Scharfenstein ; mais, comme leur tente n'était qu'à une cinquantaine de pas du théâtre de l'événement, ils furent les premiers à répondre à l'appel de l'amiral.

C'étaient deux précieux auxiliaires, que l'oncle Heinrich et le neveu Frantz en circonstance pareille : leur force herculéenne, leur stature gigantesque les rendaient bons à tout. Ils mirent bas leurs pourpoints, retroussèrent leurs manches et se firent maçons.

Trois heures après, soit que l'ennemi n'eût rien su de la catastrophe, soit qu'il préparât quelque autre entreprise, les réparations étaient faites sans empêchement aucun et la tour était redevenue presque aussi solide qu'auparavant.

Toute cette journée – qui était celle du 7 août – s'écoula sans que l'ennemi fît la moindre démonstration ; il semblait se borner à un simple blocus. Sans doute attendait-il l'arrivée de l'armée anglaise.

Le soir, les sentinelles remarquèrent quelque mouvement du côté du faubourg d'Isle. Les Espagnols de Carondelet et de Julian Romeron, profitant de l'affaiblissement de l'incendie, commencèrent à apparaître dans le faubourg et à se rapprocher de la ville.

Toute la surveillance se concentra donc de ce côté.

Le soir, à dix heures, l'amiral convoqua chez lui les principaux officiers de la garnison ; il leur annonça que, dans la nuit, selon toute probabilité, leur arriverait le renfort attendu. On devait

donc secrètement et silencieusement garnir la muraille, depuis Tourival jusqu'à la porte de Ponthoille, afin de se tenir prêts à porter du secours, s'il était besoin, à Dandelot et à ses hommes.

Yvonnet qui, en sa qualité de messager, avait été initié à ces dispositions, les avait vu prendre avec joie et, autant qu'il avait été en lui, – car sa connaissance toute particulière des localités ne laissait pas que de lui donner une certaine influence, – il avait poussé les veilleurs nocturnes du côté de la porte de Rémicourt, du côté de la porte d'Isle et du côté de la porte de Ponthoille.

Cette disposition, en effet, – à part quelques sentinelles, – laissait entièrement à découvert le rempart du Vieux-Marché où était située, on se le rappelle, la maison de Jean Pauquet, et particulièrement le petit pavillon habité par mademoiselle Gudule.

Aussi, vers onze heures, par une de ces sombres nuits si estimées et si bénies des amoureux qui vont voir leurs maîtresses et des hommes de guerre qui préparent une surprise, notre aventurier, suivi de ses deux amis Heinrich et Frantz, armés comme lui jusqu'aux dents, s'avançait-il avec précaution à travers les rues des Rosiers, de la Fosse et de Saint-Jean, par laquelle, à cent pas à peu près de la tour Dameuse, on rejoignait le rempart du Vieux-Marché.

Les trois aventuriers suivaient ce chemin parce qu'il était à leur connaissance que tout l'espace qui s'étendait entre la tour Dameuse et la porte du Vieux-Marché était veuf de sentinelles, l'ennemi n'ayant encore fait aucune démonstration de ce côté.

Le boulevard était donc sombre et désert.

Pourquoi cette troupe qui, malgré son apparence formidable, n'avait aucune intention hostile, se composait-elle de Heinrich et Frantz d'un côté, et d'Yvonnet de l'autre ?

Par cette loi naturelle qui veut qu'en ce monde la faiblesse cherche la force et que la force aime la faiblesse.

Avec qui, parmi ses huit compagnons, Yvonnet avait-il fait la liaison la plus intime ? Avec Heinrich et avec Frantz. Pourquoi ? C'est qu'ils étaient les plus forts et que lui était le plus faible.

Dès que les deux Scharfenstein avaient un instant de loisir, quel était celui dont ils s'empressaient de rechercher la compagnie ? Yvonnet.

Aussi, lorsque Yvonnet avait besoin d'un appui quelconque, à qui allait-il demander secours ? Aux deux Scharfenstein.

Sous son costume toujours soigné, toujours coquet, toujours élégant, jurant avec le costume rude et soldatesque des deux géants, Yvonnet, suivi par eux, ressemblait à un enfant de bonne maison tenant en laisse deux molosses.

C'était par cette attraction que nous avons dite de la faiblesse vers la force, et cette sympathie de la force pour la faiblesse, que, ce soir-là encore, Yvonnet s'était adressé aux deux Scharfenstein afin de leur demander s'ils voulaient venir avec lui et que, comme d'habitude, ceux-ci s'étaient levés et armés aussitôt en répondant :

— Pien folondiers, meinherr Yfonnet.

Car les deux Scharfenstein appelaient Yvonnet monsieur, distinction qu'ils n'accordaient à aucun autre de leurs compagnons.

C’est que leur amitié pour Yvonnet était mêlée d’un profond respect. Jamais il ne serait arrivé à l’oncle ou au neveu de se permettre de prendre la parole devant le jeune aventurier ; non, ils l’écoutaient parler belles femmes, belles armes, beaux habits, se contentant d’approuver de la tête et, de temps en temps, – à ses saillies, bien entendu, – de rire de ce gros rire qui leur était particulier.

Où allait Yvonnet, quand Yvonnet leur disait : « Venez avec moi ! » peu leur importait ; il avait dit : « Venez ! » cela suffisait, et ils suivaient cette charmante flamme de leur esprit comme des satellites suivent une planète.

Ce soir, Yvonnet allait à ses amours ; il avait dit aux deux Scharfenstein : « Venez ! » et, comme on le voit, ils étaient venus.

Seulement, dans quel but, quand il s’agissait d’un de ces rendez-vous où la présence d’un tiers est toujours gênante, Yvonnet s’était-il fait accompagner des deux géants ?

D’abord, empressons-nous de dire que les braves Allemands n’étaient point des témoins incommodes ; ils fermaient un œil, ils en fermaient deux, ils en fermaient trois, ils en fermaient quatre, sur un mot, sur un geste, sur un signe de leur compagnon, et les tenaient religieusement fermés tant qu’un signe, un geste ou un mot de leur compagnon ne leur permettait pas de les rouvrir.

Yvonnet les avait emmenés parce que, – on s’en souvient, – pour arriver à la fenêtre du pavillon de Gudule, il avait besoin d’une échelle et, au lieu de prendre une échelle, il avait trouvé plus simple de prendre les deux Scharfenstein ; ce qui revenait absolument au même.

Le jeune homme avait, comme on le comprend bien, une collection de signaux, de bruits, de cris différents, à l'aide desquels il annonçait à sa maîtresse qu'il était présent ; mais, ce soir-là, il n'eut besoin ni de cris, ni de bruit, ni de signal : Gudule était à sa fenêtre et attendait.

Toutefois, en voyant arriver trois hommes au lieu d'un, elle se retira prudemment.

Mais alors, Yvonnet se détacha du groupe, se fit reconnaître, et la jeune fille, tremblante encore, mais non plus effrayée, reparut dans le sombre encadrement.

En deux mots, Yvonnet expliqua à sa maîtresse les dangers que courait, dans une ville assiégée, un soldat se promenant une échelle sur le dos : une patrouille pouvait croire qu'il portait cette échelle dans le but de communiquer avec les assiégeants ; une fois ce doute logé dans l'esprit de la patrouille, il fallait suivre le chef de cette patrouille chez un officier, chez un capitaine, chez le gouverneur peut-être, et là, expliquer la destination de cette échelle, explication qui, si délicatement qu'elle fût menée, compromettait l'honneur de mademoiselle Gudule.

Il valait donc bien mieux s'en rapporter à deux amis de la discrétion desquels on était sûr, comme l'était Yvonnet de celle de ses deux compagnons.

Mais comment deux amis remplaçaient-ils une échelle ? Voilà ce qu'avait quelque peine à comprendre mademoiselle Gudule.

Yvonnet résolut de ne point perdre de temps à développer la théorie et il appliqua immédiatement la démonstration.

À cet effet, il appela les deux Scharfenstein, lesquels, ouvrant l'immense compas qui leur servait de jambes, furent en trois enjambées près de lui.

Puis il adossa l'oncle contre la muraille et fit un signe au neveu.

En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le raconter, Frantz mit un pied entre les mains jointes de son oncle, un autre sur son épaule ; puis, arrivé à la hauteur de la fenêtre, il prit par la taille mademoiselle Gudule, qui regardait avec curiosité et qui, avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement pour se défendre, – mouvement qu'elle n'eût peut-être point fait d'ailleurs, en eût-elle eu le temps, – se trouva enlevée de sa chambre et déposée sur le boulevard côte à côte d'Yvonnet.

— Là ! dit Frantz en riant, foilà la cheune ville temantée !

— Merci, dit Yvonnet.

Et, prenant le bras de Gudule sous le sien, il entraîna la belle enfant vers l'endroit le plus obscur du rempart.

Cet endroit le plus obscur était le sommet circulaire d'une des tours, sommet protégé par un parapet de trois pieds de hauteur.

Les deux Scharfenstein allèrent s'asseoir sur une espèce de banc de pierre adossé à la courtine.

Notre prétention n'est pas de rapporter ici la conversation d'Yvonnet et de mademoiselle Gudule. Ils étaient jeunes, amoureux ; il y avait trois jours et trois nuits qu'ils n'avaient causé ensemble et ils avaient tant de choses à se dire, que tout ce qu'ils se

dirent en un quart d'heure ne tiendrait certainement pas dans ce chapitre.

Nous disons en un quart d'heure, parce que, au bout d'un quart d'heure, si animée que fût la conversation, Yvonnet s'interrompit et, posant la main sur la jolie bouche de son interlocutrice, pencha la tête en avant et écouta.

En écoutant, il lui sembla entendre un bruit pareil à celui d'un froissement d'herbe sous des pas nombreux.

En regardant, il lui sembla voir comme un immense serpent noir rampant au pied de la muraille.

Mais la nuit était si sombre, mais le bruit était si peu perceptible, que tout cela pouvait aussi bien être une illusion qu'une réalité ; d'autant plus que, tout à coup, le mouvement et le bruit cessèrent.

Yvonnet regarda, écouta et ne vit ni n'entendit plus rien.

Cependant, tout en maintenant la jeune fille enveloppée de son bras et appuyée contre sa poitrine, il demeura les yeux fixes, la tête passée entre deux créneaux.

Bientôt, il crut voir le gigantesque serpent dresser sa tête contre la muraille grise et se hisser le long de cette muraille pour atteindre le parapet de la courtine.

Puis, comme une hydre à plusieurs têtes, le serpent allongea une seconde tête près de la première et une troisième près de la seconde.

Alors, tout fut expliqué pour Yvonnet : sans perdre une minute, il prit Gudule entre ses bras et, lui recommandant le si-

lence, il la jeta dans les mains de Frantz qui, à l'aide de son oncle, en un instant et par le même procédé qu'il l'en avait tirée, la réintégra dans sa chambre.

Puis, courant à l'échelle la plus proche, il arriva juste au moment où le premier Espagnol posait le pied sur le parapet de la courtine.

Si grande que fût l'obscurité, on vit une espèce d'éclair briller dans l'ombre ; puis on entendit un cri et l'Espagnol, frappé à travers les entrailles par la fine épée d'Yvonnet, tomba à la renverse, la tête la première.

Le bruit de sa chute se perdit dans un effroyable craquement ; c'était la seconde échelle, toute chargée d'hommes, qui repoussée par le bras nerveux de Heinrich, glissait le long de la muraille avec un rauque frôlement.

De son côté, Frantz avait trouvé sur son chemin une poutre abandonnée et, la soulevant au-dessus de sa tête, il l'avait laissé tomber en travers sur la troisième échelle.

L'échelle avait été brisée aux deux tiers de sa hauteur à peu près et la poutre, l'échelle et les hommes étaient tombés pêle-mêle dans le fossé.

Restait Yvonnet qui, en frappant de son mieux, criait à tue-tête :

— Alarme ! alarme !

Les deux Scharfenstein accoururent à son aide au moment où deux ou trois Espagnols avaient déjà mis le pied sur le rempart et pressaient vivement Yvonnet.

Un des assaillants tomba fendu en deux par l'énorme épée de Heinrich ; l'autre roula assommé sous la masse de Frantz ; le troisième, qui s'apprêtait à frapper Yvonnet, fut saisi à la ceinture par l'un des deux géants et jeté à la volée par-dessus le rempart.

En ce moment, apparurent, à l'extrémité de la rue du Vieux-Marché, Jean et Guillaume Pauquet, attirés par les cris des trois aventuriers et portant des torches d'une main et des haches de l'autre.

Dès lors, la surprise était manquée, et, aux cris réunis des bourgeois et des aventuriers, un double secours arriva de la tour Saint-Jean et de la grosse tour, qui confinait au faubourg de Ponthoille.

Puis, en même temps, et comme si toutes ces attaques eussent été combinées pour éclater ensemble, on entendit, à une demi-lieue dans la plaine, du côté de Savy, derrière la chapelle d'Épargnemaille, la détonation d'un millier d'arquebuses et l'on vit s'élever entre le ciel et la terre cette fumée rougeâtre qui plane au-dessus des vives fusillades.

Les deux entreprises, – celle des Espagnols pour surprendre la ville et celle de Dandelot pour la secourir, – étaient éventées.

Nous avons vu comment le hasard avait fait échouer celle des Espagnols ; disons comment ce même hasard avait fait échouer celle des Français.

q

Chapitre 13 Du double avantage qu'il peut y avoir à parler le patois picard.

Jusqu'à présent, nous avons fait tous les honneurs du siège aux assiégés ; il est temps que nous passions un peu – ne fût-ce que pour la visiter – sous la tente des assiégeants.
Au moment où Coligny et ce groupe d'officiers que nous appellerions aujourd'hui l'état-major faisaient le tour des murailles afin de se rendre compte des moyens de défense de la ville, un autre groupe non moins important accomplissait son périple extérieur afin de se rendre compte des moyens d'attaque.

Ce groupe se composait d'Emmanuel Philibert, du comte d'Egmont, du comte de Horn, du comte de Schwarzenbourg, du comte de Mansfeld et des ducs Éric et Ernest de Brunswick.

Parmi les autres officiers formant un groupe à la suite du premier, chevauchait, toujours insoucieux de tout, excepté de la vie et de l'honneur de son bien-aimé Emmanuel, notre ancien ami Scianca-Ferro.

Par ordre exprès d'Emmanuel, Leona était demeurée à Cambray avec le reste de la maison du duc.

Le résultat de l'examen avait été que la ville, abritée derrière de mauvaises murailles, manquant d'une garnison et d'une artillerie suffisantes, ne pouvait tenir plus de cinq ou six jours ; et c'était ce que le duc Emmanuel avait mandé à Philippe II qui, lui aussi, non par ordre supérieur, mais par prudence suprême, était demeuré à Cambray.

Au reste, six ou sept lieues seulement séparaient les deux villes, et, si Emmanuel avait choisi pour Leona la résidence royale, c'est que la nécessité de communiquer de vive voix avec Philippe II devant amener de temps en temps à Cambray le généralissime de l'armée espagnole, celui-ci avait calculé que chacun des voyages qu'il y ferait lui serait une occasion de voir Leona.

De son côté, Leona avait consenti à cette séparation, d'abord et avant toute chose parce que, dans cette vie de dévouement, d'amour et d'abnégation qu'elle avait adoptée, un désir d'Emmanuel devenait un ordre pour elle ; ensuite parce que cette distance de six ou sept lieues, quoiqu'elle créât une absence réelle, était illusoire sous le rapport de l'éloignement puisque, au moindre sujet d'inquiétude qui lui serait donné, la jeune fille, avec cette liberté d'action que lui laissait l'ignorance où chacun – excepté Scianca-Ferro – était de son sexe, pouvait, en une heure et demie, être au camp d'Emmanuel Philibert.

Au reste, depuis le commencement de la campagne, Emmanuel, quelle que fût la joie que lui donnât la reprise des hostilités, – reprise à laquelle il avait, par les tentatives faites sur Metz et sur Bordeaux, au moins autant contribué que l'amiral par sa tentative sur Blois, – depuis le commencement de la campagne, disons-nous, Emmanuel Philibert semblait, moralement du moins, avoir vieilli de dix ans. Jeune capitaine de trente-et-un ans à peine, il se trouvait à la tête d'une armée chargée d'envahir la France, commandant à tous ces vieux chefs de Charles Quint et jouant sa propre fortune, à lui, derrière la fortune de l'Espagne.

En effet, du résultat de la campagne entreprise allait dépendre son avenir, non seulement comme grand général, mais encore comme prince souverain ; c'était le Piémont qu'il venait recon-

quérir en France. Emmanuel Philibert, fût-il commandant en chef des armées espagnoles, n'était toujours qu'une espèce de condottiere royal ; on n'est vraiment quelque chose dans la balance de la destinée que lorsqu'on a le droit de faire tuer des hommes pour son propre compte.

Toutefois, il n'avait point à se plaindre : Philippe II, obtempérant, au moins en cela, aux recommandations que lui avait faites, en descendant du trône, son père Charles Quint, avait donné, sur l'affaire de la paix et de la guerre, plein pouvoir au duc de Savoie et avait mis sous ses ordres toute cette longue liste de princes et de capitaines que nous avons nommés en désignant topographiquement les places que chacun occupait autour de la ville.

Toutes ces pensées, au milieu desquelles celle de la responsabilité qui pesait sur lui n'était pas la moindre, rendaient donc Emmanuel Philibert grave et soucieux comme un vieillard.

Il avait parfaitement compris que du succès du siège de Saint-Quentin dépendait le succès de toute la campagne. Saint-Quentin pris, il ne restait entre cette ville et Paris que trente lieues à franchir et Ham, La Fère et Soissons à emporter ; seulement, il fallait enlever rapidement Saint-Quentin pour ne point donner à la France le temps de réunir une de ces armées qui lui sortent presque toujours de terre, en vertu d'on ne sait quel enchantement, et qui, comme par miracle, viennent offrir leur poitrine, muraille de chair, en remplacement des murailles de pierre que l'ennemi a détruites.

Aussi on a vu avec quelle persistante rapidité Emmanuel Philibert avait pressé les travaux du siège et quelle surveillance il avait établie autour de la ville.

Sa première idée avait été que le côté faible de Saint-Quentin était la porte d'Isle et que ce serait de ce côté que, à la moindre imprudence faite par les assiégés, il emporterait la place.

En conséquence, laissant tous les autres chefs de bataille poser leurs tentes devant la muraille de Rémicourt qui, en cas de siège régulier, était effectivement le point attaquable de la place, il avait été, comme nous l'avons déjà dit, poser la sienne du côté opposé, entre un moulin qui s'élevait au haut d'une petite colline et la Somme.

De là, il surveillait la rivière, sur laquelle il avait fait jeter un pont, et tout ce vaste espace s'étendant depuis la Somme jusqu'à la vieille chaussée de Vermand, espace qui devait être rempli par le campement de l'armée anglaise aussitôt que cette armée aurait rejoint l'armée espagnole et flamande.

On a vu comment la tentative faite pour enlever le faubourg d'un coup de main avait été repoussée.

Alors, Emmanuel Philibert avait résolu de risquer une échellade. Cette échellade devait avoir lieu pendant la nuit du 7 au 8 août.

Quel motif avait fait choisir à Emmanuel Philibert pour l'exécution de son entreprise cette nuit du 7 au 8 août plutôt qu'une autre nuit ? Nous allons le dire.

Dans la matinée du 6, au moment où il écoutait le rapport qui lui était fait par les différents chefs de patrouille, on lui avait amené un paysan du village de Savy qui, au reste, demandait à lui parler.

Emmanuel, sachant qu'aucun renseignement ne doit être dédaigné par un commandant militaire, avait ordonné que quiconque demanderait à le voir fût à l'instant même introduit en sa présence.

Le paysan n'avait donc attendu que le temps nécessaire à Emmanuel pour écouter la fin du rapport.

Il apportait au général de l'armée espagnole une lettre qu'il avait trouvée dans un pourpoint militaire.

Quant au pourpoint militaire, il l'avait trouvé sous le lit de sa femme.

Cette lettre, c'était celle que l'amiral écrivait par duplicata au connétable.

Ce pourpoint, c'était celui de Maldent.

Maintenant, comment le pourpoint de Maldent se trouvait-il sous le lit de la femme d'un paysan du village de Savy ? C'est ce que nous ne pouvons nous dispenser de raconter, le destin des États tenant parfois à ces sortes de fils plus légers que ceux qui volent à travers les airs, échappés au fuseau de la Vierge.

Après avoir quitté Yvonnet, Maldent avait continué son chemin.

Arrivé à Savy, il s'était, au détour d'une rue, trouvé en présence d'une patrouille de nuit.

Fuir était impossible : il avait été vu ; fuir, c'eût été donner des soupçons ; d'ailleurs, deux ou trois cavaliers, en mettant leurs chevaux au galop, l'eussent facilement rejoint.

Il se jeta dans l'embrasure d'une porte.

— Qui vive ? cria une voix.

Maldent connaissait les mœurs picardes ; il savait qu'il était rare que les paysans fermassent les portes de leurs maisons au verrou ; il appuya sur le loquet : le loquet céda, la porte s'ouvrit.

— C'est ti tai, not' pove homme ? demanda une voix de femme.

— Ah ! oui-dà, c'est mi, répondit Maldent, qui parlait le patois picard dans toute sa pureté, étant de Noyon, une des capitales de la Picardie.

— Oh ! dit la femme, j'crayais mi éque t'étais défuncté !

— Bon ! dit Maldent, ti va ben vir éque no !

Et, fermant la porte au verrou, il s'approcha du lit.

Si rapidement que Maldent eût disparu dans la maison, un cavalier l'avait vu disparaître, mais sans pouvoir dire précisément par quelle porte il avait disparu.

Or, comme cet homme pouvait être quelque espion suivant la patrouille, le cavalier, avec trois ou quatre de ses camarades, frappait déjà à la porte voisine, diligence qui prouvait à Maldent qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Mais Maldent connaissait mal les localités ; il alla se jeter à corps perdu dans une table couverte de pots et de verres.

— Què qui gnia donc ? demanda la femme effrayée.

— Y gnia éque j'dégriboule ! dit Maldent.

— Feut-i ête si viux pour ête si bête ! murmura la femme.

Malgré le peu de galanterie de l'apostrophe, l'aventurier se contenta de répondre entre ses dents quelques mots de tendresse et, tout en se déshabillant, s'approcha du lit.

Il ne doutait pas que l'on ne frappât bientôt à la porte qui venait de s'ouvrir pour lui comme on frappait à la porte voisine, et il tenait fort à ce qu'on ne le reconnût pas pour étranger à la maison.

Or, le moyen de n'être pas reconnu pour étranger à la maison, c'était d'occuper la place du maître de la maison.

Mais il ne suffisait point à Maldent d'être tenu par les étrangers pour le maître de la maison ; il fallait encore que l'aigre femelle qui venait de l'apostropher si impoliment sur sa maladresse ne pût pas dire qu'il ne l'était point.

Maldent recommanda son âme à Dieu et, sans savoir à qui il avait affaire, il s'empressa de prouver à son hôtesse, jeune ou vieille, qu'il n'était point défuncté ainsi qu'elle l'avait cru, ou plutôt ainsi qu'elle avait feint de le croire.

C'était une manière de faire ses preuves, comme eût dit M. d'Hozier, qui plaisait fort à la bonne dame ; aussi fut-elle la première à se plaindre du dérangement quand, après avoir visité la maison voisine, occupée seulement par une vieille femme de soixante ans et une petite fille de neuf ou dix, les cavaliers, qui tenaient à savoir quel était l'homme qu'ils avaient entrevu et qui avait été si prompt à disparaître, vinrent frapper à celle de la maison où était véritablement entré Maldent.

— Ah ! min Diu ! dit la femme, què qui gnia, Gosseu ?

— Bien, dit Maldent à lui même, il paraît que je m'appelle Gosseu… C'est toujours bon à savoir.

Puis, à son hôtesse :

— Quà qui gnia ? Va-t-en vir tai-meume.

— Mais, zernidiu ! ils vont écramouler la porte ! s'écria la femme.

— Bon ! qu'ils l'écramoulent ! répondit Maldent.

Et, sans s'inquiéter des soldats, l'aventurier reprit où il l'avait quittée la conversation interrompue ; de sorte que, lorsque la porte céda sous les coups de botte des cavaliers, personne – et, un instant, son hôtesse moins que personne – n'avait le droit de lui contester le titre de maître de maison.

Les soldats entrèrent, jurant, sacrant, blasphémant ; mais, comme ils juraient, sacraient et blasphémaient en espagnol et que Maldent leur répondait en picard, le dialogue devint bientôt si confus que les soldats jugèrent à propos d'allumer une chandelle afin que l'on se vît au moins, si l'on ne se comprenait pas.

C'était le moment critique ; aussi, pendant qu'un soldat battait le briquet, Maldent jugea-t-il prudent de mettre, en deux mots, son hôtesse au courant de la situation.

Il faut dire, à l'honneur de celle-ci, que son premier mouvement fut de ne point entrer dans la conspiration.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous n'êtes pau é ce pove Gosseu !… Dégaloppez-mai vitemeint hors d'ici, grand r'nidiu !

— Bon ! dit Maldent, j'sus Gosseu, pisque j'sus dans son lit !

Il paraît que l'argument sembla péremptoire à l'hôtesse de Maldent car elle n'insista pas davantage, et après avoir, à la lueur de la chandelle qui venait de prendre flamme, jeté un regard sur son mari improvisé, elle murmura :

— À tout péqué miséricorde ! I n'faut mi vouloir l'mort du péqueu, comme dit l'Évangile d'not'Seingneu.

Et elle tourna le nez du côté de la ruelle.

Maldent profita de la lumière qui venait d'être faite pour jeter un regard autour de lui.

Il était dans une maison de paysan aisé : table de chêne, armoire de noyer, rideaux de serge ; sur une chaise, tout préparé, s'étalait le costume complet du dimanche que, par les soins de sa ménagère, le véritable Gosseu devait trouver à son retour.

Les soldats, de leur côté, regardaient d'un œil non moins rapide et non moins observateur et, comme rien au monde ne pouvait éveiller leurs soupçons à l'endroit de Maldent, ils commencèrent à parler entre eux en espagnol, mais sans menace ; ce que Maldent eût reconnu facilement, quand bien même il n'eût pas compris l'espagnol à peu près aussi clairement qu'il comprenait le picard.

Il s'agissait tout simplement de le prendre pour guide, les soldats ayant peur de s'égarer dans le trajet de Savy à Dallon.

Voyant qu'il ne courait pas d'autre danger que celui-là et que même ce danger qu'il courrait lui donnait toute chance de s'échapper, Maldent prit le haut de la conversation.

— Ah çà, messieurs les soldats, dit-il, i n'faut pau tant laisser fertouiller vot'laingue dans vos bouques… Dites vite vos volontés.

Alors, le chef, qui parlait un peu plus français que les autres, comprenant à peu près l'apostrophe de Maldent, s'approcha du lit et lui fit entendre que, ce qu'on désirait, c'était qu'il se levât d'abord.

Mais Maldent secoua la tête.

— Je n'peux mi, dit-il.

— Comment, tu ne peux pas ? dit le chef.

— No !

— Et pourquoi ça, no ?

— Pasque, en passant par la voyette de la Bourbatrie, j'm'a laissé dégribouler deins l'carrière, éque j'n'ai la gaimbe foulée.

Et Maldent fit, avec le haut de son corps et ses deux coudes, le simulacre d'un homme qui boîte.

— Bon ! dit le sergent, en ce cas, on te donnera un cheval.

— Oh ! répondit Maldent, merchi ! Je n'sais ni monter à chevau ; à beudet, bon !

— Alors, tu apprendras, dit le sergent.

— No, no, no ! dit Maldent en secouant la tête de plus fort en plus fort, je ne monte mi à chevau !

— Ah ! tu ne montes mi à chevau ! dit l'Espagnol s'approchant de Maldent, et levant son fouet ; nous allons voir !

— J'monte à chevau ! j'monte à chevau ! dit Maldent en se jetant en bas du lit et en sautillant sur une jambe comme si effectivement il ne pouvait pas se poser sur l'autre.

— À la bonne heure ! dit l'Espagnol. Et maintenant, habillons-nous lestement.

— Bon ! bon ! fit Maldent ; mais n'criez pau tant, qu'vous aller réveiller mi pov' Cath' reine, qu'est infieuvrée pasqu'il li pousse eine gross' deint… Dors, mi pov' Cath' reine ! dors !

Et Maldent, toujours sautant sur un pied, jeta le drap par-dessus la tête de Cath' reine, qui n'avait rien de mieux à faire que de simuler le sommeil.

Quant à Maldent, il avait son idée en recouvrant avec le drap la tête de Catherine ; il avait guigné sur la chaise les nippes toutes flambantes neuves de maître Gosseu, et il avait eu l'idée peu charitable de se les approprier, au lieu de l'habit de soudard tout dépenaillé qu'il avait précautionnellement poussé sous le lit.

Il trouvait à cette substitution un double avantage : c'était d'avoir des chausses et un pourpoint neufs, au lieu d'un vieux pourpoint et des vieilles chausses ; et ensuite d'être vêtu en paysan au lieu d'être vêtu en militaire, ce qui lui donnait une plus grande sécurité pour accomplir le reste de son voyage.

Il commença donc à revêtir l'habit des dimanches du pauvre Gosseu, avec autant de tranquillité que si la mesure en eût été prise sur lui-même et qu'il l'eût payé de sa propre bourse.

On comprend du reste que Catherine s'occupait peu de regarder ce qui se passait : elle ne demandait plus qu'une chose, c'est que son faux mari s'en allât, et bien vite.

De son côté, Maldent, qui craignait à chaque instant de voir apparaître sur le seuil de la porte le vrai Gosseu, se dépêchait du mieux qu'il pouvait.

Il n'y avait pas jusqu'aux soldats, pressés d'arriver à Dallon, qui n'aidassent Maldent à revêtir les frusques de Gosseu.

Au bout de dix minutes, l'affaire fut bâclée. C'était un miracle comme les habits de Gosseu allaient bien à Maldent !

Une fois habillé, Maldent prit la chandelle sous prétexte de chercher son chapeau ; mais Maldent, en se heurtant à un tabouret, laissa échapper de ses mains la chandelle, qui s'éteignit.

— Ah ! dit-il en grommelant contre lui-même, gnia ren d'pus bête au monne qu'ein paysan qui n'a pau d'esprit !

Et, comme pour sa propre satisfaction, il ajouta à demi-voix :

— Au réservé pourtant d'ein soldat qui crait dé n'avoir bécup !

Après quoi, prenant un ton pleureur :

— À r'vir, ma pov' Cath' reine ! dit-il ; bonsoir ! j'décarre !

Et, s'appuyant au bras d'un soldat, le faux Gosseu sortit en boîtant.

À la porte, il trouva un cheval tout préparé. Ce fut une grande affaire que de mettre Maldent à cheval ; il demandait à grands cris ein baudet ou eine bourrique ; il fallut que trois hommes le soulevassent pour qu'il arrivât à enfourcher la selle.

Une fois en selle, ce fut bien pis ! Dès que le cheval menaçait de prendre le trot, Maldent jetait des cris lamentables et s'accrochait piteusement aux arçons, tirant si fort la bride en arrière que

le pauvre cheval, ahuri, faisait de son côté tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser d'un si désobligeant cavalier.

Il en résulta que, au coin d'une rue, le cheval profita de ce que le sergent venait de lui sangler un vigoureux coup de fouet sur la croupe et de ce que, en même temps, Maldent lui lâchait les rênes et lui enfonçait les éperons dans le ventre, pour partir au triple galop.

Maldent appelait de toutes ses forces à son secours ; mais, avant que l'on eût eu le temps d'y aller, le cheval et le cavalier avaient complètement disparu.

La comédie avait été si bien jouée que ce ne fut que lorsque le bruit même des pas se fut éteint, que les Espagnols commencèrent à comprendre qu'ils étaient dupes de leur guide, lequel, comme on voit, ne les avait pas guidés longtemps.

C'est ainsi que Maldent était arrivé à La Fère avec un cheval d'escadron et un habit de paysan et avait failli être emprisonné, pendu ou roué par suite de l'anomalie qui existait entre sa monture et son costume.

Maintenant, il nous reste à expliquer comment la lettre de Coligny était tombée entre les mains d'Emmanuel Philibert, ce qui sera à la fois moins scabreux et plus court à raconter.

Deux heures après le départ du faux Gosseu, le vrai Gosseu était rentré chez lui : il avait trouvé le village en révolution et sa femme en larmes. La pauvre Cath' reine racontait à tout le monde comment un brigand était entré chez elle, – vu l'imprudence qu'elle avait eue, attendant son mari, de ne point fermer sa porte, – et, le pistolet à la main, l'avait forcée de lui livrer les ha-

bits de Gosseu dont sans doute le scélérat avait besoin pour se dérober aux recherches de la justice ; – car l'homme capable de faire une pareille violence à une pauvre femme ne pouvait être qu'un grand criminel. Alors, si grande que fût la colère du vrai Gosseu de s'être vu si impudemment voler ses hardes neuves, il n'avait pu s'empêcher de consoler sa femme en la voyant entrer dans un si grand désespoir ; puis cette heureuse idée lui était venue qu'en fouillant dans les poches des guenilles laissées à la place de ses belles hardes neuves, peut-être trouverait-il quelque renseignement qui l'aiderait dans la recherche de son infâme voleur. En effet, il avait trouvé la lettre adressée par l'amiral à son oncle M. de Montmorency, lettre oubliée par l'aventurier dans son pourpoint, mais de l'oubli de laquelle il s'était peu préoccupé, sachant par cœur et étant prêt à redire de vive voix au connétable ce qu'elle contenait.

On a vu, du reste, que l'absence de cette lettre avait failli lui être fatale.

La première idée du vrai Gosseu, honnête homme au fond, avait été de porter cette lettre à son adresse ; mais il avait réfléchi que, au lieu de punir son voleur, il lui rendait service, puisqu'il faisait les commissions que celui-ci négligeait de faire ; et la haine, cette mauvaise conseillère, lui avait alors soufflé l'inspiration d'aller la porter à Emmanuel Philibert, c'est-à-dire à l'ennemi du connétable.

De cette façon, le messager n'aurait point la joie de voir sa commission faite mais, tout au contraire, il serait peut-être fustigé, emprisonné, passé par les armes, dans la supposition qui viendrait au connétable qu'il avait trahi.

Il faut dire que Gosseu balança quelque temps entre le premier mouvement et le second ; mais, comme s'il eût connu l'axiome que devait, trois siècles plus tard, formuler M. de Talleyrand, il lutta victorieusement contre son premier mouvement, qui était le bon, et eut la gloire de céder au second, qui était le mauvais.

En conséquence, le jour venu, malgré les prières de sa femme, qui était assez bonne pour implorer son mari en faveur de l'infâme scélérat, il se mit en route en disant :

— Allons, Cath' reine, n'm'engiborne pau sur l'artique de c'gueux-là… N, i, ni, chest fini. J'ai bouté deins m'tête qu'y s'rait pendu, i l's'ra… Saint-Quentin, tête de kien !

Et, maintenant sa résolution, l'entêté Picard avait effectivement porté la lettre à Emmanuel Philibert qui ne s'était pas fait scrupule, bien entendu, de l'ouvrir et qui y avait vu l'itinéraire tracé par M. de Coligny au connétable pour le renfort qu'il le priait de lui envoyer.

Emmanuel Philibert récompensa largement Gosseu et le renvoya chez lui en lui promettant qu'il serait bien vengé.

Néanmoins, tant que dura le jour, le duc de Savoie ne fit aucune démonstration pouvant faire croire qu'il soupçonnait le projet du connétable ; mais, pensant bien que l'amiral ne s'était pas contenté de dépêcher un seul messager à son oncle et que celui-ci devait en avoir reçu deux ou trois au moins, le soir arrivé, il fit partir cinquante pionniers et couper, dans les vallées de Raucourt et de Saint-Phal, les chemins de Savy et de Ham par de larges fossés flanqués de barricades.

Puis il y embusqua les meilleurs arquebusiers espagnols.

La nuit se passa sans que l'on entendît parler de rien.

Emmanuel Philibert s'y attendait, supposant bien qu'il avait fallu au connétable le temps de faire ses dispositions et que la comédie, comme disait l'amiral, serait pour le lendemain.

Aussi, le lendemain au soir, les arquebusiers espagnols étaient-ils à leur poste.

Mais ce n'était pas assez que d'empêcher ce secours d'arriver jusqu'à la ville. Emmanuel Philibert avait pensé que, pour favoriser l'entrée des Français dans Saint-Quentin, toute la garnison se porterait au faubourg de Ponthoille et dégarnirait les autres points ; que le rempart du Vieux-Marché particulièrement, ayant cessé depuis deux jours d'être menacé par le feu des batteries flamandes, serait encore plus dégarni que les autres, et il avait ordonné une surprise pour la même nuit.

Nous avons vu comment le hasard, qui avait amené, pour affaires particulières, Yvonnet, suivi des deux Scharfenstein, sur le rempart du Vieux-Marché, avait fait échouer cette surprise.

Mais, comme compensation, en même temps que la surprise échouait, l'embuscade réussissait et cruellement pour les pauvres assiégés à qui cette réussite de l'ennemi enlevait leur dernier espoir. Trois fois Dandelot, revenant à la charge, essaya de franchir le mur de feu qui le séparait de la ville ; trois fois il fut repoussé sans que les assiégés osassent, dans la nuit et ignorant les dispositions prises par le duc de Savoie, sortir de la ville et leur porter secours. Enfin, décimés par les balles, les trois ou quatre mille hommes que conduisait Dandelot se dispersèrent dans la plaine

et, avec cinq ou six cents seulement, il rejoignit, le lendemain 8 août, le connétable, auquel il raconta son échec et qui, après l'avoir écouté en grommelant, jura que, puisque les Espagnols le forçaient à se mettre de la partie, il allait leur apprendre un tour de vieille guerre.

À dater de ce moment, le connétable se décida donc à porter en personne et avec toute son armée – qui, au reste, n'était pas égale en nombre au cinquième de l'armée espagnole – un secours d'hommes et de vivres à la ville de Saint-Quentin.

Ce fut, le lendemain matin, un coup terrible pour les assiégés que cette double nouvelle, et de la surprise à laquelle ils avaient échappé, et de l'échec où avait succombé le secours que leur amenait le frère de l'amiral.

Ils en étaient donc réduits à leurs propres forces et l'on a vu ce qu'étaient leurs forces.

Ce fut Maldent, qui, après avoir reçu décharge de la bouche même de Dandelot sur la façon dont il s'était conduit, se sauva à travers terres et, à trois heures du matin, vint, par la vieille chaussée de Vermand, frapper à la porte de Ponthoille.

Les dernières paroles de Dandelot, paroles prononcées pour être transmises à son frère, avaient été de ne point désespérer et que, si l'amiral trouvait quelque autre moyen de ravitailler la ville, il pouvait le lui indiquer par Maldent.

C'était une promesse, mais une promesse trop vague pour qu'on pût asseoir sur elle une espérance quelconque. Coligny trouva donc plus simple, tout en exposant, le lendemain, aux

échevins et au maïeur la situation plus que grave dans laquelle on se trouvait, de ne pas dire un seul mot de cette promesse.

Les bourgeois, comme le dit Coligny dans ses Mémoires, commencèrent par s'étonner un peu ; mais bientôt ils se réunirent et l'amiral put, secondé par eux, prendre de nouvelles mesures.

Beaucoup de pauvres gens des environs, de peur du pillage, – exercice dans lequel les Espagnols avaient la réputation d'exceller, – s'étaient réfugiés, comme nous l'avons dit, dans la ville, y transportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre de ceux qui étaient venus demander cette hospitalité à Saint-Quentin étaient deux seigneurs de noble maison et habitués à la guerre : les sires de Caulaincourt et d'Amerval.

Coligny les appela près de lui et les invita à élever chacun une bannière sur la place de l'hôtel de ville et à y faire des enrôlements, promettant que, à chaque homme qui s'enrôlerait, il ferait payer un écu de gratification et un quartier d'avance.

Les deux gentilshommes acceptèrent ; ils élevèrent chacun de son côté une bannière et, au bout de quatre ou cinq heures, ils avaient enrôlé deux cent vingt hommes qui étaient, avoue lui-même le connétable, assez bien armés et en bon équipage pour le lieu.

L'amiral, le même soir, les passa en revue et leur fit remettre la gratification et le quartier promis.

Puis, comme il pensait que le moment était venu de recourir aux mesures de rigueur et que le peu de vivres que renfermait la ville le forçait d'en éloigner toutes les bouches inutiles, il fit publier à son de trompe que tous les hommes ou femmes étrangers

à Saint-Quentin et qui s'y étaient réfugiés venant des villages environnants eussent à se faire enrôler pour travailler aux réparations, sous peine d'être fouettés par les carrefours, la première fois qu'on les trouverait en faute, et pendus, la seconde ; « si mieux n'aimaient, ajoutait la publication, se réunir, une heure avant la nuit, à la porte de Ham, laquelle leur serait ouverte pour qu'ils pussent se retirer. »

Par malheur pour ces pauvres gens dont la majeure partie préférait la retraite au travail, pendant la journée on avait entendu battre les tambours, sonner les trompettes, et l'on avait aperçu, arrivant du côté de Cambray, une nouvelle troupe vêtue de bleu.

C'était l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, qui venait joindre celle du duc de Savoie et occuper les campements qui lui étaient préparés ; deux heures après, elle complétait le blocus de la ville, masquant la quatrième face et s'étendant depuis le faubourg d'Isle jusqu'à Florimont.

Les trois généraux qui la commandaient étaient Pembroke, Clinson et Grey.

Elle traînait à sa suite vingt-cinq pièces de canon et possédait ainsi, à elle seule, une artillerie double de celle que l'amiral avait été forcé d'éparpiller sur toute la circonférence des remparts de la ville.

Du haut des murailles, les habitants regardaient avec consternation cette troisième armée qui arrivait se joindre aux deux autres ; mais l'amiral passait dans la foule, disant :

— Allons, braves gens de Saint-Quentin, du courage ! Vous ne pouvez point penser que je sois venu parmi vous et que j'y aie

amené tant d'hommes de bien pour le plaisir de me perdre et de les perdre avec moi ?… Or, quand nous en serions réduits à nous-mêmes, foi de Coligny, votre constance aidant, je tiens la garnison suffisante pour nous défendre contre nos ennemis !

Et, derrière lui, les fronts se relevaient, les yeux brillaient et les plus abattus se disaient les uns aux autres :

— Eh bien donc, courage ! Il ne nous arrivera pas pis à nous qu'à M. l'amiral et, puisque M. l'amiral répond de tout, reposons-nous sur sa parole.

Mais il n'en était point de même des pauvres paysans étrangers à la ville et qui, ne voulant pas courir le risque d'un travail exposé au feu de l'ennemi, s'étaient préparés à sortir de la ville : l'arrivée de l'armée anglaise venait de leur en fermer les portes et, danger pour danger, beaucoup se décidèrent à affronter celui que présentait le travail de réparation aux murailles.

Les autres persistèrent à vouloir quitter la ville et furent mis hors la porte de Ham. Ils étaient plus de sept cents.

Pendant vingt-quatre heures, ces malheureux demeurèrent couchés dans les fossés, n'osant s'aventurer à travers l'armée anglaise ou espagnole ; mais la faim les y força et, le soir du second jour, ils s'avancèrent, deux à deux, la tête basse, les mains jointes, vers les lignes ennemies.

Ce fut un terrible spectacle pour ceux de la ville, que de voir ces malheureux entourés comme un troupeau par les soldats espagnols ou anglais, poussés dans le camp à grands coups de manches de pique et demandant inutilement miséricorde.

Tout le monde pleurait autour de l'amiral. « Mais, dit celui-ci, ce fut autant de décharge, car il me fallait les nourrir ou les laisser mourir de faim. »

Le soir, Coligny tint conseil avec les bonnes gens de Saint-Quentin. Il s'agissait, maintenant que la ville était complètement bloquée, de trouver un passage par où le connétable pût essayer une nouvelle tentative de secours. On s'arrêta au passage de la Somme à travers les marais de Grosnard.

Ces marais étaient très dangereux, à cause de leurs tourbières et de leurs puisards ; mais des chasseurs habitués à ces marais que l'on jugeait impraticables déclarèrent que, si l'on voulait leur donner une cinquantaine d'hommes chargés de fascines, ils tenteraient, cette même nuit, d'établir un passage d'une dizaine de pieds de largeur faisant chaussée au milieu du marais et s'avançant jusqu'à la Somme.

Quant à la rive gauche, il ne fallait pas s'en inquiéter : elle était praticable.

L'amiral adjoignit Maldent aux travailleurs ; il lui donna une lettre pour son oncle ; dans cette lettre, il traçait au connétable un plan des localités, lui indiquant, à ne pas s'y tromper, le point où devait avoir lieu l'embarquement ; seulement, il lui recommandait de se munir de bateaux plats, attendu qu'il ne possédait, lui, que quatre nacelles en état de servir et que la plus grande de ces quatre nacelles contenait à peine quatre hommes.

Si la chaussée était faite pendant la nuit, Maldent devait traverser la Somme à la nage et se rendre près du connétable. S'il y avait réponse urgente, il la rapporterait de la même façon.

À deux heures du matin, chasseurs et travailleurs rentrèrent, disant qu'un chemin était tracé sur lequel pouvaient hardiment passer six hommes de front.

Le travail s'était fait sans dérangement aucun, les ingénieurs qui avaient sondé ces marais pour le duc de Savoie lui ayant rapporté que ce serait folie à un corps de troupes quelconque de s'y hasarder.

Maldent avait passé la rivière à la nage et s'était, à travers plaines, dirigé sur La Fère.

Tout allait donc, de ce côté, aussi bien que possible, et c'était une espérance faible, il est vrai, mais qu'il fallait laisser grandir dans la foi du Seigneur.

Au point du jour, l'amiral était sur la plate-forme de la Collégiale. C'était le 9 au matin. De ce point élevé, il dominait le triple camp ennemi et voyait tous les travaux des assiégeants.

Depuis vingt-quatre heures que Coligny n'était point monté à son observatoire, les Espagnols avaient diablement avancé leur besogne et l'on voyait, aux grands amas de terre fraîche qui s'élevaient du côté de Rémicourt, que leurs pionniers étaient au travail.

L'amiral envoya chercher aussitôt un excellent mineur anglais nommé Lauxfort et lui demanda ce qu'il pensait des travaux qu'exécutaient les ennemis ; celui-ci fut d'avis que c'était le commencement d'une mine ; mais il rassura l'amiral en lui disant que, par bonne fortune, il avait déjà, depuis deux ou trois jours, commencé de contreminer si à propos, qu'il se chargeait d'avoir raison de ce travail qui inquiétait l'amiral.

Mais, en même temps que ces mines, les Espagnols accomplissaient un autre travail qui n'était pas moins inquiétant : ils creusaient des tranchées, et ces tranchées – lentement, il est vrai, mais sans qu'on pût s'opposer à leur progrès, – s'approchaient de la ville.

Ces tranchées étaient au nombre de trois ; toutes trois, elles menaçaient le rempart de Rémicourt vers lequel elles s'avançaient en zigzag : une en face de la tour à l'Eau, la seconde en face de la porte de Rémicourt, la troisième en face de la tour Rouge.

L'amiral ne pouvait s'opposer efficacement à ces tranchées ; il lui eût fallu assez d'hommes pour faire des sorties et les détruire ; assez d'arquebusiers pour soutenir ces sorties et protéger la retraite ; or, nous l'avons vu, il avait, avec les nouvelles recrues, six ou sept cents hommes à peine et, en réunissant toutes les armes, il n'était arrivé à se procurer qu'une quarantaine d'arquebuses ; de sorte que, comme il le dit lui-même, il n'avait aucun moyen de donner empêchement à ces travaux, ce dont il était fort marry !

Tout ce que pouvait faire l'amiral était donc de réparer, tant bien que mal, au fur et à mesure que les Espagnols détruisaient.

Mais bientôt ces réparations elles-mêmes devinrent impossibles. Dans la journée du 9, on entendit tonner une nouvelle batterie, et cette batterie, élevée sur la plate-forme de l'abbaye Saint-Quentin-en-Isle et prenant en écharpe le rempart de Rémicourt depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Rouge, ne permettait plus guère les réparations, car aucun travailleur n'osait s'y hasarder. Cependant, comme ces réparations devenaient d'autant plus urgentes que les ravages de l'artillerie ennemie étaient plus considérables, l'amiral commença par employer le bâton ; mais,

voyant que ce moyen, si efficace en d'autres circonstances, était insuffisant dans celle-ci, on dressa un rôle de pionniers auxquels on promit un écu par jour et une bonne nourriture. Cette double friandise, comme dit l'amiral, décida une centaine de travailleurs à s'engager.

De son côté, Maldent était arrivé sain et sauf à La Fère et, aussitôt que le connétable avait su la détresse où se trouvait son neveu et les travaux qui, exécutés à travers les marais, lui donnaient la facilité de le secourir, il avait résolu de visiter lui-même les lieux sans retard.

En conséquence, une heure après l'arrivée de Maldent à La Fère, il partit à la tête de deux mille chevaux et de quatre mille hommes d'infanterie, et marcha jusqu'à Essigny-le-Grand où il s'arrêta.

Là, après avoir rangé son armée en bataille, il envoya en avant trois officiers chargés d'étudier la position des Espagnols et la distance qui séparait leurs avant-postes de la ville et de la rivière ; puis, derrière eux, lui-même, avec ses capitaines les plus expérimentés, il s'avança le plus près possible des marais de la Somme, c'est-à-dire jusqu'au village de Gruoïs.

Les trois officiers envoyés en reconnaissance purent, eux, atteindre l'Abbiette en dépassant un poste d'arquebusiers espagnols ; puis, ayant reconnu les marais de Gauchy et sondé les abords de la Somme, ils revinrent près du connétable, confirmant tout ce que Maldent avait dit.

À l'instant même, celui-ci reçut du connétable une lettre annonçant à Coligny qu'il n'avait plus à s'occuper de rien, que de

bien tenir un jour ou deux, et que les secours demandés lui arriveraient d'un moment à l'autre.

L'amiral était donc invité à faire bonne garde afin que, à quelque heure du jour que ce secours arrivât, on ne le fît point attendre hors des murailles.

En conséquence et comme, dans tous les cas, ce secours devait arriver du côté de Tourival, l'amiral doubla les postes de ce côté et fit porter bon nombre d'échelles sous les hangars du magasin à poudre pour que les arrivants pussent à la fois entrer par la poterne Sainte-Catherine et monter par-dessus la muraille.

Le connétable rejoignit son armée à Essigny-le-Grand à peu près vers le même moment où Maldent rentrait dans la ville.

La résolution du connétable était de secourir Saint-Quentin ouvertement et en plein jour. L'obscurité et la ruse avaient si mal secondé l'entreprise une première fois, qu'il en appelait à ces deux grands auxiliaires du courage, la lumière du soleil et la force ouverte.

Le connétable retourna donc à La Fère, y rassembla son infanterie, sa cavalerie, son artillerie, quinze pièces de canon, et fit tenir l'ordre au maréchal de Saint-André, qui se trouvait à Ham, de le venir joindre le 10 août, de bonne heure, sur le chemin de La Fère à Saint-Quentin.

Après avoir remis son message à Coligny, Maldent s'en revint tout droit à la tente des aventuriers.

Il trouva chacun à son poste ; tous les visages étaient riants. Les affaires d'amour d'Yvonnet allaient à merveille. Fracasso avait abandonné l'infinitif du verbe perdre pour son participe

passé, ce qui lui faisait perdu, rime à laquelle il avait trouvé immédiatement pendu. Les deux Scharfenstein s'étaient créé une petite industrie qui ne laissait pas que de leur rapporter un assez joli bénéfice : ils faisaient à eux deux des sorties nocturnes, s'embusquant sur les passages qui communiquaient d'un camp à l'autre, et, avec un grand fléau de leur invention pouvant atteindre à la distance de douze pieds, ils attendaient les passants, qui recevaient sur la nuque un coup asséné soit par Frantz, soit par Heinrich, et tombaient, bien entendu, sans dire ouf. Or, comme les Espagnols et les Flamands venaient de toucher leur solde arriérée et une gratification d'entrée en campagne, les deux géants tiraient à eux l'homme mort ou évanoui et le dépouillaient ; s'il était mort, le passant ne se réveillait pas ; s'il n'était qu'évanoui, il se réveillait ficelé comme un saucisson et un bâillon dans la bouche, ayant à ses côtés trois ou quatre compagnons ficelés et bâillonnés comme lui. Puis, lorsqu'il était l'heure de s'aller coucher, les deux Scharfenstein chargeaient sur leurs épaules leurs trois ou quatre prisonniers et, si pauvres que fussent les rançons, nos Allemands, qui étaient des gens d'ordre, les alignaient à l'avoir de la société. Procope continuait d'exercer son industrie de notaire marron et de procureur in partibus ; il ne pouvait suffire aux testaments : aussi avait-il doublé son prix et n'en faisait-il plus qu'à six livres. Lactance déménageait peu à peu la cave des jacobins, qui était réputée comme la meilleure qu'il y eût dans les environs, et la faisait passer sous la tente des aventuriers. Pille-Trousse revenait avec des bourses qu'il prétendait avoir rencontrées dans des pas de cheval et des manteaux qu'il soutenait avoir découverts sur des bornes. Les affaires d'argent comme les affaires d'amour allaient donc à merveille ; l'or affluait de tous les côtés et, quoique ce fût en petits ruisseaux,

promettait de faire une si grosse rivière, que, pour si peu que la guerre durât encore un ou deux ans, chacun de nos aventuriers pourrait se retirer avec une fortune honnête et suivre en paix et avec considération le penchant naturel qui l'entraînait, celui-ci vers l'amour, celui-là vers la poésie.

Le sourire était sur toutes les lèvres, disons-nous, excepté pourtant sur celles du pauvre Malemort.

Malemort geignait lamentablement ; jamais il n'avait fait entendre gémissements pareils. Ce n'était point qu'il allât plus mal, au contraire ; mais Malemort, selon le précepte de Socrate : Γυωθι σεαυτον (Connais-toi toi-même), avait fait une étude, non pas psychologique, mais anatomique de lui-même ; il se connaissait à fond. Il sentait venir une affaire décisive et, si promptes que fussent ses chairs à se recoudre, il voyait clairement qu'il lui serait impossible d'y jouer son rôle et d'y attraper quelque nouvelle estafilade.

Maldent, en annonçant confidentiellement la prochaine arrivée du connétable, vint mettre le comble au désespoir de son compagnon.

C'était l'heure du souper ; les aventuriers se mirent à table. Grâce aux mille ressources de leur imagination, cette table était certainement mieux garnie que celle de l'amiral. Le vin surtout, fourni, comme nous l'avons dit, par frère Lactance, y était à la fois abondant et délicieux.

Aussi épuisa-t-on toutes les santés.

On but d'abord au bon retour de Maldent ; au sonnet de Fracasso, qui était venu à bien ; à la santé de Malemort, puis à celle

du roi, puis à celle de M. l'amiral, puis à celle de mademoiselle Gudule ; puis enfin, – et, disons-le, ce fut un souvenir de Maldent, – à celle de la pauvre Catherine Gosseu.

Il n'y avait que les deux Scharfenstein qui, n'ayant pas une grande facilité d'élocution, avaient bu, et même beaucoup plus à eux deux que les sept autres, mais qui n'avaient pas encore porté de santé.

Enfin Heinrich se leva, son verre plein à la main, la bouche souriante sous son épaisse moustache, l'œil pétillant sous son large sourcil.

— Gombagnons, dit-il, che brobose inn zanté.

— Silence, messieurs ! crièrent les aventuriers, Heinrich propose une santé !

— Et moi auzi, dit Frantz.

— Et Frantz aussi ! crièrent les aventuriers.

— Foui !

— Laquelle, Frantz ? Parle d'abord : la parole est au plus jeune.

— Zelle gue brobosera mon ongle.

— Ah ! bravo, crièrent les aventuriers ; neveu respectueux comme toujours !... Voyons, Heinrich, ta santé !

— Che brobose la zanté te ce fertueux cheune homme gui est fenu nous ovrir cinq zents égus d'or bour la bédide avvaire en guesdion, fous safez...

Et il fit le signe un peu vulgaire d'un homme qui tue un lapin.

— Ah ! oui, dit Yvonnet, le bâtard de Waldeck… Bon ! nous ne l'avons pas revu ; il ne nous a pas laissé d'arrhes, et ne nous a pas dit pour quel jour nous lui appartenions.

— N'imborde ! dit Heinrich, il a encaché za barole, et un Allemand n'a gue za barole : il fientra, il tonnera tes arrhes, et il nous vixera un chour.

— Merci, de répondre de moi, Heinrich ! dit une voix à la porte de la tente.

Les aventuriers se retournèrent.

— Messieurs, dit le bâtard de Waldeck en s'avançant, voici les cent écus d'or que je vous ai promis comme arrhes, et vous m'appartenez corps et âme pour demain toute la journée, ou plutôt pour aujourd'hui, car il est une heure du matin.

Alors, il jeta cent écus d'or sur la table et, prenant le verre que, à son grand regret, Maldent avait laissé plein :

— Çà, messieurs, dit-il, faisons honneur à la proposition du brave Heinrich… Buvons à la réuzide de la bédide avvaire !

Et les aventuriers burent joyeusement à la réussite de cette petite affaire, qui n'était rien autre chose que la mort d'Emmanuel Philibert.

q

Chapitre 14 La bataille de la Saint-Laurent.

Revenons au connétable.
Le même jour, – car, ainsi que l'avait fait judicieusement observer le bâtard de Waldeck, la première heure de la journée du 10 août 1557 venait de sonner au moment où il portait son toast, – le même jour, vers sept heures du matin, les troupes du maréchal de Saint-André, venant de Ham sous la conduite du comte de Larochefoucauld, firent leur jonction avec celles du connétable.

Les deux armées, ou plutôt les deux fractions d'armée, ainsi réunies, formaient, pour nous servir des termes militaires, un effectif de neuf cents gendarmes, de mille chevau-légers et arquebusiers à cheval, de quinze compagnies françaises et de vingt-deux compagnies allemandes d'infanterie ; total : neuf à dix mille hommes.

C'était à la tête de cette faible troupe que le connétable venait attaquer une armée que la jonction du corps anglais avait portée à près de soixante mille hommes !

Aussi, la veille, au conseil, lorsqu'il avait fait part de sa volonté de marcher avec dix mille hommes au secours d'une ville assiégée par soixante mille, le maréchal de Saint-André lui avait-il fait observer le danger d'une pareille entreprise et ce qu'il avait à craindre d'une ennemi aussi actif que le duc de Savoie pendant une retraite de six lieues à travers des plaines qui n'offraient aucun abri.

Mais, avec son aménité ordinaire, le connétable avait répondu :

— Corbieu ! monsieur, vous pouvez vous en reposer sur moi de ce qu'il convient de faire pour le bien de l'État… Il y a longtemps que j'ai appris quand et comment il faut donner ou éviter une bataille ! soyez donc tranquille sur l'événement.

Le connétable était parti pendant la nuit. Il espérait être au moulin de Gauchy à quatre heures du matin ; il n'y arriva qu'à dix, sa marche ayant été retardée par les bagages et le canon.

Au reste, le duc de Savoie était, de son côté, si mal servi de ses espions, qu'il fut surpris par l'armée française apparaissant tout à coup sur les hauteurs de Gauchy.

Le connétable eut même le temps de lui enlever deux compagnies formant six cents hommes et qui occupaient des postes avancés.

Arrivée là, l'armée française se trouvait en vue de l'armée espagnole ; mais la Somme et les marais de l'Abbiette s'étendaient entre les deux armées, qui n'avaient d'autre moyen de se joindre qu'une chaussée située au bas du camp espagnol et sur laquelle quatre hommes au plus pouvaient passer de front.

Après tout ce que nous avons déjà dit à propos du siège, deux mots suffiront pour faire connaître la position du connétable et rendre palpables les fautes qu'il commit dans cette fatale journée.

Toute l'armée espagnole, flamande et anglaise occupait la rive droite de la Somme.

Les quatorze enseignes de Julian Romeron et de Carondelet, plus les deux compagnies que commença par surprendre le connétable, occupaient seules, les quatorze enseignes, le fau-

bourg d'Isle, et les deux compagnies, le moulin de Gauchy placés, faubourg et moulin, sur la rive gauche de la Somme.

Or, une fois arrivé au moulin de Gauchy, une fois les deux compagnies prises, il y avait une manœuvre bien simple à exécuter : c'était de bloquer dans le faubourg les quatorze enseignes des deux capitaines espagnols, de mettre six pièces en batterie en face de la chaussée, seul passage praticable pour l'armée ennemie, de faire filer tranquillement autant d'hommes qu'il était nécessaire sur Saint-Quentin, et de se retirer, la ville ravitaillée, en sacrifiant deux des six pièces de canon et une centaine d'hommes qui eussent continué de tirer sur la chaussée et qui suffisaient à garder ce passage.

Le connétable enleva les deux compagnies, bloqua les quatorze enseignes dans le faubourg d'Isle et, négligeant complètement la chaussée, il ordonna de mettre à la Somme les quatorze bateaux qu'il avait apportés avec lui, sur l'avis des assiégés qu'ils ne possédaient que trois ou quatre petites barques.

Mais alors, on s'aperçut que, au lieu d'avoir été placées à la tête de la colonne, les charrettes traînant les bateaux avaient été placées à la queue.

On perdit deux heures à les amener, une heure à les pousser jusqu'au bord de la Somme ; puis, quand les barques furent descendues, les soldats s'y jetèrent avec tant d'empressement que, se trouvant surchargées, elles s'engravèrent dans le limon de l'étang de l'Abbiette.

Pendant ce temps-là, un des archers faits prisonniers le matin au moulin de Gauchy indiquait au connétable la tente du duc de Savoie.

Le connétable dressa aussitôt une batterie ayant pour but de battre cette tente.

Au bout de dix minutes, la batterie fit feu et l'on put voir, au mouvement qui s'opérait autour de la tente, que les boulets n'avaient pas été perdus. Cependant les barques, que l'on était enfin parvenu à mettre à l'eau, commencèrent à remonter la Somme en faisant, à l'aide de matières résineuses, une grande fumée ; ce qui était le signal convenu entre le connétable et Coligny.

Au premier cri qui avait signalé l'apparition du connétable, Coligny était accouru sur la courtine de Tourival, d'où il dominait tout le pays jusqu'au moulin de Gauchy. Il vit donc de loin les barques qui s'avançaient chargées d'hommes ; il ordonna aussitôt une sortie par la poterne Sainte-Catherine, sortie destinée à soutenir le débarquement, en même temps qu'il faisait descendre et appuyer aux murailles des échelles afin de donner toute facilité aux hommes, si nombreux qu'ils fussent, d'entrer dans la ville.

Il venait de prendre ces dispositions, suivant des yeux la fumée des bateaux qui s'approchaient de plus en plus, lorsque Procope l'aborda et, invoquant le contrat passé entre l'amiral et les aventuriers, demanda congé pour le jour, l'intention des aventuriers étant de tenter une entreprise particulière.

Ils suivirent, en conséquence, les hommes commandés pour la sortie, et se trouvèrent hors de la ville.

Le bâtard de Waldeck, armé de toutes pièces, et la visière de son casque baissée, était à leur tête.

Le cheval d'Yvonnet, les deux chevaux de Maldent et un quatrième cheval fourni par le bâtard de Waldeck formaient la cavalerie.

Cette cavalerie se composait d'Yvonnet, de Maldent, de Procope et de Lactance.

Pille-Trousse, Fracasso et les deux Scharfenstein formaient l'infanterie.

Cependant, pour accomplir la route, si la route était longue, Pille-Trousse et Fracasso devaient monter en croupe d'Yvonnet et de Lactance. Il n'y avait pas à s'occuper des deux Scharfenstein, qui n'étaient jamais fatigués et qui suivaient facilement le galop d'un cheval.

Le pauvre Malemort, comme on voit, manquait seul à l'expédition ; mais il ne pouvait encore se tenir ni à pied ni à cheval, et on l'avait laissé pour garder la tente.

Les aventuriers se dirigèrent donc vers le pont où les barques devaient aborder.

Bientôt, en effet, elles prirent terre ; mais la même précipitation et le même désordre qui avaient présidé à leur départ présidaient à leur arrivée : sans vouloir rien entendre des paroles ni des signes de ceux que l'amiral avait envoyés là pour surveiller le débarquement et leur indiquer le chemin à suivre sur la chaussée improvisée au milieu des marais, les soldats sautèrent à terre, commençant par s'envaser jusqu'à la ceinture ; puis, troublés de cet accident, au milieu d'un tumulte effroyable qui empêchait d'entendre aucune recommandation, ils se poussèrent les uns à

droite, les autres à gauche, ceux-ci s'enfonçant dans la boue ou dans la tourbe, ceux-là s'égarant du côté du camp ennemi.

Seuls, Dandelot et quatre cents hommes à peu près suivirent la ligne tracée par les fascines et atteignirent la terre ferme.

Du haut du rempart, Coligny, désespéré, voyait diminuer et se perdre ce secours si longtemps attendu, appelant inutilement ces hommes qui se débattaient par centaines dans les fondrières où leur entêtement les avait jetés et où ils disparaissaient peu à peu sans qu'on pût leur porter secours.

Cependant, Dandelot, après avoir rallié quelques-uns de ses hommes égarés ou en péril, arriva à la poterne avec une troupe de cinq cents soldats et de quinze ou seize capitaines, – auxquels il faut joindre quelques gentilshommes venus là pour leur plaisir, comme dit Coligny.

Ces gentilshommes étaient le vicomte de Mont-Notre-Dame, le sieur de la Curée, le sieur de Matas et le sieur de Saint-Rémy ; un commissaire d'artillerie et trois canonniers les suivaient.

Après la vue de son frère, qui arrivait tout trempé des eaux de la Somme, Coligny avoue que la vue de ces trois canonniers fut celle qui lui fit le plus de plaisir, n'ayant d'autres artilleurs que des artilleurs bourgeois, lesquels étaient bien loin, sinon pour le courage, au moins pour l'expérience et la dextérité, de répondre aux besoins d'une ville assiégée, et assiégée surtout d'une si formidable façon !

Le bâtard de Waldeck attendit tranquillement avec les aventuriers que les soldats fussent débarqués, perdus ou envasés, et, alors, il prit une de leurs barques, et suivi de ses huit hommes, il

descendit la rivière et alla aborder dans un petit bois d'aulnes qui s'étendait comme un rideau d'argent à l'un des bouts de l'étang de l'Abbiette.

Arrivé là, il leur distribua à chacun une écharpe espagnole et ne leur demanda rien autre chose que de se tenir cois, couverts et prêts à obéir au premier ordre.

Son plan était facile à comprendre.

Dès la veille, il avait su le projet du connétable de venir en personne et avec son armée ravitailler Saint-Quentin. Connaissant le duc de Savoie, il avait bien pensé que, à la vue de l'armée française, Emmanuel Philibert ne resterait pas derrière ses lignes mais, au contraire, qu'il sortirait et engagerait quelque bataille sur la rive gauche de la Somme. En conséquence, il était venu s'embusquer dans les marais de l'Abbiette, aux environs desquels, à son avis, la bataille devait se livrer, et avait distribué aux aventuriers des écharpes rouges et jaunes, afin que, à cette époque où les uniformes n'existaient pas encore, pris pour des coureurs espagnols, ils pussent sans inspirer de défiance à Emmanuel Philibert s'approcher de lui et l'entourer.

Une fois Emmanuel Philibert entouré, on sait ce que le bâtard de Waldeck voulait faire de lui.

Nous allons voir s'il s'était trompé dans ses prévisions.

Emmanuel Philibert venait de quitter la table lorsqu'on accourut lui annoncer la présence de l'armée française de l'autre côté de la Somme ; sa tente était placée sur une éminence, de sorte qu'il n'eut qu'à sortir et à se tourner du côté de La Fère pour voir toute l'armée française en bataille sur les hauteurs de l'Abbiette ;

puis, en baissant les yeux, il vit au-dessous de lui, mais hors de portée d'arquebuse, l'embarquement de Dandelot et de ses hommes ; en même temps, un de ces sifflements auxquels les militaires ne se trompent pas se fit entendre au-dessus de sa tête, suivi de deux ou trois autres, et un boulet, en venant s'enterrer à ses pieds, le couvrit de sable et de cailloux.

Emmanuel Philibert fit un pas en avant afin de gagner un point d'où il pût suivre de l'œil tout le cours de la Somme ; mais, au moment où il marchait, pour ainsi dire, au-devant du feu, il sentit qu'une main vigoureuse le saisissait par le bras et le tirait en arrière.

C'était la main de Scianca-Ferro.

En ce moment, un boulet passait à travers la tente et la trouait de part en part.

Rester plus longtemps sur ce point, devenu visiblement la cible de l'artillerie du connétable, c'était s'exposer à une mort certaine. Emmanuel Philibert, tout en donnant l'ordre qu'on lui apportât ses armes et qu'on sellât son cheval, gagna une petite chapelle, monta sur la plate-forme du clocher et, de là, put voir que l'armée française ne s'étendait pas plus loin que Saint-Lazare et que le village n'était même gardé que par un corps peu considérable de cavalerie.

Ces observations faites, il descendit, s'arma rapidement sous le porche même de la petite chapelle, appela à lui les comtes de Horn et d'Egmont, envoya un messager au duc de Brunswick et au comte de Mansfeld pour leur ordonner de faire reconnaître les Français, et surtout de s'assurer si la chaussée de Rouvroy n'était

pas menacée par quelque batterie ouverte ou masquée, leur donnant rendez-vous au quartier du feld-maréchal Binincourt.

Un quart d'heure après, il était lui-même au rendez-vous. Il avait fait la moitié du tour de la ville en passant par Florimont et le chemin appelé aujourd'hui la ruelle d'Enfer, qui allait aboutir à la ligne de circonvallation, prenant à Saint-Pierre-au-Canal et finissant au faubourg Saint-Jean.

Les coureurs du duc de Brunswick et du comte de Mansfeld étaient déjà revenus : la chaussée de Rouvroy était parfaitement libre et l'extrême pointe de l'armée française n'atteignait pas la Neuville.

Emmanuel Philibert ordonna aussitôt à deux mille hommes de monter à cheval, se mit à la tête de cette troupe de cavaliers, traversa le premier la chaussée de Rouvroy, fit passer ses deux mille cavaliers derrière lui et les rangea ensuite en bataille pour qu'ils protégeassent à leur tour le passage de l'infanterie.

Puis, au fur et à mesure que débouchaient ses troupes, il les faisait filer sur le Mesnil par Harly, les dérobant, au moyen de ce circuit, à la vue de l'armée française.

Plus de quinze mille hommes étaient déjà passés, que le connétable s'amusait encore à tirer sur la tente vide d'Emmanuel Philibert.

Tout à coup, le duc de Nevers, envoyé par le connétable avec les compagnies de gendarmes et avec les compagnies Curton et d'Aubigné pour éclairer la plaine de Neuville, découvrit, en arrivant sur une hauteur, toutes les dispositions prises par l'armée espagnole.

Une immense colonne ennemie, protégée par les deux mille chevaux du duc de Savoie, s'avançait de l'autre côté d'Harly et se développait, sombre et épaisse, derrière le Mesnil-Saint-Laurent, enfermant déjà l'armée du connétable dans un demi-cercle.

Le duc de Nevers, si faible que fût la troupe qu'il commandait, eut un instant l'idée d'envoyer dire au connétable qu'il allait se faire tuer là avec ses hommes et pour donner à l'armée française le temps de battre en retraite ; mais le connétable lui avait défendu sur sa tête d'en venir à un engagement : c'eût été désobéir à ses ordres et il savait combien le connétable était absolu en matière de discipline militaire. Il n'osa prendre sur lui la responsabilité d'un pareil acte, se replia sur un corps de cavalerie légère commandé par le prince de Condé, qui était en bataille au moulin de Gratte-Panse, sur le chemin du Mesnil, et, mettant son cheval au galop, courut en personne prévenir le connétable de ce qui arrivait.

Le connétable appela aussitôt auprès de lui M. de Saint-André, le comte de la Rochefoucauld, le duc d'Enghien et les principaux de son armée, et leur exposa que, content d'avoir introduit dans Saint-Quentin les secours que son neveu réclamait, il jugeait bon de battre en retraite le plus dignement, mais le plus promptement possible. Il invitait donc chaque chef de corps à reprendre son rang, à étayer ses hommes et à se retirer du même pas avec lui en évitant tout engagement auquel on ne serait pas forcé.

Mais le connétable, qui recommandait si bien aux autres la précaution stratégique, n'eut pas même celle d'embusquer une centaine d'arquebusiers dans chacun des moulins à vent situés à côté d'Urvilliers, d'Essigny-le-Grand et de ce qu'on appelle au-

jourd'hui la Manufacture, pour rompre le front de l'ennemi et l'occuper par leur feu.

Ce fut l'infanterie française qui prit la tête de la retraite ; elle s'avança d'un pas rapide, mais cependant en bon ordre, vers les bois de Jussy, qui seuls pouvaient lui offrir un couvert contre les charges de la cavalerie.

Mais il était trop tard : il y avait encore pour trois quarts d'heure de chemin, quand apparurent, à cinq cents pas de l'armée française, les escadrons et les bataillons de l'armée espagnole formant autour d'elle un vaste cercle.

On était en présence.

Le connétable fit halte, mit ses canons en batterie et attendit. La supériorité numérique de la cavalerie ennemie ne lui laissait aucun espoir d'atteindre le bois.

Alors, Emmanuel Philibert divise son armée en trois grands corps, donne au comte d'Egmont le commandement de l'aile droite, aux ducs Ernest et Éric de Brunswick celui de l'aile gauche, leur explique son plan, leur tend la main, reçoit d'eux leur parole de ne rien entreprendre sans ses ordres et prend le commandement du centre.

Entre l'armée française et l'armée espagnole, se trouvait cette masse de vivandiers, de valets sans maître, de goujats, comme on les appelait alors, toute cette misérable multitude enfin qui s'attachait comme une vermine aux armées du temps. Emmanuel Philibert fit tirer quelques volées de canon sur toute cette canaille.

L'effet fut celui qu'il en attendait : la terreur se mit parmi eux ; un millier d'hommes et de femmes vint se jeter en poussant de grands cris dans les rangs des soldats du connétable.

On essaya de les repousser, mais la terreur est parfois plus puissante que le courage.

En se dressant sur ses étriers, Emmanuel Philibert vit le désordre que cette irruption jetait dans les rangs français.

Alors, se tournant vers Scianca-Ferro :

— Que le comte d'Egmont tombe sur l'arrière-garde française avec toute sa cavalerie flamande… il est temps ! dit-il.

Scianca-Ferro partit comme l'éclair.

Puis, au duc Ernest, resté près de lui :

— Duc, dit Emmanuel, pendant que d'Egmont charge l'arrière-garde avec sa cavalerie flamande, prenez, vous et votre frère, chacun deux mille arquebusiers à cheval et attaquez la tête de la colonne… Le centre me regarde.

Le duc Ernest s'éloigna au galop.

Emmanuel Philibert suivit des yeux ses deux messagers et, voyant chacun d'eux arrivé à sa destination, voyant commencer le mouvement à la suite des ordres transmis, il tira son épée et, la levant en l'air :

— Sonnez, trompettes ! dit-il ; c'est l'heure !…

Le duc de Nevers, qui commandait l'extrême gauche de l'armée française, était chargé de soutenir l'attaque du comte d'Egmont. Pris en flanc par la cavalerie flamande au moment où il

traversait la vallée de Grugies, il se retourna et fit face à l'ennemi avec ses compagnies de gendarmes ; mais deux catastrophes vinrent gêner sa défense : un flot de ces vivandiers qui avait roulé tout le long du centre de l'armée, repoussé de rang en rang, apparut au haut des collines et descendit comme une avalanche, se ruant dans les jambes des chevaux, tandis que, en même temps, une compagnie de chevau-légers anglais à la solde de la France tourna bride et alla se joindre à la cavalerie flamande, avec laquelle elle revint immédiatement charger les gendarmes du duc de Nevers, et cela d'une si furieuse façon, qu'elle poursuivit jusque dans la vallée de l'Oise un gros de notre cavalerie qui s'y était jeté.

Pendant ce temps et comme, malgré les efforts surhumains du duc de Nevers, qui fit des prodiges dans cette journée, le désordre commençait à se mettre dans l'aile gauche, les ducs Éric et Ernest de Brunswick, accomplissant l'ordre donné à l'un et transmis à l'autre, attaquaient la tête de la colonne française à sa sortie d'Essigny-le-Grand et au moment où elle apparaissait sur la chaussée de Gibercourt.

Mais cette tête de colonne, n'ayant point contre elle l'irruption des vivandiers et la trahison des chevau-légers anglais, tint ferme, continua sa marche, repoussant les charges des arquebusiers à cheval, et donna le temps au connétable et au gros de l'armée – lequel s'était allongé dans son passage à travers Essigny-le-Grand – de se remettre en bataille au milieu de cette vaste plaine qui s'étend entre Essigny-le-Grand, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

Là, sentant qu'il ne pouvait aller plus loin, le connétable s'arrêta une seconde fois, comme le sanglier forcé qui se décide à te-

nir aux chiens, et, tout en disant ses patenôtres, il reforma son armée en carré, et replaça ses canons en batterie.

C'était la seconde halte ; on était complètement entouré : il fallait vaincre ou mourir.

Le vieux soldat ne craignait point de mourir ; il espéra donc de vaincre.

En effet, la vieille infanterie française sur laquelle avait compté le connétable se montrait digne de sa réputation, soutenant le choc de toute l'armée ennemie, tandis que, à sa seule approche, les Allemands à notre solde mettaient bas leurs piques et levaient les mains pour demander quartier.

De son côté, le duc d'Enghien, jeune et plein d'ardeur, courait au secours du duc de Nevers avec sa cavalerie légère ; il le trouva renversé pour la seconde fois de son cheval, se remettant en selle malgré un premier coup de pistolet qui lui entamait la cuisse ; – nous disons un premier coup, parce que, vers la fin de la journée, il devait en recevoir un autre.

Cependant, le connétable tenait ferme. Son infanterie, repoussant avec une incroyable intrépidité les charges de la cavalerie flamande, Emmanuel Philibert fit approcher du canon pour démolir ces remparts vivants.

Dix pièces tonnèrent à la fois et commencèrent à faire brèche dans l'armée.

Alors, le duc de Savoie se mit lui-même à la tête d'un escadron de cavalerie et chargea comme un simple capitaine.

Le choc fut profond et décisif ; le connétable, entouré de tous les côtés, se défendit avec le courage du désespoir, disant, selon son habitude, son Pater et donnant, à chaque phrase de ce Pater, un coup d'épée qui renversait un homme.

Emmanuel Philibert le vit de loin, le reconnut et piqua à lui, criant :

— Prenez-le vif ! c'est le connétable !

Il était temps : Montmorency venait de recevoir un coup de pique qui lui avait fait sous le bras gauche une blessure par laquelle s'en allaient son sang et ses forces. Le baron de Batembourg et Scianca-Ferro, qui avaient entendu le cri d'Emmanuel, se précipitèrent en avant, firent au connétable un rempart de leur corps et le tirèrent de la mêlée, lui criant de se rendre, toute résistance étant inutile.

Mais le connétable, en signe qu'il se rendait, ne voulut donner que son poignard : au duc de Savoie seul il voulait, disait-il, remettre son épée.

C'est que cette épée fleurdelisée était celle de connétable de France !

Emmanuel Philibert s'avança vivement et, se faisant reconnaître, reçut l'épée de la main même de Montmorency.

La journée était gagnée pour le duc de Savoie, mais elle n'était pas finie ; jusqu'à la nuit, on continua de se battre ; beaucoup ne voulurent pas se rendre qui se firent tuer.

De ce nombre étaient Jean de Bourbon, duc d'Enghien, – qui, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, eut le corps traversé

d'une balle en essayant de délivrer le connétable ; – François de Latour vicomte de Turenne et huit cents gentilshommes qui demeurèrent couchés sur le champ de bataille.

Les principaux prisonniers, outre le connétable, furent le duc de Montpensier, le duc de Longueville, le maréchal de Saint-André, le Rhingrave, le baron de Curton, le comte de Villiers, bâtard de Savoie, le frère du duc de Mantoue, le seigneur de Montbron, fils du connétable, le comte de la Rochefoucauld, le duc de Bouillon, le comte de la Rocheguyon, le seigneur de Lansac, le seigneur d'Estrées, le seigneur de la Roche du Maine ; enfin, les seigneurs de Chaudenier, de Poudormy, de Vassé, d'Aubigné, de Rochefort, de Brian et de la Chapelle.

Le duc de Nevers, le prince de Condé, le comte de Sancerre et le fils aîné du connétable se retirèrent à La Fère.

Le sieur de Bordillon les y rejoignit, ramenant les deux seuls pièces de canon qui échappèrent à cette grande défaite où la France, sur une armée de onze mille hommes, eut six mille tués, trois mille prisonniers, et perdit trois cents chariots de guerre, soixante drapeaux, cinquante cornettes, tous les bagages, les tentes et les vivres !

Il ne restait pas dix mille hommes pour fermer à l'armée ennemie le chemin de la capitale.

Emmanuel Philibert donna l'ordre de reprendre le chemin du camp.

La nuit était venue, et, sans doute rêvant, non point à ce qu'il avait fait, mais à ce qu'il lui restait à faire, Emmanuel Philibert, accompagné de quelques officiers seulement, suivait la chaussée

qui conduit d'Essigny à Saint-Lazare, lorsque huit ou dix hommes, moitié à cheval, moitié à pied, sortirent du moulin de Gauchy et se glissèrent peu à peu au milieu des gentilshommes de son escorte.

Pendant quelque temps on continua de cheminer en silence ; mais tout à coup, au moment où l'on passait près d'un petit bois dont l'ombre projetée redoublait les ténèbres, le cheval du duc de Savoie poussa un hennissement douloureux, fit un écart et s'abattit.

Alors, on entendit un bruit pareil à celui du froissement du fer contre le fer ; puis, dans l'ombre, ce cri d'autant plus terrible qu'il était poussé à voix basse :

— Sus ! sus ! au duc Emmanuel !

Mais aussi, à peine ces mots étaient-ils prononcés, à peine avait-on pu deviner que cette chute du cheval n'était point naturelle et que son cavalier courait un danger quelconque, qu'un homme, renversant tout devant lui, frappant amis et ennemis avec sa masse d'armes, se précipita au milieu de cette sombre et presque invisible tragédie en criant :

— Tiens ferme, frère Emmanuel ! me voici !

Emmanuel n'avait pas besoin de l'encouragement de Scianca-Ferro ; il avait tenu ferme en effet, car, tout renversé qu'il était, il avait saisi un de ses agresseurs et, l'enveloppant de son bras, il l'avait couché sur lui et s'en était fait un bouclier.

De son côté, le cheval avait un des jarrets de derrière coupé ; mais, comme s'il eût senti la nécessité de défendre son maître, des trois jambes qui lui restaient il lançait de vigoureuses ruades

et, d'une de ces ruades, il avait renversé un des spectres inconnus qui s'étaient tout à coup dressés autour du vainqueur de la journée.

Pendant ce temps, et frappant toujours, Scianca-Ferro criait :

— Au secours du duc, messieurs ! au secours du duc !

C'était inutile. Tous les gentilshommes de l'escorte avaient tiré l'épée et chacun s'était rué, frappant au hasard dans cette mêlée terrible où l'on n'entendait d'autre cri que celui de : « Tue ! tue ! » et dans laquelle on ne savait ni qui l'on tuait, ni qui tuait.

Enfin on entendit le galop d'une vingtaine de cavaliers et, à la réverbération de la flamme contre les arbres, on reconnut qu'ils portaient des torches.

À cette vue et à ce bruit, deux hommes à cheval se tirèrent de la mêlée et s'enfuirent à travers champs sans que l'on songeât à les poursuivre.

Deux hommes à pied se jetèrent dans les bois où ils disparurent sans que l'on cherchât à les y joindre.

Toute résistance avait cessé.

Au bout de quelques secondes, vingt torches éclairaient ce nouveau champ de bataille.

Le premier soin de Scianca-Ferro fut de s'occuper du duc.

Le duc, s'il était blessé, n'avait reçu que quelques blessures légères : l'homme qu'il avait maintenu entre ses bras l'avait protégé et avait reçu une partie des coups qu'Emmanuel eût dû recevoir.

Aussi paraissait-il complètement évanoui.

Cela tenait à ce que Scianca-Ferro, pour s'assurer de lui, lui avait asséné un coup de sa masse sur le derrière de la tête.

Quant aux trois autres hommes qui étaient étendus à terre et qui semblaient morts ou bien malades, personne ne les connaissait.

Celui que le duc avait pris à bras le corps et avait renversé sur lui portait un casque avec visière et cette visière était baissée.

On délaça les oreillettes, on enleva le casque et l'on vit apparaître le visage pâle d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Ses cheveux roux et sa barbe rousse étaient couverts du sang qui à la fois s'échappait et de sa bouche et de son nez, ainsi que d'une contusion qu'il avait reçue au derrière de la tête.

Malgré sa pâleur, malgré le sang qui le couvrait, sans doute Emmanuel Philibert et Scianca-Ferro reconnurent tous deux en même temps le blessé, car ils échangèrent un coup d'œil.

— Ah ! ah ! murmura Scianca-Ferro, c'est donc toi, serpent !

Puis, se retournant vers le duc :

— Vois donc, Emmanuel, lui dit-il, il n'est qu'évanoui… Si je l'achevais ?

Mais Emmanuel leva la main en signe de commandement et de silence et, tirant lui-même le jeune homme évanoui des mains de Scianca-Ferro, il le traîna de l'autre côté du fossé qui bordait la route, l'adossa contre un arbre et posa son casque près de lui.

Puis, remontant à cheval :

— Messieurs, dit-il, c'est à Dieu seul de juger ce qui s'est passé entre moi et ce jeune homme et vous voyez que Dieu est pour moi !

Alors, entendant grommeler Scianca-Ferro et le voyant regarder du côté du blessé en secouant la tête :

— Frère, dit-il, je t'en prie… C'est bien assez du père !

Puis, aux autres :

— Messieurs, dit-il, je désire que la bataille que nous avons livrée aujourd'hui 10 août, et qui est si glorieuse pour les armes espagnoles et flamandes, s'appelle la bataille de la Saint-Laurent, en mémoire du jour où elle a été donnée.

Et l'on rentra au camp, discourant sur la bataille, mais sans dire un seul mot de l'échauffourée qui était venue à sa suite.

q

Chapitre 15 Comment l'amiral eut des nouvelles de la bataille.

Dieu venait de se déclarer encore une fois contre la France, ou plutôt – si nous sondons les mystères de la Providence plus profondément que ne le font les historiens ordinaires – Dieu venait, par Pavie et par Saint-Quentin, de préparer la besogne de Richelieu comme, par Poitiers, Crécy et Azincourt, il avait préparé la besogne de Louis XI.

Puis aussi, peut-être voulait-il donner le grand exemple d'un royaume perdu par la noblesse, sauvé par le peuple.

Quoiqu'il en soit, le coup fut terrible et entra cruellement au cœur de la France, en même temps qu'il réjouit fort notre grand ennemi Philippe II.

La bataille avait eu lieu le 10. Ce ne fut que le 12, que le roi d'Espagne fut assez rassuré contre la résurrection de toute cette noblesse couchée dans les plaines de Gibercourt pour venir rejoindre Emmanuel Philibert au camp.

Le duc de Savoie, qui avait cédé à l'armée anglaise tout ce terrain onduleux compris entre la Somme et la Chapelle d'Épargnemaille, était revenu dresser sa tente en face du rempart de Rémicourt, point sur lequel il était décidé à continuer les travaux du siège, si, contre toute attente, à la nouvelle de la bataille perdue – et perdue dans de si effroyables conditions ! – Saint-Quentin ne se rendait pas.

Ce second campement, placé sur un petit monticule, – entre la rivière et les tentes du comte de Mégue, – était le plus rapproché des remparts et s'élevait à deux tiers de portée de canon à peine de la ville.

Philippe II, après avoir pris à Cambrai une escorte de mille hommes, après avoir prévenu Emmanuel Philibert de son arrivée, afin que celui-ci doublât ou triplât son escorte, s'il le jugeait nécessaire, par des troupes envoyées du camp, Philippe II arriva devant Saint-Quentin le 12 à onze heures du matin.

Aux limites du camp, Emmanuel Philibert l'attendait. Là, il aida le roi d'Espagne à descendre de cheval et, comme Emma-

nuel, selon l'étiquette établie même de prince à roi, voulait lui baiser les mains :

— Non, mon cousin, non, dit Philippe ; c'est à moi de baiser les vôtres qui viennent de me procurer une victoire si grande, si glorieuse, et qui nous coûte si peu de sang !

En effet, au dire des chroniqueurs qui ont raconté cette curieuse bataille, les Espagnols n'y avaient perdu que soixante-cinq hommes et les Flamands que quinze.

Quant à l'armée anglaise, elle n'avait pas même eu besoin de s'y mêler et, de son campement, elle avait regardé s'accomplir notre défaite.

Nous l'avons dit, cette défaite avait été épouvantable : les cadavres couvraient toute la plaine située entre Essigny, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

C'était un si pitoyable spectacle, qu'une digne chrétienne ne put le voir sans en être touchée. Catherine de Laillier, mère du sieur Louis Varlet, seigneur de Gibercourt, maïeur de Saint-Quentin, consacra et fit bénir un champ nommé le Vieux-Moustier, dans lequel elle fit creuser d'immenses fosses et où elle fit apporter et enterrer tous ces cadavres.

Depuis lors, ce champ du Vieux-Moustier changea son nom en celui de cimetière le Piteux.

Pendant que cette digne dame accomplissait l'œuvre pieuse, Emmanuel Philibert comptait ses prisonniers ; nous avons dit combien ils étaient considérables.

Le roi Philippe II les passa en revue ; puis on rentra dans la tente du duc Emmanuel, tandis que l'on plantait tout le long de la tranchée les enseignes françaises prises pendant la bataille et qu'en signe de joie on tirait le canon dans les deux camps, espagnols et anglais.

Philippe II, au seuil de la tente du duc de Savoie, assistait à toutes ces réjouissances.

Il appela Emmanuel, qui causait avec le connétable et le comte de la Rochefoucault.

— Mon cousin, lui dit-il, sans doute avez-vous encore une autre intention que celle de vous réjouir en faisant tout ce bruit ?

Et, comme en ce moment on arborait l'étendard royal d'Espagne sur la tente où était Philippe II :

— Oui sire, répondit Emmanuel, je compte que l'ennemi, ne voyant plus aucune chance d'être secouru, se rendra sans même nous forcer à en venir à un assaut ; ce qui nous permettrait de marcher immédiatement sur Paris et d'y arriver en même temps que la nouvelle de la défaite de la Saint-Laurent ; et, quant à cet étendard que nous élevons, c'est pour apprendre à M. de Coligny et à M. Dandelot, son frère, que Votre Majesté est au camp et lui donner plus grand désir de se rendre, espérant mieux obtenir de votre clémence royale que de tout autre.

Mais, comme le duc de Savoie achevait ces paroles, répondant à toutes ces décharges joyeuses d'artillerie qui enveloppaient la ville d'un nuage de fumée, un seul éclair brilla, une seule détonation se fit entendre sur les remparts et un boulet passa en sifflant trois pieds au-dessus de la tête de Philippe II.

Philippe II pâlit affreusement.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

— Sire, dit en riant le connétable, c'est un parlementaire que vous envoie mon neveu.

Philippe n'en demanda pas davantage : à l'instant même il donna l'ordre qu'une tente lui fût dressée hors de la portée du canon français, et, arrivé à cette tente, il fit vœu, se voyant en sûreté, de bâtir en l'honneur de Saint-Laurent, pour le remercier de la protection évidente qu'il avait donnée aux Espagnols dans la journée du 10, le plus beau monastère qui eût été bâti.

Ce vœu eut pour résultat l'édification du palais de l'Escurial, cette sombre et magnifique construction toute selon le génie de son auteur, présentant dans son ensemble la forme d'un gril, instrument du martyre de Saint-Laurent ; gigantesque bâtisse où trois cents ouvriers travaillèrent vingt-deux ans, où l'on dépensa trente-trois millions de livres, qui, à cette époque, valaient cent millions de nos jours, où la lumière pénètre par onze mille fenêtres, où l'on entre et où l'on circule par quatorze mille portes dont les clefs seules pèsent cinq cents quintaux !

Pendant que Philippe II se faisait dresser une tente hors de la portée des boulets français, voyons ce qui se passait dans la ville, laquelle n'était pas encore disposée à se rendre, au moins à en croire leparlementaire de M. de Coligny.

L'amiral avait entendu gronder le canon toute la journée dans la direction de Gibercourt, mais il ignorait l'issue de la bataille. Aussi, en se couchant, avait-il dit que quiconque viendrait du de-

hors, pouvant lui donner des nouvelles, fût immédiatement amené devant lui.

Vers une heure du matin, on le réveilla ; trois hommes venaient de se présenter à la poterne Sainte-Catherine et ils disaient pouvoir fournir des détails sur la journée.

L'amiral les fit entrer aussitôt ; c'étaient Yvonnet et les deux Scharfenstein.

Les deux Scharfenstein ne pouvaient pas dire grand-chose : on sait que la facilité d'élocution n'était point leur mérite principal ; mais il n'en était pas ainsi d'Yvonnet.

Le jeune aventurier annonça tout ce qu'il pouvait savoir, c'est-à-dire que la bataille avait été perdue et qu'il y avait eu grand nombre de tués et de prisonniers ; il ignorait les noms : seulement, il croyait avoir entendu dire par des Espagnols que le connétable était blessé et pris. Au reste, on aurait probablement des nouvelles plus complètes par Procope et Maldent, qui devaient avoir échappé.

L'amiral demanda à Yvonnet à quel propos, lui et ses compagnons, avaient été, faisant partie de la garnison, se mêler à la bataille ; ce à quoi Yvonnet répondit qu'il croyait que c'était un droit qui leur avait été réservé par Procope dans le traité qu'il avait fait avec l'amiral.

Non seulement le droit avait été réservé, mais encore l'amiral avait été prévenu, c'était donc par pur intérêt pour les aventuriers qu'il faisait cette question. D'ailleurs, il n'y avait point de doute sur la part qu'ils avaient prise à l'action. Yvonnet portait en écharpe son bras gauche, traversé d'un coup de poignard. Hein-

rich Scharfenstein avait le visage coupé en deux d'un coup de sabre et Frantz boitait tout bas, ayant reçu un coup de pied de cheval qui eût brisé la jambe d'un éléphant ou d'un rhinocéros, et qui lui avait fait une grave contusion.

L'amiral recommanda aux trois aventuriers de garder le secret ; il voulait que la ville apprît le plus tard possible la défaite du connétable.

Clopin clopant, Yvonnet et les deux Scharfenstein rentrèrent sous leur tente, où ils trouvèrent Malemort en proie à un affreux cauchemar : il rêvait que l'on se battait, qu'il voyait la bataille, et qu'embourbé jusqu'à la ceinture dans un marais, il ne pouvait s'en dégager pour y prendre part.

Ce n'était pas tout à fait un rêve, comme on sait ; aussi, quand ses trois compagnons l'eurent réveillé, ses gémissements, au lieu de diminuer, redoublèrent. Il se fit donner tous les détails de l'embuscade qui avait si mal tourné et, à chaque détail qui eût fait désirer à un autre d'être à cent lieues d'une pareille mêlée, il répétait tristement :

— Et je n'étais pas là !…

Le soir, à cinq heures, Maldent reparut à son tour. Il était resté évanoui sur le champ de bataille ; on l'avait cru mort ; il était revenu à lui et, grâce à sa connaissance du patois picard, il s'était tiré d'affaire.

Conduit chez l'amiral, il n'avait rien pu lui dire de plus que ce qu'avait dit Yvonnet, attendu qu'il était demeuré caché une partie de la journée dans les roseaux de l'étang de l'Abbiette.

Pendant la nuit suivante arriva Pille-Trousse. Pille-Trousse était un de ceux qui s'étaient jetés dans le bois et que personne n'avait eu l'idée de poursuivre.

Pille-Trousse possédait la langue espagnole presque aussi bien que Maldent possédait le patois picard. Grâce à son écharpe jaune et rouge et à son pur parler castillan, au point du jour, Pille-Trousse s'était joint à une bande espagnole chargée par Emmanuel Philibert de chercher, au milieu des morts, M. le duc de Nevers, lequel s'était si fort et tant de fois exposé, que l'on ne pouvait croire qu'il eût survécu à cette terrible journée. Pille-Trousse et le détachement espagnol avaient donc erré toute la journée sur le champ de bataille, tournant et retournant les morts dans la triste espérance de retrouver parmi eux le duc de Nevers. Il va sans dire qu'on ne tournait et retournait point les morts sans fouiller dans leurs poches ; de sorte que Pille-Trousse avait non seulement accompli son œuvre pie, mais encore fait une bonne affaire : il revenait sans une contusion et les goussets pleins.

Selon les ordres donnés, il avait été conduit chez l'amiral, auquel il avait fourni les détails les plus circonstanciés sur les morts et sur les vivants, tenant tous ces détails de ses compagnons de recherche.

Ce fut donc par Pille-Trousse que M. de Coligny apprit la mort du duc d'Enghien et celle de M. le vicomte de Turenne, et la prise du connétable, de Gabriel de Montmorency, son fils, du comte de la Rochefoucault et de tous ces nobles gentilshommes que nous avons nommés.

M. l'amiral lui avait, plus qu'à tout autre, recommandé la discrétion et l'avait renvoyé en lui annonçant que quatre de ses compagnons étaient revenus.

Vers le point du jour, on vint prévenir les pères jacobins que deux paysans de Gruoïs rapportaient un de leurs frères mort. Le cadavre était cloué dans une bière sur laquelle était étendu le cilice de fer que le digne homme portait autrefois sur la peau.

Cinq ou six fois dans le trajet, les Espagnols avaient arrêté les porteurs ; mais, à chaque fois, ceux-ci leur avaient fait comprendre par gestes quelle pieuse mission ils remplissaient en rapportant au couvent des jacobins le corps d'un pauvre moine mort dans l'exercice de ses fonctions religieuses, et toujours les Espagnols les avaient laissés passer en faisant le signe de la croix.

L'amiral avait ordonné de lui conduire les vivants et non les morts ; le cadavre fut donc transporté directement au couvent des jacobins où on le déposa au milieu de la chapelle.

Et, comme les dignes frères entouraient la bière, s'informant avec anxiété du nom de celui qu'elle contenait, on entendit une voix qui sortait du cercueil et qui disait :

— C'est moi, mes très chers frères, moi votre indigne capitaine, le frère Lactance !… Ouvrez-moi vite car j'étouffe !

Les frères ne se le firent point répéter à deux fois ; chez quelques-uns la terreur fut grande, mais d'autres plus braves comprirent que c'était quelque savante ruse de guerre qu'avait dû employer, pour rentrer dans la ville, leur honoré capitaine frère Lactance, et ils ouvrirent promptement le cercueil.

Ils ne se trompaient point : frère Lactance se leva, alla s'agenouiller devant l'autel, y dit ses actions de grâces et revint raconter qu'après une expédition malheureuse dont il faisait partie, ayant trouvé asile chez de braves paysans, et ceux-ci craignant quelque perquisition espagnole, Dieu lui avait inspiré l'idée de se faire clouer dans une bière et rapporter dans la ville comme s'il était mort.

Le stratagème avait été d'autant plus facile que c'était justement chez un menuisier qu'il avait trouvé refuge.

On a vu que le stratagème avait parfaitement réussi.

Les bons pères, joyeux de revoir leur digne capitaine, ne marchandèrent pas sur le prix du cercueil et le prix du port : ils donnèrent un écu pour la bière et deux écus pour les porteurs, lesquels demandèrent à frère Lactance de les choisir, préférablement à tous autres, lorsque l'envie lui prendrait de se faire ensevelir de nouveau.

Ce fut par frère Lactance, qui n'avait reçu aucune recommandation de l'amiral, que le bruit de la défaite du connétable commença de se répandre dans le couvent et, du couvent, transpira dans la ville.

Vers onze heures du matin, on annonça maître Procope à l'amiral, qui se tenait sur le rempart près de la tour à l'Eau.

Maître Procope arrivait le dernier, mais ce n'était pas la faute du digne procureur. Il avait fait de son mieux et arrivait avec une lettre du connétable.

Comment maître Procope avait-il une lettre de M. le connétable ?

Nous allons le dire.

Maître Procope s'était tout simplement présenté au camp espagnol comme un pauvre diable de reître ayant, près de M. le connétable, la fonction de fourbisseur de ses armes.

Il demandait à être réuni à son maître ; la demande était si peu ambitieuse qu'elle lui fut accordée.

On indiqua à maître Procope le logis qui avait été assigné à M. le connétable et maître Procope s'y rendit.

D'un coup d'œil, il fit comprendre au connétable qu'il avait quelque chose à lui dire.

Le connétable répondit par un autre coup d'œil et, jurant, sacrant, maugréant, finit par renvoyer tous ceux qui étaient là.

Puis, quand il fut en tête à tête avec Procope :

— Allons, drôle ! lui dit-il, j'ai compris que tu avais à me parler : dégoise-moi vite ton compliment, et sois clair, ou je te livre comme espion au duc de Savoie, qui te fera pendre !

Alors, Procope avait raconté au connétable toute une histoire à sa plus grande louange.

M. l'amiral, qui avait toute confiance en lui, l'avait expédié à son oncle afin d'avoir de ses nouvelles et Procope avait pris, pour arriver jusqu'à M. le connétable, le prétexte que nous avons dit.

M. le connétable pouvait donc le charger d'une réponse écrite ou verbale pour son neveu : il trouverait moyen de rentrer dans la ville ; ce soin le regardait.

M. de Montmorency n'avait d'autre réponse à faire à son neveu que de lui recommander de tenir le plus longtemps possible.

— Donnez-moi cette recommandation par écrit, dit Procope.

— Mais, brigand ! dit le connétable, si l'on te prend avec une pareille recommandation, sais-tu ce qui arrivera ?

— Je serai pendu, répondit tranquillement Procope ; mais soyez tranquille, je ne me laisserai pas prendre.

Réfléchissant qu'après tout, c'était l'affaire de Procope, d'être pendu ou non pendu, et qu'il ne pouvait trouver un meilleur moyen de donner de ses nouvelles à Coligny, le connétable écrivit la lettre que Procope eut la précaution de cacher entre l'envers et la doublure de son pourpoint.

Puis, en fourbissant avec acharnement le casque, la cuirasse, les brassards et les cuissards de l'armure du connétable, qui ne s'était jamais vue si brillante que depuis qu'elle était aux mains de Procope, celui-ci attendit une occasion favorable à son retour dans la ville.

Le 12, au matin, une occasion se présenta. Philippe II arriva au camp, ainsi que nous l'avons dit, ce qui produisit un si grand mouvement, que nul ne songea à faire attention à un aussi petit personnage que l'était le fourbisseur de M. le connétable.

Le fourbisseur de M. le connétable parvint donc à se sauver, secondé dans sa fuite par la fumée des canons que l'on tirait en signe de réjouissance ; et il était tranquillement venu frapper à la porte de Rémicourt, qui lui avait été ouverte.

L'amiral, nous l'avons dit, était sur le rempart près de la tour à l'Eau, situation d'où l'on dominait tout le camp espagnol.

Il était accouru là au grand bruit et à la grande fête qui se faisait dans le camp, bruit et fête dont il ignorait la cause.

Procope le mit au courant de la situation, lui donna la lettre du connétable et lui désigna la tente d'Emmanuel Philibert.

Puis il ajouta que cette tente avait été préparée pour recevoir le roi Philippe II ; assertion sur laquelle l'amiral ne dut garder aucun doute lorsqu'il vit cette tente se pavoiser de l'étendard royal espagnol.

Il y a plus : Procope, qui avait une vue excellente, une vue de procureur, prétendit que cet homme vêtu de noir qu'on apercevait au seuil de la tente était le roi Philippe II.

Ce fut alors que Coligny eut l'idée de répondre à tout ce bruit et à toute cette fumée par un seul coup de canon.

Procope demanda à pointer la pièce. Coligny pensa qu'il ne pouvait refuser une si petite satisfaction à l'homme qui venait de lui apporter une lettre de son oncle.

Procope pointa la pièce de son mieux et, si le boulet passa à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe, ce fut, bien certainement, la faute du coup d'œil de l'aventurier, et non celle de sa volonté.

Quoiqu'il en soit, le connétable, comme on l'a vu, y avait reconnu la réponse de Coligny, lequel, convaincu que Procope avait fait tout ce qu'il pouvait, donna l'ordre qu'on lui comptât dix écus pour sa peine.

Procope rejoignit vers une heure ses compagnons, ou plutôt une partie de ses compagnons, c'est-à-dire Yvonnet, les deux Scharfenstein, Maldent, Pille-Trousse, Lactance et Malemort.

Quant au poète Fracasso, on l'attendit vainement, il ne reparut pas. Des paysans interrogés par Procope prétendirent avoir vu un cadavre pendu à un arbre, juste à l'endroit où avait eu lieu l'échauffourée du 10 au soir ; et Procope pensa judicieusement que ce cadavre ne pouvait être que celui de Fracasso.

Pauvre Fracasso ! sa rime lui avait porté malheur !

q

Chapitre 16 L'assaut.

Du moment où la victoire de la Saint-Laurent et l'arrivée de Philippe II devant Saint-Quentin n'amenaient pas la reddition de cette ville ; du moment où, au lieu de se rendre, Coligny, sans respect de la majesté royale, forçait Philippe II à battre en retraite en faisant siffler un impertinent boulet à ses oreilles augustes, il devenait évident que la ville était décidée à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Il fut donc résolu qu'on la presserait sans relâche.

Il y avait dix jours que le siège avait commencé : c'était bien du temps perdu déjà devant de si pauvres murailles. Il fallait en finir le plus tôt possible avec l'opiniâtreté de ces impudents bourgeois qui osaient tenir encore, lorsqu'ils avaient perdu l'espoir d'être secourus, et qu'ils n'avaient plus pour perspective qu'une

ville emportée d'assaut et tous les malheurs qui suivent d'ordinaire un pareil événement.

Quelque précaution qu'eût prise Coligny pour cacher aux Saint-Quentinois la défaite du connétable, la nouvelle s'en répandit dans la ville ; mais, chose étrange ! et l'amiral l'avoue lui-même, elle eut plus d'influence sur les gens de guerre que sur les bourgeois.

Au reste, la grande difficulté qui commença de se présenter à l'amiral et celle qui, comme on l'a vu, l'avait gêné dès le commencement, fut de trouver des ouvriers pour réparer le ravage du canon. Ce ravage portait particulièrement sur le rempart de Rémicourt et, depuis l'arrivée de l'armée anglaise, qui avait envoyé à Carondelet et à Julian Romeron une douzaine de pièces d'artillerie, le rempart n'était plus tenable. En effet, une première batterie avait été établie, comme nous l'avons déjà dit, sur la plateforme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et une seconde à deux étages sur les hauteurs du faubourg. Ces deux batteries labouraient, dans toute sa longueur, le rempart de Rémicourt, depuis la porte d'Isle jusqu'à la tour Rouge. De sorte que les travailleurs, découverts des pieds à la tête et exposés à ce double feu des batteries anglaises et espagnoles, n'osaient plus aborder le rempart, qui menaçait de s'écrouler un beau matin d'un bout à l'autre.

Ce fut Dandelot qui obvia à cet inconvénient.

Il eut cette idée de faire transporter sur le rempart toutes les vieilles barques que l'on put se procurer le long de la Somme et d'en faire des traverses.

Un soir, à la nuit tombante, le travail commença.

Frantz et Heinrich, coiffés chacun d'un bateau comme d'un chapeau immense, entreprirent cette rude besogne. À mesure qu'un bateau était placé en travers sur le rempart, des pionniers l'emplissaient de terre.

On déposa de cette façon, pendant une nuit, sur le rempart cinq bateaux qui furent emplis de terre et qui offrirent un abri aux travailleurs.

Alors, les soldats reparurent sur le boulevard et les travailleurs reprirent leur besogne.

Pendant ce temps, deux nouveaux chemins couverts avaient été entrepris par les assiégeants. Le premier dans la direction de la tour à l'Eau ; le second vis-à-vis le moulin de la courtine de Rémicourt.

L'amiral fit dépaver les rues, fit porter les pavés dans les tours, et, du haut des tours, fit, pour inquiéter les pionniers espagnols, jeter ces pavés dans les tranchés ; mais les gabions qui masquaient les mineurs les garantissaient en grande partie de l'action de ces projectiles et leur permettaient de continuer l'œuvre de destruction.

Philippe II, afin d'exciter les canonniers espagnols à établir leurs batteries, venait parfois les visiter pendant leurs travaux ; mais, un jour qu'il assistait à l'établissement d'une de ces batteries, l'amiral le reconnut et, appelant ses plus habiles arquebusiers, il leur indiqua le point de mire royal. À l'instant une grêle de balles siffla autour du roi qui, à tout hasard et de peur d'accident, avait amené son confesseur avec lui pour avoir toujours sous la main une absolution in extremis.

Au bruit des balles, Philippe II se tourna vers le moine.

— Mon père, demanda-t-il, que dites-vous de cette musique ?

— Je la trouve très désagréable, sire, répondit le moine en secouant la tête.

— C'est aussi mon avis, dit Philippe II. Je ne comprends vraiment point comment mon père l'empereur Charles Quint y pouvait trouver tant de plaisir… Allons-nous-en !

Et le roi d'Espagne et son confesseur s'en allèrent, en effet, pour ne plus revenir.

Cependant, l'achèvement de ces travaux ne demanda pas moins de neuf jours ; c'était déjà neuf jours de gagnés pour le roi de France qui, sans doute, ne perdait pas le temps que lui gagnait l'amiral et les braves gens de sa ville de Saint-Quentin.

Enfin, le 21, on démasqua les batteries et, le 22, on commença à les faire jouer. Seulement alors, les Saint-Quentinois purent juger du danger qui les menaçait.

Pendant ces neuf jours, Philippe II avait fait venir de Cambrai toute l'artillerie qu'il avait pu en distraire ; de sorte que tout l'espace compris depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Saint-Jean ne formait plus qu'une immense batterie de cinquante pièces de canon battant une ligne de murailles d'environ mille mètres.

D'un autre côté, les batteries flamandes de la ruelle d'Enfer avaient repris leur feu, battant la courtine du Vieux-Marché et celle du corps de garde Dameuse.

Tandis que les batteries anglaises, séparées en deux parties, aidaient, d'un côté, les batteries espagnoles de Carondelet et de

Julian Romeron, et, de l'autre, sous les ordres de lord Pembroke, lançaient des hauteurs de Saint-Prix, leurs boulets dans le faubourg de Ponthoille et contre la tour Sainte-Catherine.

Saint-Quentin était complètement enveloppé d'un cercle de feu.

Par malheur, les vieux murs qui faisaient face à Rémicourt, c'est-à-dire le point attaqué avec le plus d'acharnement, n'avaient qu'un parement en grès et ne pouvaient offrir qu'une bien faible résistance. À chaque nouvelle salve d'artillerie, la muraille entière tremblait et l'on croyait voir s'écrouler sur toute sa longueur le revêtement qui se détachait du rempart comme la croûte d'un gigantesque pâté.

À partir de ce moment, ce fut tout autour de la ville comme l'éruption d'un immense volcan. Saint-Quentin semblait la salamandre antique enfermée dans une ceinture de flammes. Chaque boulet enlevait une pierre de la muraille ou ébranlait une maison. Les quartiers d'Isle et de Rémicourt ne présentaient que l'aspect d'une vaste ruine. On chercha d'abord à étayer et à soutenir les maisons. Mais, à peine l'une d'elles était-elle étayée, que la maison voisine, en s'écroulant, entraîna la maison et les étais avec elle. Les habitants de ces deux quartiers désolés se retiraient au fur et à mesure que s'écroulaient leurs demeures et fuyaient vers le quartier Saint-Thomas, qui était de tous le moins exposé au feu ; et tel est l'amour de la propriété, qu'ils ne quittaient les murs croulants qu'au moment où ils les voyaient tout près de tomber, et que quelques-uns mirent tant de lenteur à les abandonner qu'ils furent ensevelis sous les décombres.

Et, cependant, du sein de cette désolation, du milieu de ces débris, pas une voix ne s'éleva pour parler de se rendre. Chacun était convaincu de la sainteté de sa mission et semblait se dire : « Nous y succomberons, villes, maisons, remparts, citoyens, soldats ; mais en succombant, nous sauverons la France ! »

Cet orage de feu, cet ouragan de fer dura du 22 au 26 août. Le 26 août, le rempart n'offrait plus l'aspect que d'une grande découpure de pierre dans laquelle onze brèches toutes praticables avaient été creusées par le canon flamand, anglais et espagnol.

Tout à coup, vers deux heures de l'après-midi, d'un commun accord, les batteries ennemies se turent ; un silence de mort succéda aux effroyables détonations qui ne cessaient de se faire entendre depuis quatre-vingt-seize heures, et l'on vit les assiégeants s'approcher en foule par des chemins ouverts.

On crut que le moment de l'assaut était arrivé.

Justement, un boulet venait de mettre le feu à des chaumières situées près du couvent des jacobins et l'on commençait à l'éteindre, lorsque tout à coup le cri : « Aux murailles ! » retentit par la ville.

Coligny accourut ; il invita les habitants à laisser brûler les maisons et à venir défendre les remparts.

Les habitants, sans murmurer, abandonnèrent les pompes et les seaux et, prenant les piques et les arquebuses, s'élancèrent aux murailles. Les femmes et les enfants restèrent pour voir brûler leurs demeures.

C'était une fausse alerte : l'assaut ne devait pas encore avoir lieu ce jour-là ; les assiégeants s'approchaient pour faire jouer les

mines établies sous les escarpes. Sans doute ne trouvaient-ils pas encore la rampe suffisamment praticable. Les mines jouèrent, ajoutèrent de nouvelles brèches aux premières, de nouveaux décombres aux anciens, et les assiégeants se retirèrent.

Pendant ce temps, l'incendie, abandonné à lui-même, avait dévoré trente maisons !

La soirée et la nuit furent employées à réparer autant que possible les brèches du front d'attaque et à établir sur la muraille de nouveaux parapets.

Quant à nos aventuriers, grâce au légiste Procope, leurs dispositions furent prises avec autant de loyauté que de discernement.

Le fonds commun se composait de quatre cents écus d'or. Cela attribuait à chacun, vu la mort de Fracasso, et l'héritage qui en avait été la suite, cinquante écus d'or. Chacun prit sur soi vingt-cinq écus d'or et laissa à la masse les vingt-cinq autres, qui furent enfouis dans les caves du couvent des jacobins après que tous eurent fait serment de ne mettre la main sur ce fonds de réserve que dans un an à partir de ce jour et en présence de tous les survivants. Des vingt-cinq écus que l'on avait sur soi, chacun en pouvait disposer à sa guise et selon les besoins et les circonstances. Il était bien entendu que la part de ceux qui mourraient dans l'intervalle appartiendrait aux survivants. Malemort, qui avait moins de chance de fuite que les autres, cacha ses vingt-cinq écus d'or à part, pensant avec raison que, s'il les gardait sur lui, ils étaient perdus.

Le lendemain 27, au point du jour, le canon recommença de tonner, et les brèches, à peu près réparées pendant la nuit, redevinrent praticables.

Nous avons déjà dit qu'il y en avait onze principales.

Voici quelle étaient leur position et quels étaient leurs moyens de défense. La première, pratiquée dans la tour de la porte Saint-Jean, était gardée par le comte de Breuil, gouverneur de la ville. La seconde était gardée par la compagnie écossaise du comte Harran. Ces Écossais étaient les plus gais et les plus laborieux soldats de la garnison. La troisième, ouverte dans la tour de la Couture, était gardée par la compagnie du Dauphin, dont, autrefois, M. de Théligny était lieutenant. Cette compagnie avait pour commandant M. de Cuisieux, son successeur. La quatrième, qui éventrait la tour Rouge, était gardée par la compagnie du capitaine Saint-André et par Lactance et ses jacobins ; la tour Rouge n'était située qu'à cinquante pas du couvent. La cinquième, qui était en face du palais du gouvernement, était gardée par Coligny lui-même avec sa compagnie ; il avait près de lui Yvonnet, Procope et Maldent. La sixième, ouverte dans la tour placée à gauche de la porte de Rémicourt, était gardée par une moitié de la compagnie de l'amiral que commandait le capitaine Rambouillet. Pille-Trousse, qui avait des amis dans cette compagnie, s'y était fait incorporer. La septième était gardée par le capitaine Jarnac, dont nous avons déjà dit quelques mots. Il était fort malade ; mais, si malade qu'il fût, le 27 au matin, il s'était fait conduire à cette brèche où, couché sur un matelas, il attendait l'assaut. La huitième, qui donnait accès à la tour Sainte-Périne, était gardée par trois capitaines que nous n'avons point eu encore l'occasion de nommer et qui s'appelaient Forces, Ogier et Soleil. Un quatrième, le sieur de Vaulpergues, s'était joint à eux. Ils commandaient à des soldats de différentes armes. La neuvième était gardée par Dandelot avec trente-cinq hommes d'armes et vingt-cinq ou trente arquebusiers. La dixième, qui était ouverte dans la tour

à l'Eau, était défendue par le capitaine de Lignières et sa compagnie. Enfin, la onzième, qui effondrait la porte d'Isle, était gardée par le capitaine Sallevert et la compagnie La Fayette, à laquelle s'étaient joints les deux Scharfenstein et Malemort, qui n'avaient eu qu'une trentaine de pas à faire hors de la tente pour arriver à la brèche.

Tous ces gens de guerre répartis sur les différentes brèches s'élevaient à huit cents hommes ; les bourgeois mêlés à eux formaient un nombre à peu près double du leur.

Le 27 août, nous l'avons dit, dès le point du jour, le canon commença de gronder et, jusqu'à deux heures de l'après-midi, ne s'arrêta point une seconde. Il était inutile de répondre à un pareil feu, qui broyait les remparts, écrasait les maisons et allait frapper les habitants jusque dans les rues les plus reculées.

On se contenta donc d'attendre. Mais, pour ne laisser à tout homme en état de porter les armes aucun doute sur la nécessité de sa coopération, depuis le point du jour, le guetteur du beffroi ne cessa de sonner, s'interrompant seulement pour crier avec un porte-voix, du haut de la tour :

— Aux armes, citoyens ! aux armes !

Et, au son de cette cloche, et à ces cris lugubres et incessamment répétés, les plus faibles devenaient forts, les plus timides reprenaient courage.

À deux heures, le feu cessa et un drapeau fut hissé par Emmanuel Philibert sur le saillant du chemin couvert.

C'était le signal de l'assaut.

Trois colonnes furent lancées sur trois points : l'une, vers le couvent des jacobins ; l'autre, vers la tour à l'Eau ; la troisième, sur la porte d'Isle.

Ces trois colonnes se composaient : celle qui marchait vers le couvent des jacobins, des vieilles bandes espagnoles conduites par Alonzo de Cazières, et de quinze cents Allemands sous les ordres de leur colonel Lazare Swendy ; celle qui marchait sur la tour à l'Eau comptait six bataillons espagnols commandés par le colonel Navarez et six cents Wallons du comte de Mégue ; enfin, celle qui marchait sur la porte d'Isle était guidée par le capitaine Carondelet et Julian Romeron. Ils avaient sous leurs ordres trois enseignes bourguignonnes et deux mille Anglais.

Il serait impossible de mesurer, si court qu'il fût, le temps qui s'écoula entre le moment où les assiégeants s'élancèrent des tranchées jusqu'à celui où ils vinrent se heurter aux assiégés. En pareil cas, on vit des années dans le cours d'une minute.

Le choc eut lieu sur les trois points menacés. Sur ces trois points, pendant un quart d'heure, on ne vit rien qu'une affreuse mêlée ; on n'entendit rien que des cris, des hurlements, des blasphèmes ; puis, suspendu un moment au haut de la falaise croulante, le flot qui avait monté descendit repoussé, laissant le talus couvert de morts.

Chacun avait fait merveille ; les trois points attaqués avec acharnement avaient été défendus avec désespoir. Lactance et ses jacobins s'étaient vigoureusement montrés. L'ennemi avait roulé de la tour Rouge jusque dans les fossés ; mais plus de vingt moines étaient restés pêle-mêle parmi les morts avec les vieux soldats espagnols d'Alonzo de Cazières et les Allemands de Swen-

dy. Les Wallons du comte de Mégue et les Espagnols de Navarez n'avaient pas été plus heureux et, forcés de reculer jusqu'aux tranchées, ils se reformaient pour un second assaut. Enfin, à la tour de la porte d'Isle, la présence de Malemort et des deux Scharfenstein s'était fait efficacement sentir : Carondelet avait eu la main droite broyée d'un coup de pistolet tiré par Malemort et Julian Romeron, renversé d'un coup de masse et précipité du haut des remparts par Heinrich Scharfenstein, s'était brisé les deux jambes dans sa chute.

Il y eut un instant de halte sur toute la ligne. On respirait. Seulement, on continuait d'entendre vibrer les coups du beffroi dans les intervalles desquels la voix du guetteur faisait retentir le cri :

— Aux armes ! citoyens, aux armes !

Ce cri n'était point inutile car, ainsi que nous l'avons dit, les colonnes d'assaut se reformaient et, ayant reçu un renfort de troupes fraîches, revenaient à l'attaque par le même chemin semé de morts qu'elles avaient déjà parcouru.

Ce qui faisait cette défense sublime, c'est que chefs, soldats et bourgeois savaient bien qu'elle était inutile et ne pouvait avoir un heureux résultat ; mais c'était un grand devoir à accomplir et chacun l'accomplissait, gravement, saintement, noblement !

Rien de plus sombre et de plus terrible – Coligny lui-même le dit – que cette seconde attaque, que n'accompagnait ni les fanfares des trompettes, ni les roulements des tambours. Assiégeants et assiégés s'abordèrent en silence et le seul bruit que l'on entendit fut celui du fer heurtant le fer.

La brèche qu'il gardait n'étant point attaquée, Coligny pouvait suivre des yeux les chances du combat et se porter où il croirait sa présence nécessaire. Il vit alors un groupe d'enseignes espagnoles qui, ayant délogé les arquebusiers de la tour Rouge et profitant de cet avantage, s'avançaient jusqu'au parapet du rempart en se glissant à la file jusque dans la tour même.

Coligny ne s'inquiéta point d'abord de cette attaque : le chemin pris par les enseignes espagnoles était si étroit et si difficile, que, si la compagnie du Dauphin faisait son devoir, les assiégeants allaient être certainement repoussés ; mais, au grand étonnement de Coligny, les Espagnols se succédaient les uns aux autres par le même chemin sans qu'il y eût apparence de trouble dans leur marche.

Tout à coup, un soldat effaré vint annoncer à l'amiral que la brèche de la tour Rouge était forcée.

Il était impossible à Coligny, à cause d'un bateau rempli de terre qui s'élevait entre lui et la tour Rouge, de voir ce qui se passait sur ce point : seulement, comprenant que le plus pressé était de courir là où on lui disait que l'ennemi était victorieux, il appela à lui cinq ou six hommes et descendit du rempart, qu'il comptait remonter de l'autre côté de la traverse, en criant :

— À moi, mes amis ! c'est ici qu'il faut mourir !

Et, en effet, il courut de toute sa force vers la tour Rouge.

Mais il n'était pas à moitié chemin qu'il vit, derrière la plateforme du moulin à vent, l'enseigne de la compagnie du Dauphin fuyant dans la direction des jacobins avec d'autres gens de

guerre, tandis que moines et bourgeois se faisaient tuer plutôt que de reculer d'un pas.

Coligny pensa que sa présence était d'autant plus urgente à la tour Rouge que les gens de guerre l'abandonnaient et il redoubla de vitesse ; mais, en remontant sur le rempart, il s'aperçut que le rempart était pris et qu'il venait de donner, tête baissée, au milieu de la colonne d'attaque espagnole et allemande, déjà maîtresse, non seulement de la brèche, mais encore de la muraille.

L'amiral regarda autour de lui : un seul page, presque enfant, l'avait suivi, avec un gentilhomme et un valet de chambre.

En ce moment, deux hommes l'attaquèrent, l'un à coups d'épée, l'autre en l'ajustant à bout portant avec une arquebuse.

L'amiral para les coups d'épée avec son bras bardé de fer et écarta, avec la pique qu'il tenait à la main, le canon de l'arquebuse, qui partit en l'air.

Alors, le petit page effrayé cria en espagnol :

— Ne tuez pas monseigneur l'amiral ! ne tuez pas monseigneur l'amiral !

— Êtes-vous en effet l'amiral ? demanda le soldat qui avait porté les coups d'épée à Coligny.

— Si c'est l'amiral, il est à moi ! cria l'homme à l'arquebuse.

Et il étendit la main sur Coligny.

Mais lui, frappant cette main du manche de sa pique :

— Il n'est point besoin de me toucher, dit-il ; je me rends et, avec l'aide de Dieu, je trouverai pour ma rançon une telle somme

qu'elle vous contentera tous les deux.

Alors, les deux soldats échangèrent à demi-voix quelques paroles que l'amiral ne put entendre et qui étaient sans doute un accord, car ils cessèrent de se disputer pour lui demander si les hommes qui l'accompagnaient étaient à lui et qui ils étaient.

— L'un est mon page, l'autre mon valet de chambre, le troisième un gentilhomme de ma maison, répondit l'amiral ; leur rançon vous sera payée avec la mienne ; seulement, retirez-moi du chemin des Allemands : je désire ne point avoir affaire à eux.

— Suivez-nous, dirent les deux soldats, et nous allons vous mettre en lieu de sûreté.

Et, ayant demandé à l'amiral son épée, ils le ramenèrent à la brèche qui n'avait point été escaladée et, l'aidant à descendre, ils le conduisirent dans le fossé à l'entrée d'une mine.

Là, on rencontra don Alonzo de Cazières, avec lequel les soldats échangèrent quelques paroles.

Alors, don Alonzo s'approcha de Coligny, le salua courtoisement ; puis, lui montrant de la main un groupe de gentilshommes qui sortaient de la tranchée et s'avançaient vers la muraille, faisant cortège au généralissime de l'armée espagnole :

— Voici monseigneur Emmanuel Philibert, dit-il ; si vous avez quelque réclamation à faire, adressez-vous à lui.

— Je n'ai rien à lui dire, répondit l'amiral, sinon que je suis le prisonnier de ces braves gens et que je désire que ce soit eux qui touchent le prix de ma rançon.

Emmanuel entendit ce que disait Coligny et, avec un sourire :

— Monsieur l'amiral, dit-il en français, voici deux drôles qui, si notre prisonnier leur est payé à sa valeur, seront plus riches que certains princes de ma connaissance.

Et, laissant l'amiral aux mains de don Alonzo de Cazières, Emmanuel Philibert monta sur le rempart par cette même brèche qu'avait défendue l'amiral.

q

Chapitre 17 Un fugitif.

Les habitants de Saint-Quentin savaient bien quel terrible jeu ils jouaient en opposant à la triple armée espagnole, flamande et anglaise qui entourait leurs murailles cette opiniâtre résistance dont la fortune de Philippe II venait de triompher.

Ils ne songèrent donc pas plus à demander merci que, selon toute probabilité, le vainqueur ne songea à leur accorder miséricorde.

C'était la nature des guerres de cette époque d'entraîner à leur suite d'effroyables représailles. Dans ces armées composées d'hommes de tous pays, où des condottieri d'une même nation combattaient souvent l'un contre l'autre et où les engagements d'argent étaient, en général, assez mal tenus par les parties contractantes, le pillage était porté d'avance en ligne de compte comme complément de solde et devenait même parfois, en cas de défaite, la solde unique. Seulement, dans ce cas, on pillait les amis au lieu de piller les ennemis.

Aussi, nous l'avons vu, la défense avait-elle été désespérée partout, excepté sur ce point où la compagnie du Dauphin avait faibli. L'ennemi occupait déjà la tour Rouge, l'amiral était déjà pris, Philibert était déjà sur le rempart, que l'on se battait encore, non plus pour sauver la ville, mais pour tuer et être tué, sur trois autres brèches, celles qui étaient défendues par le capitaine Soleil, par la compagnie de M. de La Fayette et par celle de M. Dandelot, frère de l'amiral.

Il en était de même sur plusieurs points de la ville : les Espagnols, en pénétrant dans la place par la rue du Billon, avaient trouvé des groupes de bourgeois armés qui défendaient le carrefour de Cépy et l'entrée de la rue de la Fosse.

Cependant, aux cris de : « Ville gagnée ! » à la lueur du feu, à la vue de la fumée, ces résistances partielles s'éteignirent ; la brèche du capitaine Soleil fut forcée, puis celle de M. de Lafayette, puis enfin la dernière, celle de M. Dandelot.

À mesure que ces brèches étaient prises, on entendait de grands cris auxquels succédait un silence sombre ; ces cris, c'étaient des cris de victoire ; ce silence, c'était celui de la mort.

La brèche forcée, ses défenseurs égorgés ou reçus à rançon, – si on les jugeait à leur mine assez riches pour se racheter, – les vainqueurs se ruaient sur la partie de la ville la plus proche du rempart où ils avaient pris pied, et le pillage commençait.

Il dura cinq jours.

Pendant cinq jours, l'incendie, le viol et le meurtre, ces hôtes dévastateurs des villes prises d'assaut, se promenèrent par les

rues, s'asseyant au seuil des maisons désertes ou renversées et se vautrant jusque sur les dalles sanglantes des églises.

Rien ne fut épargné : ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ni moines, ni religieuses. Dans une piété pour les pierres qu'il n'avait pas pour les hommes, Philippe II avait donné l'ordre de respecter les édifices sacrés, craignant sans doute que les sacrilèges commis ne retombassent sur sa tête ; l'ordre fut inutile, rien n'arrêta la destruction aux mains des vainqueurs. L'église de Saint-Pierre-au-Canal fut renversée comme par un tremblement de terre ; la Collégiale, trouée à jour par les boulets, veuve de ses magnifiques vitraux de couleur brisés par les décharges d'artillerie, fut dépouillée de ses ciboires de vermeil, de ses vases et de ses chandeliers d'argent ; le grand Hôtel-Dieu fut brûlé, et l'hôpital des Belles-Portes, l'hôpital de Notre-Dame, l'hôpital de Lembay, l'hôpital de Saint-Antoine, le béguinage des grainetiers et la maison du Séminaire ne présentèrent plus, ces cinq jours écoulés, qu'un monceau de ruines.

Une fois le rempart envahi, une fois la résistance des rues anéantie, chacun n'avait plus songé qu'à subir le destin ou à y échapper ; les uns avaient tendu la gorge au couteau ou à la hallebarde, les autres s'étaient réfugiés dans des caves, dans des souterrains, où ils espéraient se dérober aux regards des ennemis ; d'autres, enfin, s'étaient laissés glisser du haut en bas des remparts, essayant de passer à travers les tronçons mal joints des trois armées. Mais presque tous ceux qui avaient tenté ce dernier moyen de fuite avaient servi de but aux arquebusiers espagnols ou aux archers anglais, et bien peu avaient échappé aux balles des uns ou aux flèches des autres.

On égorgeait donc, non seulement dans la ville, mais aussi hors la ville ; non seulement sur les remparts, mais encore dans les fossés, dans les prairies, et jusque dans la rivière, que quelques désespérés essayaient de traverser à la nage.

Cependant, la nuit vint et le bruit des fusillades cessa.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que la nuit était venue, il y avait à peu près vingt minutes que le dernier coup d'arquebuse s'était fait entendre, lorsqu'un léger frissonnement agita les roseaux de la partie du rivage de la Somme qui s'étendait des sources du Grosnard à la coupure faite en face de Tourival pour laisser pénétrer l'eau de la rivière dans les fossés de la ville.

Ce frissonnement était si léger, qu'il eût été impossible à l'œil le plus perçant ou à l'oreille la plus exercée de distinguer, à dix pas de distance, s'il était causé par les premiers souffles de la nuit ou par le mouvement de quelque loutre se livrant à l'exercice nocturne de la pêche. Tout ce que l'on eût pu voir, c'est qu'il s'approchait insensiblement du fil de l'eau, assez peu profonde en cet endroit ; aussi, arrivé à la lisière des roseaux, le frémissement cessa-t-il pendant quelques minutes à la suite desquelles on eût pu entendre comme le bruit d'un corps qui plonge. En même temps, des bulles d'eau montèrent du fond de la rivière à la surface.

Quelques secondes après, un point noir apparut au milieu du cours de la rivière ; mais, ne demeurant visible que juste le temps qu'il faut à un animal vivant dans notre atmosphère pour reprendre haleine, il disparut aussitôt.

Deux ou trois fois encore, à des distances égales, sans se rapprocher d'un bord ni de l'autre, et toujours suivant le fil de l'eau,

le même objet disparut pour reparaître encore.

Puis, enfin, le nageur – car, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la ville rugissante de douleur et qu'un double regard jeté à droite et à gauche l'assurait que les deux rives de la Somme étaient désertes, l'individu dont nous suivons la trace paraissait moins craindre de laisser reconnaître qu'il appartenait à l'espèce du genre animal qui, de son autorité privée s'est déclarée la plus noble ; – puis enfin, disons-nous, le nageur dévia volontairement de la ligne droite et, après quelques vigoureuses brasses pendant lesquelles le sommet de sa tête seul apparaissait à la surface de l'eau, il aborda sur la rive gauche du fleuve, juste à un endroit où l'ombre d'un groupe de saules rendait l'obscurité plus épaisse encore que dans les endroits découverts.

Un instant il s'arrêta, retint son haleine et, demeurant aussi muet et aussi immobile que le tronc rugueux contre lequel il s'était appuyé, il interrogea, avec tous ses sens rendus plus subtils par l'idée du péril auquel il venait d'échapper et de celui qui le menaçait encore, l'air, la terre et l'eau.

Tout semblait silencieux et tranquille ; la ville seule, couverte d'un panache de fumée au milieu duquel s'élevait parfois un jet de flammes, semblait, comme nous l'avons dit, se débattre dans les tortures d'une douloureuse agonie.

Le fugitif, alors, par cela même qu'il se sentait à peu près en sûreté, parut éprouver un plus vif regret d'abandonner ainsi une ville dans laquelle il laissait sans doute des souvenirs d'amitié ou d'amour chers à son cœur. Mais ce regret, si vif qu'il fût, ne parut pas lui inspirer un moment le désir de revenir sur ses pas ; il se contenta de pousser un soupir, de murmurer un nom ; et, après

s'être assuré que son poignard, seule arme qu'il eût conservée et qu'il portait au cou, suspendu à une chaîne dont, le jour, on pouvait contester la valeur mais que, la nuit, rien n'empêchait de prendre pour de l'or ; après s'être assuré, disons-nous, que son poignard jouait facilement dans le fourreau et qu'une ceinture de cuir à laquelle il semblait attacher une importance réelle continuait de serrer sous son pourpoint la taille mince et flexible dont la nature l'avait doué, il s'élança vers les marais de l'Abbiette de ce pas qui tient le milieu entre le pas de course et le pas ordinaire, et que la stratégie moderne a baptisé du nom de pas gymnastique.

Pour quelqu'un qui eût été peu familier avec les alentours de la ville, le chemin que prenait le fugitif n'eût peut-être pas été sans danger. À l'époque où se passaient les événements que nous racontons, toute cette partie de la rive gauche de la Somme sur laquelle se hasarde notre coureur nocturne était occupée par des marais et des étangs qu'on ne traversait qu'à l'aide d'étroites chaussées ; mais ce qui devenait un péril pour un homme inexpérimenté offrait, au contraire, une chance de salut à celui qui connaissait les passes du boueux labyrinthe, et un ami invisible qui eût suivi des yeux notre homme et qui eût conçu des craintes sur le chemin qu'il prenait, eût été bien vite rassuré.

En effet, toujours du même pas et sans dévier un seul instant de la ligne de terrain solide qu'il devait suivre pour ne point s'engloutir dans quelques-unes de ces tourbières où le connétable avait si malheureusement envasé ses soldats, le fugitif traversa le marais et se trouva bientôt sur les premiers monticules de cette plaine mamelonnée qui s'étend du village de l'Abbiette au moulin

de Cauchy et qui, lorsqu'elle est couverte d'épis, prend sous le souffle du vent qui les courbe l'aspect houleux d'une mer agitée.

Cependant, comme il devenait assez difficile de continuer à marcher du même pas au milieu de ces moissons à moitié sciées par l'ennemi pour en faire la paille de ses bivouacs ou la nourriture de ses chevaux, celui que nous avons pris à tâche de suivre dans sa course aventureuse appuya sur sa gauche et se trouva bientôt fouler un chemin battu qu'il semblait avoir eu pour but principal de rencontrer en exécutant la savante évolution qu'il venait de faire.

Comme il arrive chaque fois qu'un but est atteint, le batteur d'estrade, en sentant sous ses pieds le sable de la route au lieu du chaume de la plaine, s'arrêta quelques instants, aussi bien pour jeter un coup d'œil autour de lui que pour reprendre son souffle ; puis, dans une ligne qui l'éloignait plus directement de la ville qu'aucune de celles qu'il avait suivies jusque-là, il continua son chemin. Il courut ainsi un quart d'heure à peu près ; puis il s'arrêta de nouveau, l'œil fixe, la bouche entrouverte, l'oreille tendue.

À droite, à cent pas dans la plaine, avec ses grands bras de squelette, s'élevait le moulin de Cauchy ; son immobilité dans les ténèbres lui donnait le double de sa grandeur ordinaire.

Mais ce qui avait arrêté court le fugitif, ce n'était point la vue de ce moulin, qui ne semblait pas lui être inconnu, et qui, sans doute, lui apparaissait, non pas, comme à don Quichotte, sous la forme d'un géant, mais sous sa véritable forme ; ce qui avait arrêté court le fugitif, c'était un rayon de lumière qui avait glissé tout à coup par la porte du moulin et le bruit d'une petite troupe de cavaliers qui arrivait directement à son oreille, tandis que, s'ap-

prochant incessamment de lui, une masse compacte et mobile se faisait de plus en plus visible à ses yeux.

Il n'y avait pas de doute, c'était une patrouille espagnole qui battait la campagne.

Le fugitif s'orienta.

Il était juste à l'endroit où avait eu lieu contre Emmanuel Philibert l'échauffourée du bâtard de Waldeck, échauffourée dans laquelle certains aventuriers de notre connaissance avaient été si mal traités, et qui avait eu pour le pauvre Fracasso particulièrement de si déplorables suites. À gauche, était le petit bois par lequel deux des assaillants s'étaient enfuis ; ce bois ne paraissait point être étranger à notre inconnu ; il s'y élança avec la rapidité d'un daim effarouché et se trouva sous le couvert d'un taillis de vingt ou vingt-cinq ans, dominé de place en place par de grands arbres qui semblaient les aïeux de toute cette menue futaie.

Il était temps : la troupe prenait le chemin à quinze pas de lui au moment même où il disparaissait dans le petit bois.

Soit qu'il pensât que ses facultés auditives fussent augmentées par le contact du sol, soit qu'il se crût plus en sûreté couché à plat ventre que debout, le fugitif se jeta la face contre terre et demeura aussi immobile et aussi silencieux que le tronc du chêne au pied duquel il était couché.

Notre homme ne s'était pas trompé ; c'était bien une troupe de cavaliers ennemis qui battait les chemins et qui peut-être même, avertie de la prise de la ville par quelque messager ou par la vue des flammes et de la fumée qui s'élevaient à l'horizon, allait lui réclamer sa part du butin.

Quelques mots espagnols prononcés par les cavaliers comme ils passaient à la hauteur du fugitif ne laissèrent à celui-ci aucun doute sur leur identité.

Il en devint plus immobile et plus muet que jamais.

Puis, quand, dans cette immobilité et ce mutisme, il eut donné aux rôdeurs nocturnes le temps de s'éloigner, quand le bruit de leurs voix fut éteint tout à fait, quand le retentissement des pas de leurs chevaux fut près de s'éteindre, il se souleva doucement et, soit pour prendre un parti sur la route qu'il devait suivre afin d'éviter de pareilles rencontres, soit pour attendre que les battements de son cœur, dont la violence accusait la vivacité de ses émotions, se fussent un peu calmés, il se souleva lentement, sur ses genoux d'abord, puis sur ses mains, rampa pendant la longueur d'une toise et, sentant aux aspérités des racines qui sortaient de terre qu'il était protégé par l'ombre d'un de ces grands arbres semés de place en place dans le taillis et dont nous avons parlé, il fit volte face et se trouva assis, le dos presque appuyé au tronc de l'arbre, le visage tourné vers le chemin.

Le fugitif, seulement alors, se permit de respirer librement et, quoique ses vêtements fussent encore tout imprégnés des eaux de la Somme, il essuya son front couvert de sueur et passa sa main fine et élégante dans les boucles de ses longs cheveux.

À peine avait-il achevé cette opération qui lui avait fait pousser un soupir de bien-être, qu'il lui sembla qu'un objet mobile qui planait au-dessus de sa tête caressait à son tour, et de la même façon qu'il venait de le faire, cette belle chevelure dont il paraissait, dans les circonstances ordinaires de la vie, prendre un soin tout particulier.

Curieux de savoir quel était cet objet animé ou inanimé qui se permettait à son endroit cette caressante familiarité, le jeune homme, – il était facile de deviner à la souplesse et à l'élasticité de ses mouvements que le fugitif était un jeune homme, – le jeune homme donc se renversa en arrière, s'appuya sur les coudes et essaya de distinguer, à travers les épaisses ténèbres, la forme de l'objet qui causait momentanément sa préoccupation.

Mais tout était si sombre autour de lui qu'il ne put rien distinguer qu'une ligne rapide et étroite placée tout à l'heure verticalement au-dessus de sa tête, maintenant au-dessus de sa poitrine, et qui se balançait avec roideur au souffle de la brise, laquelle tirait des arbres environnants ces murmures nocturnes et indécis qui font frissonner le voyageur disposé à les prendre pour la plainte des âmes en peine.

Nos sens, on le sait, suffisent rarement, isolés, à nous donner une idée nette des objets avec lesquels ils sont mis en contact et ne se complètent que les uns par les autres. Notre fugitif résolut donc de compléter la vue par le toucher, l'œil par la main ; il étendit la main, en effet, et demeura immobile et, pour ainsi dire, pétrifié ; puis, tout à coup, comme s'il eût oublié que la situation précaire où il se trouvait lui faisait une obligation du mutisme et de l'immobilité, il jeta un cri et s'élança hors du bois, en proie à la plus effroyable terreur.

Ce n'était point une main qui venait de caresser amoureusement sa noire chevelure, c'était un pied, et ce pied, c'était celui d'un pendu.

Inutile de dire que ce pendu était notre ancienne connaissance le poète Fracasso qui, ainsi que le bruit en avait couru, avait,

après la malheureuse échauffourée du bâtard de Waldeck, trouvé, au participe passé, la rime qu'il avait si longtemps et si inutilement cherchée à l'infinitif.

q

Chapitre 18 Deux fugitifs.

Le cerf relancé par les chiens ne se jette pas hors du bois et ne dévore pas la plaine en élans plus rapides que ne le faisait le jeune homme aux cheveux noirs qui paraissait posséder à l'endroit des pendus, – sorte de gens beaucoup moins à craindre, cependant, après qu'avant l'opération, – une inconcevable irritabilité nerveuse.

Le seul soin qu'il prit donc, en apparaissant à la lisière du petit taillis, fut de tourner le dos à Saint-Quentin et de courir dans une direction opposée à la ville ; le seul désir qu'il parut avoir fut de s'éloigner de là le plus tôt possible.

Le fugitif, en conséquence, soutint pendant plus de trois quarts d'heure une course dont on eût cru un coureur de profession incapable, si bien qu'en ces trois quarts d'heure il dut faire tout près de deux lieues.

Ces deux lieues faites, il se trouva au-delà d'Essigny-le-Grand, et en-deçà de Gibercourt.

Deux choses contraignirent le fugitif à une halte momentanée : d'abord, l'haleine lui manquait ; puis ensuite, le terrain devenait tellement bosselé, qu'on ne pouvait plus, je ne

dirai pas courir, mais marcher qu'avec une extrême précaution, sous peine de trébucher à chaque pas.

En conséquence, dans l'impossibilité bien visible d'aller plus loin, il se coucha de son long sur une de ces bosses, haletant comme le cerf aux abois.

D'ailleurs, il avait réfléchi sans doute que, depuis longtemps, la ligne occupée par les avant-postes espagnols était dépassée et, quant au pendu, s'il avait dû descendre de son arbre et courir après lui, il n'eût point attendu trois quarts d'heure pour se donner ce petit plaisir d'outre-tombe.

Notre jeune homme eût pu se faire sur ce dernier point une réflexion encore plus juste : c'est qu'en général, si les pendus pouvaient descendre de la potence, soit qu'elle étende au coin d'un carrefour son bras nu et sec, soit qu'elle allonge dans la forêt sa branche feuillue et pleine de sève, la situation n'est point tellement agréable pour eux qu'ils ne descendissent dès le premier jour. Or, si notre calcul est juste, du jour de la bataille de Saint-Quentin au jour de la prise de la ville, vingt jours s'étaient écoulés et, puisque Fracasso était resté patiemment vingt jours suspendu à sa corde, il était probable qu'il y resterait tant que la corde ne se romprait pas.

Pendant que notre fugitif reprenait haleine et se livrait sans doute aux réflexions que nous venons de faire, onze heures trois quarts sonnaient au clocher de Gibercourt et la lune se levait derrière les bois de Rémigny.

Il en résulta que, lorsqu'il releva la tête, ses réflexions achevées, le fugitif put reconnaître, aux rayons tremblants de la lune, le paysage dont il faisait la partie la plus animée.

Il était en plein champ de bataille, au milieu du cimetière improvisé par Catherine de Laillier, mère du seigneur de Gibercourt ; le petit monticule sur lequel il avait cherché un repos momentané n'était rien autre chose que le rebondissement d'une fosse où une vingtaine de soldats français avaient trouvé le repos éternel.

Il était dit que le fugitif ne sortirait pas du cercle funèbre qui, depuis qu'il avait quitté Saint-Quentin, semblait s'étendre autour de lui.

Cependant, comme il paraît que, pour certaines organisations, les cadavres qui dorment à trois pieds sous terre sont moins effrayants que ceux qui se balancent trois pieds au-dessus, notre fugitif se contenta cette fois de se livrer à un tremblement nerveux accompagné de ce petit roulement de la voix qui signifie qu'un frisson glacé passe entre le cuir et la chair de ce pauvre animal, le plus facile à épouvanter après le lièvre, – c'est-à-dire de l'homme.

Puis, la poitrine soulevée encore par un reste de fatigue, résultat de la course désordonnée qu'il venait d'accomplir, notre fugitif se mit à écouter le cri d'une chouette qui jaillissait, mélancolique et régulier, d'un massif d'arbres verts restés debout comme pour indiquer le centre du cimetière.

Mais bientôt, si fort que ce chant lugubre parût captiver son attention, son sourcil se fronça et sa tête tourna légèrement de droite à gauche, comme préoccupée d'un autre bruit qui venait de se mêler à celui-là.

Ce bruit était plus matériel que le premier ; le premier semblait descendre du ciel sur la terre, le second semblait monter de

la terre au ciel. C'était le bruit de ce lointain galop d'un cheval, si bien imité dans la langue latine, au dire des professeurs, ébahis, depuis deux mille ans, d'admiration devant le vers de Virgile :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Je n'oserais pas dire que notre fugitif connût ce vers ; mais, à coup sûr, il connaissait le galop d'un cheval ; car, à peine le bruit de ce galop était-il perceptible à une oreille ordinaire, que le jeune homme était debout, interrogeant l'horizon du regard. Seulement, comme le cheval galopait, non pas sur une grande route, mais sur un sol poussiéreux, défoncé par les marches et les contremarches de l'armée espagnole et de l'armée française, comme ce sol sillonné par les boulets et couvert des débris de la moisson n'avait qu'une médiocre sonorité, il se trouvait qu'en réalité le cheval et le cavalier étaient beaucoup plus près du fugitif que celui-ci ne se l'était imaginé au premier abord.

La première idée qui vint à notre jeune homme, c'est que, défiant dans la raideur de ses jambes, le pendu avec lequel il venait de se compromettre avait emprunté aux écuries de la mort quelque cheval fantastique à l'aide duquel il s'était mis à sa poursuite ; et la marche du cavalier, le peu de bruit que faisait le cheval en gagnant du chemin, rendaient cette supposition possible, surtout pour une organisation nerveuse et surexcitée encore par les événements qui venaient de s'accomplir et par l'aspect vraiment lugubre du théâtre où ils s'étaient accomplis.

Ce qu'il y avait de positif dans tout cela, c'est que cheval et cavalier n'étaient plus guère qu'à cinq cents pas du jeune homme et que celui-ci commençait à les distinguer l'un et l'autre, autant qu'il est permis, par le clair quelque peu obscur d'une lune à son

dernier quartier, de distinguer les spectres d'un cavalier et d'un cheval.

Peut-être, si la course du fantastique centaure qui s'approchait eût dû laisser notre fugitif à vingt pas à droite ou à vingt pas à gauche, celui-ci n'eût-il pas bougé et, au lieu de fuir, se serait-il couché à l'ombre, dans quelque entre-deux de tombes, pour laisser passer l'apocalyptique vision ; mais point : il se trouvait sur la ligne directe parcourue par le nouvel arrivant et il lui fallait fuir au plus vite, s'il ne voulait pas être traité par le cavalier infernal comme Héliodore, vingt siècles auparavant, avait été traité par le cavalier céleste.

Il jeta donc un regard rapide vers l'horizon opposé à celui par lequel surgissait le danger et, à trois cents pas à peine devant lui, il aperçut, comme un rideau sombre, la lisière des bois de Rémigny.

Il songea bien un instant à se jeter, soit dans le village de Gibercourt, soit dans le village de Ly-Fontaines, placé qu'il était à mi-chemin de ces deux hameaux, dont le premier s'élevait à sa droite, et le second à sa gauche ; mais, calcul fait des distances, il reconnut qu'il était au moins à cinq cents pas de l'un et de l'autre, tandis qu'il était à trois cents pas à peine de la lisière du bois.

Ce fut donc vers le bois qu'il se dirigea avec l'élan du cerf à qui la meute en défaut a donné le loisir de reposer pendant quelques instants ses membres déjà raidis. Mais, au moment où il passait de l'immobilité au mouvement, il lui sembla que le cavalier poussait un cri de joie qui n'avait rien d'humain. Ce cri, apporté aux oreilles du fugitif sur les ailes vaporeuses de la nuit, donna une nouvelle activité à sa course et, comme cependant le bruit de

cette course épouvantait la chouette cachée dans les massifs d'arbres et qui s'envolait en jetant une dernière plainte plus lugubre que les autres, il se prit à envier ces ailes rapides et silencieuses à l'aide desquelles le sombre oiseau de nuit se trouva en un instant perdu dans le rideau de bois qui s'étendait devant lui.

Mais, si le fugitif n'avait point les ailes de la chouette, le cheval qui servait de monture au cavalier lancé à sa poursuite paraissait avoir celles de la chimère : tout en bondissant par-dessus les tombes, le jeune homme jetait un regard derrière lui et, avec une rapidité effrayante, il voyait se rapprocher et grandir le cheval et le cavalier.

En outre, le cheval hennissait et le cavalier hurlait.

Si les artères des tempes du fugitif n'eussent point battu si fort, il eût compris que les hennissements du cheval n'avaient rien que de naturel et que les hurlements du cavalier était tout simplement une répétition du mot Arrête ! prononcé sur tous les tons, depuis celui de la prière jusqu'à celui de la menace. Mais comme, malgré cette gamme ascendante, loin de s'arrêter, le fugitif redoublait d'efforts pour gagner le bois, le cavalier, de son côté, redoublait d'efforts pour atteindre le fugitif.

Au reste, peu s'en fallait que la respiration de celui-ci ne fût aussi rauque que celle du quadrupède qui le poursuivait ; il n'était plus qu'à cinquante pas de la lisière du bois ; mais le cheval et le cavalier n'étaient plus qu'à cent pas de lui.

Ces derniers cinquante pas étaient au fugitif ce qu'est au naufragé roulé par les vagues les cinquante dernières brasses qu'il lui reste à compter pour atteindre le rivage ; et encore le naufragé a-t-il cette chance que, les forces venant à lui manquer, le flux le

portera peut-être vivant sur le galet, tandis qu'aucune espérance de ce genre ne pouvait bercer le fugitif, si – ce qui était plus que probable – les jambes venaient à lui manquer avant qu'il eût atteint ce bienheureux couvert où la chouette l'avait précédé, et semblait railler, de sa voix funèbre, son dernier et impuissant effort.

Les bras tendus, le haut du corps en avant, la gorge desséchée, l'haleine stridente, un bourdonnement de tempête dans les oreilles, un nuage de sang sur les yeux, notre fugitif n'avait plus que vingt pas à faire pour atteindre la lisière du bois, quand, en se retournant, il vit que le cheval toujours hennissant, le cavalier toujours criant, n'avaient plus que dix pas à faire pour l'atteindre, lui !

Alors, il voulut, de son côté, redoubler de vitesse ; mais sa voix expira dans son gosier, ses jambes se raidirent : il entendit comme un grondement de tonnerre derrière lui, sentit comme une haleine de flamme sur son épaule, éprouva un choc pareil à celui que lui eût causé un rocher lancé par une catapulte et s'en alla rouler, à moitié évanoui, dans le fossé du petit bois.

Puis, comme à travers une vapeur de flamme, il vit le cavalier descendre, ou plutôt se jeter à bas de sa monture, s'élancer vers lui, le soutenir, le relever, l'asseoir sur le talus, le regarder à la lueur de la lune et tout à coup s'écrier :

— Par l'âme de Luther, c'est ce cher Yvonnet !

À ces mots, l'aventurier, qui commençait à reconnaître le cavalier pour un être humain, s'efforça de rassembler ses esprits, fixa ses yeux hagards sur celui qui, après une si rude poursuite,

lui adressait de si rassurantes paroles et, d'une voix que la sécheresse de son gosier faisait ressembler au râle d'un mourant :

— Par l'âme du pape, murmura-t-il, c'est monseigneur Dandelot !

Nous savons pourquoi Yvonnet fuyait devant monseigneur Dandelot ; il nous reste à expliquer pourquoi monseigneur Dandelot poursuivait Yvonnet. Il nous suffira pour cela de jeter un regard en arrière et de reprendre les événements où nous les avons abandonnés, c'est-à-dire au moment où Emmanuel Philibert mettait le pied sur la brèche de Saint-Quentin.

q

Chapitre 19 Aventurier et capitaine.

Nous avons dit comment Yvonnet, Maldent et Procope défendaient la même brèche que l'amiral Coligny.
La brèche n'avait pas été difficile à défendre, n'ayant pas été attaquée.

Seulement, nous avons dit encore comment la brèche voisine avait été surprise par les enseignes espagnoles et comment la compagnie du Dauphin l'avait si tristement laissé prendre.

Nous avons dit, enfin, comment, en voyant ce qui se passait à sa gauche, Coligny s'était élancé, appelant ceux qui l'entouraient sur ses traces, et comment, après le détour que la traverse l'avait forcé de faire, il était remonté sur le rempart que les Espagnols envahissaient déjà et s'était écrié : « C'est ici qu'il faut mourir ! »

Cette généreuse détermination était bien certainement dans le cœur de l'amiral, et sans doute avait-il fait tout ce qu'il pouvait pour l'accomplir, quoiqu'il ne fût point mort sur la brèche, soit par une faveur divine, soit par une vengeance céleste, – selon qu'on envisagera son assassinat, le jour de la Saint-Barthélemy, au point de vue protestant ou au point de vue catholique.

Mais cet avis, courageusement émis par un général de grand cœur, portant sur ses épaules toute une responsabilité militaire et politique, – qu'il faut mourir le jour où l'on est vaincu, – cet avis n'était sans doute point celui des trois aventuriers qui lui avaient loué, par l'entremise du procureur Procope, leurs bras pour la défense de la ville.

Donc, en voyant que la ville était prise et qu'il n'y avait plus moyen de la défendre, ils jugèrent que leur bail était résilié de plein droit et, sans communiquer cette opinion à ses coassociés, chacun se mit à fuir du côté où il espérait trouver son salut.

Maldent et Procope disparurent à l'angle du couvent des jacobins, et comme ce n'est point à eux que nous avons à faire pour le moment, nous les abandonnerons à leur bonne ou mauvaise fortune afin de suivre celle de leur compagnon Yvonnet.

D'abord il eut l'idée, rendons-lui cette justice, de prendre le chemin du Vieux-Marché pour aller offrir son épée et son poignard à sa bonne amie Gudule Pauquet ; mais sans doute pensa-t-il que, si redoutables que fussent ces armes dans sa main expérimentée, elles ne pouvaient, en pareille circonstance, être que d'une utilité médiocre à une jeune fille que sa beauté et ses grâces naturelles défendraient bien plus efficacement contre la colère

des vainqueurs que toutes les épées et tous les poignards du monde.

D'ailleurs, il savait que le père et l'oncle de Gudule avaient, dans les caves de leurs maisons, préparé pour leurs objets les plus précieux, – et au premier rang de leurs objets les plus précieux il plaçaient tout naturellement leur fille et nièce, – le jeune homme savait, disons-nous, que le père et l'oncle de Gudule avaient préparé une cachette qu'ils regardaient comme introuvable et dans laquelle ils avaient, à tout hasard, amassé des vivres pour une dizaine de jours. Or, si acharné que fût le pillage, il était probable qu'à la voix des chefs l'ordre se rétablirait dans la malheureuse ville avant le dixième jour et, l'ordre rétabli, Gudule mettrait le nez hors de sa cachette et, en temps opportun, reparaîtrait à la lumière du soleil.

Le sac de la ville se passerait donc, selon toute probabilité, grâce aux précautions prises assez tranquillement pour la jeune fille qui, pareille aux premières chrétiennes, entendrait, des catacombes où elle était cachée, rugir le carnage et le meurtre au-dessus de sa tête.

Une fois convaincu que sa présence, au lieu d'être utile à mademoiselle Gudule, ne pouvait lui être que nuisible, Yvonnet, peu curieux d'ailleurs de s'enterrer pendant huit ou dix jours comme un blaireau ou comme une marmotte, Yvonnet, au risque de ce qui pourrait lui en arriver, résolut de rester au grand jour du ciel et, au lieu de se cacher dans quelque coin de la ville assiégée, se hâta de mettre tout en œuvre pour que, du soir au lendemain matin, la plus grande distance possible existât entre elle et lui.

Abandonnant Procope et Maldent qui, comme nous l'avons dit, tournèrent l'angle du couvent des jacobins, il commença par enfiler la rue des Ligniers, coupa vers son extrémité la rue de la Sellerie, prit la rue des Brebis, remonta jusqu'au carrefour des Campions, redescendit jusqu'à la ruelle de la Brassette, longea la rue des Canonniers et, par la rue de la Poterie, gagnant l'église Sainte-Catherine, il se trouva sur le rempart entre la tour et la poterne de ce nom.

Au contraire, il avait assuré son poignard à la chaîne de cuivre doré qui faisait orgueilleusement trois fois le tour de son col et il avait resserré d'un cran la ceinture contenant les vingt-cinq écus d'or qui constituaient la moitié de sa fortune ; car si Malemort, ne pouvant fuir, avait enterré les siens, Yvonnet qui comptait, lui, sur l'agilité de ses jambes pour sauver ses écus et sa vie, n'avait pas voulu se séparer de la part de son trésor dont il lui était permis de disposer.

Arrivé au rempart, Yvonnet enjamba résolument le parapet et s'élança, raide et les bras au corps, dans le fossé rempli d'eau vive qui serpentait au bas de la muraille.

Il avait passé si rapidement, qu'à peine les sentinelles avaient-elles fait attention à lui ; d'ailleurs, les cris qui, au même instant, retentissaient de l'autre côté de la ville avaient quelque chose de bien plus intéressant pour elles que cet homme ou cette pierre qu'on avait entendu rouler dans le fossé et qui ne reparaissait point sur l'eau, dont les cercles élargis venaient se briser d'un côté contre la muraille, de l'autre contre le talus gazonné des marais de Grosnard.

L'individu dont la chute avait causé ces cercles multipliés n'avait garde de reparaître, ayant nagé entre deux eaux et étant allé s'accroupir au milieu d'une famille de nénuphars dont les feuilles protectrices cachaient à tous les regards sa tête ensevelie dans l'eau jusqu'à la bouche.

Ce fut de là qu'il assista à un spectacle bien capable de préparer ses nerfs à l'état d'irritabilité auquel nous les avons vus arriver.

Beaucoup de combattants, la ville une fois prise, suivirent le même chemin que lui, les uns sautant, comme il avait fait, du haut en bas du rempart, les autres fuyant tout simplement par la poterne Sainte-Catherine, mais tous eurent cette malheureuse idée, au lieu d'attendre la nuit, d'essayer de fuir immédiatement. Or, fuir immédiatement était chose impossible, vu le cercle que les Anglais avaient eu soin de former parallèlement à cette face de la muraille, depuis la vieille chaussée de Vermand jusqu'aux rives de la Somme.

Tous les fuyards furent donc accueillis à coups d'arquebuse ou de flèches et repoussés dans le marais, où ils donnèrent aux Anglais, excellents viseurs comme on sait, le plaisir du tir à la cible.

Deux ou trois cadavres vinrent tomber, en reculant, tout près d'Yvonnet et s'en allèrent, en suivant le fil de l'eau, joindre le cours de la Somme.

Cela donna une idée au jeune aventurier, ce fut de jouer au cadavre et, en se tenant raide et immobile, de gagner, lui vivant, ce bien heureux courant d'eau qui emportait les morts.

Tout alla bien jusqu'à l'endroit où l'eau des fossés se jette dans la Somme ; mais, arrivé là, Yvonnet, en inclinant la tête en arrière et en ouvrant avec précaution les yeux, vit une double haie d'Anglais disséminés sur l'une et l'autre rive de la Somme et qui, n'ayant pas de vivants à fusiller, s'amusaient à fusiller les cadavres.

Le jeune homme, au lieu de conserver la raideur cadavérique qui le maintenait à la surface de l'eau, se pelotonna en boule, roula au fond et, à quatre pattes, gagna cette espèce de forêt de roseaux au milieu de laquelle il demeura caché sans accident et d'où nous l'avons vu déboucher pour gagner l'autre rive.

Comme, à partir du moment où le voyageur reparut à l'ombre des saules, nous l'avons suivi pas à pas jusqu'à celui où, haletant, il tomba sur la lisière du bois de Rémigny, il est inutile, du moins momentanément, de nous occuper davantage de lui. Nous allons donc l'abandonner pour suivre à son tour, dans tous les détails des événements qui venaient de lui arriver, monseigneur Dandelot, frère de l'amiral, dont la figure amie venait de faire jeter à Yvonnet un si joyeux cri de reconnaissance.

Nous avons dit que la brèche gardée par Dandelot avait été la dernière prise.

Dandelot était non seulement un général, mais encore un soldat ; il avait combattu de la hallebarde et de l'épée aussi bien qu'aurait pu le faire le dernier reître de l'armée. Comme rien ne le distinguait des autres que son courage, on l'avait respecté pour son courage, qui avait cédé au nombre ; une douzaine d'hommes s'étaient jetés sur lui, l'avaient désarmé, terrassé et amené pri-

sonnier au camp sans savoir quel était le capitaine, nous ne dirons pas qui s'était rendu à eux, mais qui avait été pris par eux.

Une fois au camp, il avait été reconnu par le connétable et par l'amiral qui, tout en cachant son nom et le degré d'intérêt qu'ils lui portaient comme oncle et comme frère, avaient répondu de lui à ceux qui l'avaient pris, pour une somme de mille écus que les deux illustres captifs devaient payer en même temps que leur propre rançon.

Mais à Emmanuel Philibert, il n'y avait pas eu moyen de dissimuler le rang du prisonnier ; aussi, en invitant Dandelot à souper avec lui, comme il avait fait pour le connétable et pour l'amiral, il avait recommandé, comme il avait fait encore pour ceux-ci, que la surveillance la plus active entourât ce troisième prisonnier qu'il tenait au moins pour l'égal des deux autres.

Le souper s'était prolongé jusqu'à dix heures et demie du soir avec une courtoisie digne des beaux temps de la chevalerie. Emmanuel Philibert avait essayé de faire oublier à toute cette noblesse française, prisonnière comme au lendemain de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, qu'elle était à la table de son vainqueur, et il avait été infiniment plus question, pendant la soirée, du siège de Metz et de la bataille de Renty qu'il n'avait été question de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin.

À dix heures et demie, comme nous l'avons dit, on se leva de table ; des tentes avaient été préparées pour les nobles prisonniers au centre même du camp, dans une enceinte de palissades où l'on ne pénétrait que par une étroite ouverture que gardaient deux sentinelles.

Un cercle de factionnaires veillaient, en outre, au dehors de cette enceinte de palissades.

Souvent, pendant les longues nuits du siège, Dandelot avait, du haut de la muraille, étendu son regard sur ce camp gigantesque couché à ses pieds. Il connaissait le quartier de chaque chef, le gisement des tentes, l'intervalle gardé entre les hommes de nations différentes et jusqu'aux accidents de terrain qui faisaient moutonner toute la cité aux flottantes banderoles.

Depuis qu'il était prisonnier – et l'on sait qu'il n'y avait pas longtemps, – une seule idée avait, comme le balancier d'une pendule, battu les deux côtés du crâne de Dandelot.

Cette idée, c'était celle de fuir.

Aucune parole ne l'engageait et, nous l'avons dit, il ne s'était pas rendu, il avait été pris. Or, il pensait avec raison que plus tôt il tenterait de mettre ce projet de fuite à exécution, plus il aurait de chances qu'il réussît.

On ne sera donc pas étonné quand nous dirons qu'à peine sorti du quartier d'Emmanuel Philibert pour regagner celui des prisonniers, son œil commença d'interroger avidement tous les objets qui s'offraient à sa vue avec le désir de faire, dans un moment donné, du plus futile et du plus insignifiant peut-être de ces objets, un moyen de salut.

Un officier allait être envoyé par Emmanuel Philibert à Cambrai, où il devait annoncer la nouvelle de la prise de la ville et porter la liste des prisonniers de marque qui avaient été faits.

Cette liste s'était encore augmentée pendant le souper et l'officier, après qu'Emmanuel Philibert avait eu pris congé de ses

convives, était entré sous la tente du général en chef pour que celui-ci ajoutât à la liste les nouveaux noms dont elle devait être grossie.

Un des chevaux des écuries d'Emmanuel, choisi parmi les plus rapides coureurs, stationnait à dix pas du quartier du prince, la bride enrayée à l'arçon, et tenu au mors par un valet d'écurie.

Dandelot s'approcha du cheval en amateur qu'attire la vue d'une bête de race ; puis, justifiant la réputation qu'il avait d'être un des meilleurs écuyers de l'armée française, d'un bond il se mit en selle, enfonça les éperons dans le ventre du cheval, renversa le palefrenier et partit au galop.

Le palefrenier renversé cria : « Alarme ! » mais Dandelot était déjà à vingt pas du point d'où il était parti. Il passa comme une vision devant les tentes du comte de Mégue ; le factionnaire le mit en joue ; mais la mèche de son arquebuse était éteinte. Un autre, qui était armé d'un mousquet à rouet, se doutant que c'était ce cavalier qui passait comme une trombe que lui désignaient les cris retentissant de tous côtés, tira sur lui et le manqua ; cinq ou six soldats essayèrent de lui barrer le chemin avec des hallebardes ; mais il culbuta les uns, sauta par-dessus les autres, les dépassa tous, rencontra la Somme sur son chemin, bondit d'un seul élan jusqu'au tiers de la rivière au lieu d'essayer de couper le courant, se laissa dériver et, à travers une fusillade qui n'eut d'autre résultat que de lui enlever son chapeau et de lui trouer son haut de chausses sans même lui égratigner la peau, il aborda sur l'autre rive.

Arrivé là, il était à peu près sauvé.

En cavalier consommé qu'il était, il avait trop promptement compris la valeur du cheval qu'il serrait entre les jambes pour redouter la poursuite d'autres chevaux sur lesquels il aurait cinq ou six minutes d'avance ; la seule chose qu'il avait donc à craindre, c'était que quelque balle ne le jetât en bas de son cheval ou ne blessât son cheval assez grièvement pour l'empêcher de continuer son chemin.

Aussi Dandelot eut-il un moment d'inquiétude en sortant de la Somme ; ce moment fut court : au bout de cinq ou six élans, le fugitif avait reconnu que le cheval était aussi sain et aussi sauf que lui-même.

Dandelot ne connaissait point le pays mais il savait la situation des villes principales qui entouraient Saint-Quentin et qui formaient la ceinture française : Laon, La Fère, Ham ; il devinait instinctivement le point où, vingt-cinq à vingt-six lieues au-delà de ces villes, gisait Paris. Ce qui lui importait, c'était de s'éloigner du danger ; il piqua droit devant lui et se trouva naturellement sur la ligne de gauche du Gruoïs et d'Essigny-le-Grand.

C'est en arrivant en vue de ce dernier village que, la lune s'étant levée, le cavalier put se rendre compte, non pas du chemin qu'il avait fait, non pas du lieu où il se trouvait, mais du paysage et de son aspect.

Dandelot, on se le rappelle, n'avait point assisté à la bataille ; il ne pouvait donc pas être frappé de l'aspect que présentait le champ de bataille et qui avait troublé Yvonnet.

Il continua sa route en ralentissant cependant le pas de son cheval, longea le village de Benay, passa entre les deux moulins d'Hinocourt, jetant à droite et à gauche, devant lui, d'avides re-

gards. Ce que cherchait le cavalier, c'était quelque homme isolé, quelque paysan des environs auquel il pût se renseigner du lieu même où il se trouvait et qui pût lui servir de guide, ou tout au moins le mettre dans son chemin. Voilà ce qui faisait qu'à tout instant il se levait sur ses étriers, étendant son regard aussi loin que ce regard pouvait porter.

Tout à coup, il lui sembla, au milieu du terrain bouleversé du cimetière le Piteux, voir se dresser une ombre humaine ; il piqua droit sur cette ombre ; mais l'ombre paraissait aussi désireuse de le fuir que lui était désireux de la joindre. L'ombre avait donc fui à toutes jambes, Dandelot lui avait donné la chasse ; l'ombre s'était dirigée vers les bois de Rémigny, Dandelot avait deviné son intention et, par tous les moyens possibles à un cavalier, c'est-à-dire par les éperons, par les genoux, par la voix, avait redoublé la vitesse de son cheval, lui faisant franchir monticules, buissons, ruisseaux, afin d'arriver à ces bois maudits avant l'ombre qu'il poursuivait et qui eût semblé celle d'Achille aux pieds légers, si la terreur qu'elle paraissait éprouver ne l'eût point rendue indigne de ce nom victorieux d'Achille. L'ombre n'était plus qu'à vingt pas du taillis ; Dandelot n'était plus qu'à trente pas de l'ombre ; il avait fait un dernier effort dont nous avons vu le résultat ; l'ombre qui, au fur et à mesure qu'il s'en était approchée, avait pris la solidité d'un corps, l'ombre avait roulé à ses pieds, heurtée par le poitrail de son cheval. Il s'était jeté à terre pour porter secours à ce fuyard dont les renseignements pouvaient lui être si précieux et, dans le pauvre diable haletant, presque évanoui, à demi mort de frayeur, il avait, à son grand étonnement et en même temps à sa grande joie, reconnu l'aventurier Yvonnet.

Quant à Yvonnet, avec un étonnement égal, mais avec une joie bien autrement grande, il avait de son côté reconnu le frère de l'amiral, monseigneur Dandelot de Coligny.

q

Chapitre 20 L'attente.

La nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin avait retenti comme un coup de tonnerre inattendu par toute la France et avait particulièrement eu son écho dans le château de Saint-Germain. Jamais le connétable de Montmorency, ce vieux soudard quinteux et ignorant, n'avait eu plus grand besoin, pour ne pas tomber en complète disgrâce, de l'inexplicable soutien que lui prêtait, près du roi Henri II, la constante et inébranlable faveur de Diane de Poitiers.

En effet, le coup était terrible : une moitié de la noblesse occupée avec le duc de Guise à la conquête de Naples, l'autre moitié anéantie ! Quelques gentilshommes échappés, meurtris et haletants, de cette grande boucherie, groupés autour de monsieur le duc de Nevers, blessé à la cuisse, c'était toute la force active qui restait à la France !

Quatre ou cinq pauvres villes mal protégées par des remparts en mauvais état, mal approvisionnées de munitions et de vivres, mal pourvues de garnisons, Ham, La Fère, Laon, le Catelet et, comme une sentinelle perdue au milieu du feu, Saint-Quentin, la moins forte, la moins défendue, la moins tenable de ces villes.

Trois armées ennemies, une espagnole, une flamande, une anglaise, les deux premières exaspérées par une longue alternative de victoires et de défaites, la troisième toute neuve, toute fraîche, alléchée par les antécédents de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, désireuse de voir ce fameux Paris dont une autre armée anglaise avait entrevu les murailles sous Charles VI, c'est-à-dire un siècle et demi auparavant.

Un roi isolé, sans génie personnel, brave, mais de cette bravoure particulière à l'individualité française, capable d'être un excellent soldat, incapable d'être un médiocre général.

Pour tout conseil, le cardinal de Guise et Catherine de Médicis, c'est-à-dire la cauteleuse politique italienne alliée à la ruse française et à l'orgueil lorrain.

En dehors de cela, une cour frivole de reines et de princesses, de femmes légères et galantes : la petite reine Marie, la petite princesse Élisabeth, madame Marguerite de France, Diane de Poitiers, sa fille, à peu près fiancée à l'un des fils du connétable de Montmorency, François-Charles-Henry, et la petite princesse Marguerite.

Aussi la nouvelle fatale de la perte de la bataille de Saint-Quentin ou de la Saint-Laurent, comme on voudra, ne semblait, elle, selon toute probabilité, que l'avant-courrière de deux nouvelles non moins terribles : la prise de la ville de Saint-Quentin et la marche sur Paris de la triple armée espagnole, flamande et anglaise.

Le roi commença donc par ordonner secrètement les préparatifs d'une retraite sur Orléans, cette vieille forteresse de la France

qui, reprise par une vierge, avait, un peu plus de cent ans auparavant, servi de tabernacle à l'arche sainte de la monarchie.

La reine, les trois princes, la petite princesse et toute la cour féminine devaient se tenir prêts à partir, soit de jour, soit de nuit, au premier ordre qui serait donné.

Quant au roi, il devait aller rejoindre les débris de l'armée partout où ils seraient et combattre avec eux jusqu'à ce qu'il eût versé la dernière goutte de son sang. Toutes les mesures étaient prises pour que le dauphin François lui succédât, en cas de mort, avec Catherine de Médicis pour régente et le cardinal de Lorraine pour conseil.

En outre, nous croyons l'avoir déjà dit, des courriers avaient été expédiés au duc François de Guise pour qu'il hâtât son retour et qu'il ramenât avec lui tout ce qu'il pourrait ramener de l'armée d'Italie.

Ces dispositions prises, Henri II avait attendu avec anxiété, l'oreille tournée vers la route de Picardie.

Alors, il avait appris que, contre toute probabilité et même contre toute espérance, Saint-Quentin tenait encore. Quinze mille hommes avaient été anéantis sous ses murs ; l'héroïque ville luttait contre la triple armée victorieuse avec quatre ou cinq cents soldats de toutes armes. Il est vrai qu'outre sa garnison, Saint-Quentin renfermait cette vaillante population que nous venons de voir à l'œuvre.

On attendit avec cette même anxiété pendant un jour, pendant deux jours, pendant trois jours la nouvelle de la prise de la ville.

Rien de pareil n'arriva. On apprit au contraire que Dandelot était parvenu à entrer dans la place avec un renfort de quelques centaines d'hommes et que l'amiral et lui avaient fait serment de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Or, on savait que, lorsque Coligny et Dandelot faisaient de pareils serments, ils les tenaient ; le roi fut donc un peu rassuré : le danger existait toujours mais il était moins imminent.

Tout l'espoir de la France se trouvait, comme on le voit, concentré sur Saint-Quentin.

Henri II demandait au ciel que la ville pût tenir huit jours ; en attendant, et afin d'être au courant des nouvelles, il partit pour Compiègne ; à Compiègne, il était à quelques lieues seulement du théâtre de la guerre.

Catherine de Médicis l'accompagna.

Lorsqu'il s'agissait de demander un bon conseil, c'était à Catherine de Médicis que Henri II avait recours. Lorsqu'il s'agissait de passer un doux moment, c'était à Diane de Poitiers qu'il s'adressait.

Le cardinal de Guise restait à Paris pour surveiller et encourager les Parisiens.

En cas d'urgence, le roi et la reine se sépareraient ; le roi rejoindrait l'armée, s'il existait encore une armée, pour l'encourager de sa présence ; Catherine reviendrait à Saint-Germain pour prendre la direction suprême de la retraite.

Henri trouva les populations beaucoup moins effrayées qu'il ne le craignait ; cette habitude des armées des XIVe, XVe et XVIe siècles de ne hasarder un pas dans leurs conquêtes qu'après

s'être assuré la possession des villes qu'elles rencontraient sur leur chemin, donnait un peu de répit à Compiègne, protégée par Ham, le Catelet et La Fère.

Henri s'installa au château.

À l'instant même, des espions furent envoyés du côté de Saint-Quentin, afin de s'informer de l'état de la place, et des courriers du côté de Laon et de Soissons, pour s'enquérir de ce qu'était devenue l'armée.

Les espions revinrent, racontant que Saint-Quentin tenait parfaitement et ne faisait pas le moins du monde mine de vouloir se rendre. Les courriers revinrent, disant que deux ou trois mille hommes – c'était tout ce qui restait de l'armée – s'étaient ralliés à Laon autour du duc de Nevers.

Au reste, de ces deux ou trois mille hommes, le duc de Nevers avait tiré le meilleur parti possible.

Il connaissait les lenteurs de cette guerre de sièges que, une fois Saint-Quentin emportée, allait probablement entreprendre l'armée espagnole ; il ne s'occupa donc que de renforcer les villes qui pouvaient retarder la marche de l'ennemi. Il envoya le comte de Sancerre à Guise, où celui-ci conduisit la cornette de cavalerie, celle du prince de la Roche-sur-Yon, et les deux compagnies de d'Estrées et de Cuisieux. Il envoya le capitaine Bordillon à La Fère avec cinq enseignes de gens à pied et autant de compagnies de cavalerie. Enfin le baron de Polignac partit pour le Catelet, M. d'Humières pour Péronne, M. de Chausnes pour Corbie, M. de Sésois pour Ham, M. de Clermont d'Amboise pour Saint-Dizier, Bouchavannes pour Coucy et Montigny pour Chauny.

Quant à lui, il restait à Laon avec un corps d'un millier d'hommes ; c'était là que le roi devait lui faire tenir les nouvelles troupes qu'il pourrait lever ou les renforts que l'on tirerait des autres parties de la France.

On mettait ainsi un premier appareil sur la blessure ; mais rien ne disait encore que la blessure ne fût point mortelle.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus triste que ce vieux château de Compiègne, déjà sombre par lui-même, mais encore assombri par la présence de ses deux hôtes royaux. Lorsque Henri II venait à cette résidence – et cela lui arrivait d'habitude trois ou quatre fois par an, – c'était pour peupler château, ville et fort de cette magnifique cour de jeunes femmes et de jeunes seigneurs qu'il traînait après lui ; c'était pour emplir les corridors et les salles gothiques du bruit des instruments de fête ; c'était, enfin, pour faire retentir la forêt du son du cor et de l'aboi des chiens.

Cette fois, il n'en était pas ainsi. Vers la fin du jour, un lourd charriot s'était arrêté à la porte du château sans avoir aucunement éveillé la curiosité des habitants de la ville qu'il venait de traverser. À peine le suisse s'était-il ému de cet événement en apparence peu important. Un homme d'une quarantaine d'années, au teint presque africain, à la barbe noire, à l'œil cave ; une femme de trente-six ans à la peau blanche et fine, aux yeux vifs, aux dents superbes, aux cheveux noirs, descendirent de cette voiture, suivis de trois ou quatre officiers de service. Le concierge les regarda avec étonnement, s'écria à double reprise : « Le roi ! la reine !… » puis, sur un signe de mutisme que lui fit Henri, les introduisit dans la cour intérieure, referma la porte derrière eux, et tout fut dit.

Le lendemain, on apprit à Compiègne que le roi Henri II et la reine Catherine de Médicis étaient arrivés la veille, escortés de la nuit, moins triste et moins sombre qu'eux, et habitaient le château.

Aussitôt la population s'était émue, s'était assemblée et, avec les cris de « Vive le roi ! Vive la reine ! » s'était portée vers la résidence princière.

Henri fut toujours fort aimé, Catherine de Médicis n'était pas encore haïe.

Le roi et la reine parurent sur le vieux balcon de fer.

— Mes amis, dit le roi, je suis venu dans vos murs pour être moi-même le défenseur des marches de la France. D'ici, mes oreilles et mes yeux resteront constamment tendus vers Saint-Quentin. J'espère que l'ennemi ne viendra point jusqu'ici ; mais qu'à tout hasard, comme ont fait les braves Saint-Quentinois, chacun se prépare à la défense. Quiconque aura des nouvelles, bonnes ou mauvaises, de la ville assiégée, sera bienvenu au château en me les apportant.

Les cris de « Vive le roi ! » avaient retenti de nouveau. Henri et Catherine de Médicis avaient fait ce geste royal qui a si longtemps abusé les peuples, de se mettre la main sur le cœur, et s'étaient retirés à reculons. Derrière eux, les fenêtres s'étaient refermées ; chacun s'était mis de son mieux en mesure de défense et le roi n'avait plus reparu.

Les jardiniers, interrogés, avaient dit qu'il se promenait pensif dans les allées les plus sombres du parc, quelquefois jusqu'à une heure ou deux du matin, s'arrêtant tout à coup, écoutant immo-

bile, souvent même appliquant son oreille à la terre pour surprendre les détonations lointaines du canon. Mais, on le sait, toute attaque prématurée avait cessé afin de donner à Emmanuel Philibert le temps de préparer l'attaque générale.

Alors, le roi revenait au château, ignorant, inquiet ; il montait à une espèce de tour d'où l'on découvrait jusqu'à une longue distance la route de Saint-Quentin, à laquelle venaient s'embrancher celles de Ham et de Laon. Son œil interrogeait chaque voyageur qui apparaissait sur cette route, tremblant et désireux à la fois de trouver en lui le messager qu'il attendait.

Le roi était arrivé le 15 août et les jours s'écoulaient les uns après les autres sans qu'il entendît aucun bruit, sans qu'il vît venir aucun messager ; ce qu'il savait seulement, c'est que Saint-Quentin tenait toujours.

Le 24, Henri se promenait, comme d'habitude, dans le parc, quand, tout à coup, un grondement lointain vint le faire tressaillir ; il s'arrêta et écouta mais il n'eut pas même besoin d'approcher son oreille de la terre pour comprendre que de foudroyantes décharges d'artillerie se succédaient sans interruption.

Pendant trois jours, bien avant dans la nuit et longtemps avant le lever du soleil, le même bruit s'était fait entendre ; Henri, à ce formidable écho, ne comprenait pas qu'une seule maison de Saint-Quentin pût être demeurée debout.

Le 27, à deux heures de l'après-midi, le bruit avait cessé.

Qu'était-il arrivé ? que voulait dire ce silence après l'effroyable rumeur qui l'avait précédé ?

Sans doute, Saint-Quentin, moins privilégiée que ces fabuleuses salamandres dont François Ier avait fait ses armes, venait de succomber dans un cercle de feu.

Il attendit jusqu'à sept ou huit heures du soir, écoutant si le bruit éteint ne se réveillerait pas. Il espérait encore que la lassitude des assiégeants les avait forcés d'accorder une trêve à la ville.

Cependant, à neuf heures du soir, ne pouvant résister à son inquiétude, il expédia deux ou trois courriers avec ordre de prendre différentes routes afin que, si l'un d'eux tombait aux mains de l'ennemi, les autres, du moins, eussent la chance d'y échapper.

Jusqu'à minuit, il erra dans le parc ; puis il rentra au château, se coucha, chercha vainement le sommeil dans ses draps fiévreux et, ne pouvant dormir, se leva au point du jour pour gagner son observatoire.

À peine y était-il, qu'à l'extrémité de cette route si souvent explorée par ses regards, il vit, soulevant la poussière du chemin que commençaient à dorer les premiers rayons du soleil, accourir un cheval emportant au galop deux cavaliers vers la ville.

Henri n'eut pas un instant de doute : ces deux cavaliers ne pouvaient être que des messagers lui apportant des nouvelles de Saint-Quentin. Il envoya au-devant d'eux pour qu'ils n'éprouvassent point de retard à la porte dite de Noyon. Un quart d'heure après, le cheval s'arrêtait devant la herse du château et Henri jetait un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant Dandelot et en voyant poindre derrière lui et rester respectueusement au seuil de la porte un second personnage dont la figure ne

lui était pas étrangère, quoiqu'il ne pût, au premier abord, se rappeler où il avait vu cette figure.

Notre lecteur, qui a probablement plus de mémoire que le roi Henri II et à qui d'ailleurs, sur ce point, nous viendrons en aide, se souviendra que c'était au château de Saint-Germain, lorsque notre aventurier servait d'écuyer au malheureux Théligny, qui avait été tué pendant les premiers jours du siège.

En voyant arriver sur la même monture Dandelot et Yvonnet, on n'exigera point, sans doute, que nous racontions comment, après la reconnaissance qui avait eu lieu sur la lisière du bois de Rémigny, la meilleure harmonie s'était à l'instant même établie entre le fugitif fuyant et le fugitif poursuivant ; comment Yvonnet, qui savait la contrée par cœur pour l'avoir de nuit et de jour explorée en tous sens, s'était offert pour guide à Dandelot, et comment, enfin, en échange de ce service, le frère de l'amiral avait invité l'amant de mademoiselle Gudule à monter en croupe derrière lui, arrangement qui avait ce double avantage de ne point fatiguer l'aventurier et de ne pas retarder le capitaine.

Le cheval eût peut-être préféré une autre combinaison ; mais c'était un noble animal plein de feu et de courage ; on voit qu'il avait fait de son mieux et qu'il n'avait, à tout prendre, employé que trois heures et demie pour franchir la distance qui sépare Gibercourt de Compiègne, c'est-à-dire pour faire près de onze lieues !

q

Chapitre 21 Les Parisiens.

Les nouvelles apportées par les deux messagers étaient de celles qui sont bientôt dites mais sur lesquelles on revient longtemps. Après le récit sommaire, qui fut d'abord fait par Dandelot, de la prise de la ville, le roi passa aux détails et, moitié par le capitaine, moitié par l'aventurier, il apprit à peu près tout ce que nous avons raconté à nos lecteurs.

En somme, la ville était prise ; le connétable et Coligny, c'est-à-dire, en l'absence du duc de Guise, les deux meilleurs capitaines du royaume, étaient prisonniers et l'on ignorait encore si l'armée victorieuse s'amuserait à batailler devant des bicoques ou marcherait tout droit sur Paris.

Batailler devant des bicoques, c'était bien une guerre qui allait au tempérament craintif et tâtonneur de Philippe II.

Marcher droit sur Paris était une détermination qui s'harmonisait bien avec le génie aventureux d'Emmanuel Philibert.

Auquel de ces deux partis s'arrêteraient les vainqueurs ?

C'est ce qu'ignoraient également Dandelot et Yvonnet.

Dandelot était d'avis que le prince de Savoie et le roi d'Espagne marcheraient sur Paris immédiatement.

Quant à Yvonnet, une pareille question dépassait complètement la hauteur de ses vues stratégiques ; mais, comme le roi doutait absolument qu'il eût un avis, il se rangea à celui de Dandelot.

Il y eut donc majorité sur ce point, que les vainqueurs ne perdraient pas de temps et que, par conséquent, les vaincus n'avaient pas de temps à perdre.

À l'instant même, il fut décidé qu'après avoir pris quelques minutes de repos, les deux messagers partiraient, Dandelot de son côté et Yvonnet du sien, chargés l'un et l'autre d'une mission en harmonie avec la position sociale et militaire respectivement occupée par chacun d'eux.

Dandelot accompagnerait Catherine de Médicis à Paris ; Henri, qui ne voulait pas quitter le voisinage de l'ennemi, envoyait la reine faire un appel au patriotisme des bourgeois parisiens.

Yvonnet partirait pour Laon, remettrait des lettres du roi au duc de Nevers, tâcherait, sous un déguisement quelconque, de rôder autour de l'armée espagnole et de surprendre les intentions du roi d'Espagne à l'endroit du plan que ce dernier allait suivre. Il y avait bien des chances pour que celui qui était chargé de cette périlleuse mission fût pris et pendu ; mais cette idée qui, par les souvenirs qu'elle lui rappelait, eût fait frissonner Yvonnet pendant les ténèbres, n'avait plus d'effet sur le jeune homme une fois le jour venu. Yvonnet accepta donc ; il n'avait de nerfs que la nuit ; mais alors, on l'a vue, il en avait prodigieusement.

M. Dandelot fut autorisé par le roi à s'entendre avec le cardinal de Lorraine, qui avait le maniement des finances, sur les besoins d'argent que lui et son frère pouvaient avoir dans la situation précaire où ils se trouvaient. Quant à Yvonnet, il reçut vingt écus d'or pour le message qu'il venait d'apporter et la commission qu'il allait entreprendre. En outre, le roi l'autorisa, comme il

avait déjà fait une première fois, à choisir dans ses écuries le meilleur cheval qu'il y trouverait.

À dix heures du matin, c'est-à-dire après avoir pris chacun environ six heures de repos, les deux messagers partirent pour leur destination respective ; seulement, à la porte, tous deux se tournèrent le dos, l'un allant vers l'orient et l'autre vers le couchant.

Nous retrouverons plus tard Yvonnet, le moins important de nos deux personnages, ou, si nous ne le retrouvons pas, comme nous saurons du moins par ouï-dire ce qu'il est devenu, attachons-nous aux pas de M. Dandelot, lesquels sont aussi les pas de la reine Catherine de Médicis qui, en sa compagnie et sous sa garde, suit la route de Paris aussi vite que le permet la pesanteur du char attelé de quatre chevaux qui la traîne vers la capitale.

En vertu de cet axiome que le danger, vu de loin, est parfois bien autrement effrayant que vu de près, la frayeur avait peut-être été d'abord plus grande à Paris qu'elle ne l'était à Compiègne. Jamais, depuis l'époque où l'Anglais, de la plaine de Saint-Denis, avait pu entrevoir les tours de Notre-Dame et le clocher de la Sainte-Chapelle, jamais, disons-nous, terreur pareille n'avait agité les Parisiens. C'était au point que, le lendemain du jour où la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin était parvenue des bords de la Somme aux rives de la Seine, à voir les charrettes attelées et chargées de meubles, les chevaux harnachés avec cavaliers et cavalières en selle, on eût pu croire qu'on était dans un de ces jours de déménagement où le tiers de Paris change de domicile. Or, c'était plus qu'un changement de domicile, c'était une fuite ; la capitale débordait sur la province.

Il est vrai que peu à peu et lorsqu'on avait vu que les nouvelles ne devenaient pas plus alarmantes, grâce à cette précieuse organisation dont, entre tous les peuples, est doué le peuple français, et qui consiste à rire de tout, ceux qui étaient restés à Paris en étaient venus à railler ceux qui l'avaient quitté ; de sorte que, tout doucement, les fugitifs étaient rentrés et que c'étaient ceux-là maintenant qui, rendus plus fermes par la raillerie, paraissaient disposés à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Telle était la disposition où Catherine et Dandelot, en franchissant la barrière dans l'après-midi du 28 août 1557, trouvèrent les Parisiens, auxquels ils apportaient une nouvelle plus formidable encore que celle de la perte de la bataille de la Saint-Laurent, c'est-à-dire celle de la reddition de la ville de Saint-Quentin.

C'est de la façon dont les nouvelles sont répandues que dépend parfois l'effet qu'elles produisent.

— Mes amis, dit Dandelot s'adressant au premier groupe de bourgeois qu'il rencontra, gloire aux habitants de la ville de Saint-Quentin ! Ils ont tenu près d'un mois dans une place où les plus braves eussent hésité à promettre de tenir huit jours ; par cette résistance, ils ont donné à M. de Nevers le temps de rassembler une armée sur laquelle Sa Majesté le roi Henri II expédie à chaque instant de nouveaux renforts, et voilà Sa Majesté la reine Catherine qui vient parmi vous faire appel à votre patriotisme pour la France et à votre amour pour vos rois.

Et, à ces mots, la reine Catherine passa la tête toute entière par la portière de la voiture, criant :

— Oui, mes bons amis, c'est moi qui viens au nom du roi Henri II pour vous annoncer que toutes les villes sont prêtes à faire de leur mieux, comme a fait Saint-Quentin. Illuminez donc en signe de la confiance que le roi Henri a en vous et de l'amour que vous lui portez. Et, ce soir, à l'hôtel de ville, je m'entendrai avec vos magistrats, M. le cardinal de Lorraine et M. Dandelot sur les mesures qu'il y a à prendre pour repousser l'ennemi, découragé par la longueur du siège mis devant la première de nos villes.

Il y avait une grande connaissance de la multitude dans cette façon de lui annoncer une des plus terribles nouvelles que jamais la population d'une capitale eût reçue ; aussi était-ce Dandelot qui avait préparé tout à la fois, et son discours, et celui de la reine Catherine.

Il en résulta que ce peuple qui, si on lui eût dit tout simplement : « Saint-Quentin est pris et les Espagnols marchent sur Paris ! » se fût débandé et eût couru tout effaré par les rues et les carrefours en hurlant : « Tout est perdu ! sauve qui peut ! », se mit au contraire à crier de toutes ses forces : « Vive le roi Henri II ! vive la reine Catherine ! vive le cardinal de Lorraine ! vive M. Dandelot ! » et, pressant de ses flots la voiture de Catherine et le cheval de l'illustre gentilhomme, leur fit une bruyante et presque joyeuse escorte de la barrière Saint-Denis au palais du Louvre.

Arrivé à la porte du Louvre, Dandelot se dressa de nouveau sur les arçons pour dominer la foule innombrable qui encombrait la place, les rues adjacentes et jusqu'aux quais, et, d'une voix forte :

— Mes amis, dit-il, Sa Majesté la reine me charge de vous rappeler que, dans une heure, elle se rendra à l'hôtel de ville où vos magistrats vont être convoqués ; elle se rendra à cheval pour être plus près de vous et, au plus grand nombre que vous serez, elle jugera de votre amour ; n'oubliez pas les torches et les illuminations.

Un immense vivat retentit et la reine put dès lors être assurée que toute cette population, qu'elle venait de s'acquérir par quelques paroles, était prête à faire, comme celle de Saint-Quentin, tous les sacrifices, même celui de la vie.

Catherine de Médicis rentra au Louvre accompagnée de Dandelot ; à l'instant, le cardinal de Lorraine fut convoqué avec ordre de faire réunir les magistrats de la ville, maires, échevins, prévôts des marchands, syndics des communautés, chefs d'États, à l'hôtel de ville pour neuf heures du soir.

On a déjà vu que Dandelot était un habile metteur en scène ; il avait choisi cette heure-là comme celle de l'effet.

La plupart des gens qui étaient assemblés à la porte du Louvre résolurent, pour être sûrs de faire partie du cortège royal et en même temps, pour que personne ne leur prît les premières places, de ne point bouger du poste où ils étaient. Seulement, quelques-uns, messagers des masses, se détachèrent pour aller acheter des torches.

D'un autre côté, ces hérauts populaires qui, dans tous les grands événements, se sacrent eux-mêmes crieurs publics, allaient par les rues qui conduisaient du Louvre à l'hôtel de ville, criant :

— Bourgeois de Paris, illuminez vos fenêtres : la reine Catherine de Médicis va passer se rendant à l'hôtel de ville !

Et, à cet appel, qui n'avait rien de forcé mais qui au contraire laissait aux bourgeois leur libre arbitre, dans toute maison située sur la route que devait parcourir la reine, comme dans une vaste ruche, chacun commençait à s'agiter, à courir aux lampions, aux lanternes, aux chandelles, et, sur chaque fenêtre, lumineuse alvéole, à traduire son enthousiasme que l'on pouvait estimer au nombre des cires brûlantes ou des suifs incandescents.

Nous disons que les crieurs allaient par les rues ; car, avec leur intelligence instinctive, ils avaient bien compris que la reine suivrait la ligne des rues et non celle des quais ; les cortèges qui suivent les quais se trompent dans leur itinéraire s'ils ont besoin d'enthousiasme : le long des quais, l'enthousiasme les suit, mais en boitant comme la justice ; le côté de la rivière est forcément muet.

Ainsi, l'heure venue, la reine, à cheval entre Dandelot et le cardinal de Lorraine, accompagnée d'une suite pauvre et peu nombreuse, comme il convient à une reine qui en appelle à son peuple des revers de la fortune royale, la reine, disons-nous, gagna la rue Saint-Honoré à la hauteur du château d'Eau, suivit la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Fourreurs, prit la rue des Fourreurs, continua par la rue Jean-Pain-Mollet et déboucha sur la Grève par la rue de l'Épine.

Cette marche, dont les événements eussent dû faire une marche funéraire, devint un véritable triomphe que rappelèrent de bien loin les fameuses proclamations de la patrie en danger,

mises en scène par l'artiste Sergent ; là, tout était préparé d'avance ; pour Catherine, tout fut improvisé.

De quatre heures à neuf heures du soir, elle avait eu le temps d'envoyer chercher à Saint-Germain le jeune dauphin François ; l'enfant pâle et maladif était bien celui qui convenait au drame : c'était le fantôme de cette dynastie des Valois près de s'éteindre dans la plus riche postérité qu'eût jamais possédée un roi, à l'exception du roi Priam. Quatre frères ! Il est vrai que trois de ces frères furent empoisonnés probablement, et le quatrième assassiné !

Mais, pendant cette soirée que nous tentons de décrire, le mystérieux avenir était encore caché dans les bienheureuses ténèbres qui le voilent aux regards des hommes. Chacun ne s'occupait que du présent, et le présent en effet portait avec lui une somme d'occupation suffisante aux plus avides d'émotion et de mouvement.

Dix mille personnes accompagnaient la reine ; cent mille faisaient la haie sur son passage ; deux cent mille peut-être la regardaient passer aux fenêtres. Ceux qui la suivaient, ceux qui faisaient la haie, portaient des torches dont la lueur, jointe à celle des illuminations, faisait une lumière moins brillante, c'est vrai, mais autrement fantastique que celle du jour. Les gens qui suivaient la reine ou qui l'accompagnaient secouaient leurs torches ; les gens des fenêtres secouaient leurs mouchoirs ou jetaient des fleurs.

Tous criaient : « Vive le roi ! vive la reine ! vive le Dauphin ! »

Puis, de temps en temps, comme un souffle de menace et de mort passait sur cette foule, et l'on entendait gronder comme une

voix sombre, avec accompagnement d'épées choquées les unes contre les autres, avec éclairs de couteaux grandis et détonation d'arquebuses déchargées.

C'était ce cri qui naissait on ne savait où et qui allait se perdre dans l'infini :

— Mort aux Anglais et aux Espagnols !

Et, à ce cri, un frisson passait dans le corps du plus brave, tant on sentait que ce cri était celui de la haine invétérée de tout un peuple.

La reine, le Dauphin et leur cortège, partis à neuf heures du Louvre, n'arrivèrent qu'à dix heures et demie à l'hôtel de ville ; pendant tout le trajet, il avait fallu fendre la foule et, cette fois, l'expression était littérale, aucune garde, aucun soldat ni à pied ni à cheval n'étant là pour rendre aux augustes cavaliers ce mauvais service. Chacun au contraire pouvait toucher le cheval, les vêtements et même les mains de la reine et de l'héritier de la couronne. Les peuples sont en général très avides de toucher ces chevaux qui les écrasent, ces vêtements qui les ruinent, ces mains qui les étouffent. Cet attouchement les fait d'habitude crier de joie, quand ils devraient les faire hurler de haine et de douleur !

Ce fut donc au milieu des cris de joie et des protestations de dévouement de la population tout entière que le cortège royal déboucha sur la place de Grève, où l'hôtel de ville, bijou de la Renaissance gâté par l'ordre de Louis-Philippe, comme tous les monuments sur lesquels il a porté sa main antiartistique, venait d'être bâti.

Tous les magistrats municipaux, les prévôts, les syndics, les chefs de corporations, attendaient étagés sur le perron de l'hôtel de ville, débordant sur la place, s'enfonçant dans l'intérieur sous les voûtes sombres.

Il fallut un quart d'heure à la reine, au Dauphin, à M. le cardinal de Lorraine et à Dandelot pour traverser la place.

Jamais cirque néronien ne fut plus ardemment éclairé, même pendant les nuits où l'on y brûlait des chrétiens roulés dans le soufre et la poix-résine. Des lumières étincelaient à toutes les fenêtres ; des torches flamboyaient par toute la place, se prolongeaient sur les quais, montaient sur les galeries et jusque sur le sommet des tours de Notre-Dame. La rivière semblait charrier du feu liquide.

La reine et le Dauphin ne disparurent sous le porche de l'hôtel de ville que pour reparaître presque immédiatement sur le balcon.

On répondait avec enthousiasme ces mots que Catherine avait dits ou n'avait pas dits : « Si le père meurt en vous défendant, bonnes gens de la ville de Paris, je vous amène son fils. »

Et, à la vue de ce fils, qui devait être ce pauvre petit roi François II de piteuse mémoire, on applaudissait, on poussait des cris, on hurlait.

La reine demeurait sur le balcon pour entretenir l'enthousiasme, laissant le cardinal de Lorraine et Dandelot faire les affaires auprès des magistrats de la ville de Paris.

Elle avait raison ; ils les faisaient et les faisaient bien.

« Ils rassuraient, dit l'Histoire de Henry II par l'abbé Lambert, les magistrats et les principaux bourgeois de la ville de Paris, sur l'amour et sur la tendresse du roi, prêt à sacrifier sa vie pour éloigner les dangers qui semblaient les menacer ; ils leur affirmaient que, quelque accablante que fût la perte que la France venait de faire, cette perte n'était point irréparable, si toutefois Sa Majesté trouvait dans ses fidèles sujets le zèle que ceux-ci avaient toujours eu pour la gloire et les intérêts de l'État ; ils ajoutaient que le roi, afin de ne pas surcharger ses peuples, n'avait point hésité d'engager son propre domaine, mais que, s'étant enlevé cette ressource, Sa Majesté ne devait plus compter que sur les secours volontaires qu'elle se promettait de l'amour de ses sujets, et que plus le besoin était pressant, plus le peuple français devait faire d'efforts pour mettre son roi à même d'opposer des forces égales à celles de ses ennemis. »

Ce discours produisit son effet ; la ville de Paris vota, séance tenante, trois cent mille livres pour les premiers frais de guerre, invitant les principales villes du royaume à en faire autant qu'elle.

Quant au moyens de défense immédiate, – et l'on sait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, – voici ceux que Dandelot proposait : d'abord le rappel d'Italie de M. de Guise et de son armée ; c'était, on le sait, chose arrêtée déjà et les ordres relatifs au retour étaient partis depuis longtemps ; ensuite une levée de trente mille soldats français et de vingt mille étrangers ; enfin les hommes d'armes et les chevau-légers devaient être doublés.

Pour subvenir à ces frais gigantesques, dans un moment où le trésor public était à sec, et où les domaines du roi étaient engagés, voici ce que Dandelot proposait :

« Le clergé, sans exception d'aucun bénéfice, serait sommé d'offrir au roi, à titre de don, une année de son revenu ;

» Les gentilshommes, quoique exempts par leurs privilèges de toute contribution, se taxeraient eux-mêmes chacun selon ses facultés. »

Et Dandelot, donnant l'exemple, déclarait, pour son entretien et celui de son frère, ne se réserver que deux mille écus, abandonnant au roi le reste des revenus de l'amiral et des siens.

« Enfin, un travail serait fait par M. le cardinal de Lorraine, administrateur des finances, qui taxerait le tiers-état selon ses moyens. »

Pauvre tiers-état ! on se gardait bien de le taxer à une année de son revenu, lui, ou de lui laisser le soin de se taxer lui-même !

Une partie de ces mesures furent votées d'enthousiasme, les autres ajournées. Il va sans dire que les mesures ajournées étaient celles qui faisaient contribuer le clergé et la noblesse aux frais de la levée et de l'entretien des troupes.

Mais ce qui fut décidé immédiatement, c'est que quatorze mille Suisses seraient levés et huit mille Allemands enrôlés ; c'est que l'on formerait dans chaque province du royaume des compagnies de tous les jeunes gens en état de porter les armes.

En somme, c'était beaucoup de besogne faite dans une soirée ; à minuit, tout était fini et arrêté.

À minuit et quelques minutes, la reine descendait le perron, tenant par la main M. le Dauphin, lequel, tout en dormant de-

bout, saluait gracieusement la foule avec son petit toquet de velours.

À une heure et demie, la reine rentrait au Louvre, pouvant dire, cent ans juste avant son compatriote Mazarin : « Ils ont crié, ils payeront ! »

Oh ! peuple, peuple, c'est cependant cette faiblesse même qui révélait ta force ; c'est cette prodigalité de ton or et de ton sang qui témoignait de ta richesse ! Ceux qui te maîtrisaient en revenaient à toi, dans ce moment solennel où le roi le plus hautain, la reine la plus fière, te faisaient demander l'aumône de ton sang et de ton or, dans le toquet de velours de l'héritier de la couronne.

q

Chapitre 22 Au camp espagnol.

Nous avons vu ce que M. le duc de Nevers faisait à Laon ; nous avons vu ce que le roi Henri faisait à Compiègne ; nous avons vu, enfin, ce que la reine Catherine, le Dauphin, le cardinal de Lorraine, faisaient à Paris. Nous allons voir ce que Philippe II et Emmanuel Philibert faisaient au camp espagnol et comment on perdait là le temps si bien mis à profit ailleurs.

D'abord, ainsi que nous l'avons dit, la ville de Saint-Quentin, subissant les conséquences de son héroïsme, avait été livrée à cinq jours de pillage. Cette ville qui, vivante, avait sauvé la France, continuait de la sauver par son agonie. L'armée qui s'acharnait sur la pauvre ville morte oubliait que le reste de la

France vivait et, exaltée à ce spectacle, organisait une défense désespérée.

Nous passerons donc par-dessus ces cinq jours, jours d'incendie, de deuil et de désolation, pour arriver au 1er septembre ; et comme, dans un chapitre précédent, nous avons dit quel aspect présentait la ville, nous dirons avec la même exactitude quel aspect présentait le camp.

Tout, depuis le matin, y était à peu près rentré dans l'ordre. Chacun comptait ses prisonniers, visitait son butin, faisait son inventaire et riait de tout ce qu'il avait gagné ou pleurait de ce qu'il avait perdu.

À onze heures du matin, il devait y avoir conseil sous la tente du roi d'Espagne.

Cette tente était placée à l'extrémité du camp ; nous avons expliqué pourquoi : – la musique des boulets français étant, comme il l'avait avoué lui-même, particulièrement désagréable aux oreilles de Philippe II.

Commençons par les sommités et voyons ce qui se passait sous cette tente.

Le roi tenait décachetée une lettre que venait d'apporter, tout poudreux, un messager assis sur un banc de pierre à la porte de la tente royale ; un valet du roi d'Espagne versait à ce messager, dans un verre de cabaret, un vin doré dont la couleur trahissait l'origine méridionale.

Cette lettre, qui était revêtue du grand sceau de cire rouge représentant des armes surmontées d'une mitre et flanquées de deux crosses, paraissait préoccuper singulièrement Philippe II.

Au moment où, pour la troisième ou quatrième fois, il venait de relire l'importante missive, le galop d'un cheval s'arrêtant brusquement aux portes de sa tente lui fit relever la tête et, sous ses paupières clignotantes, son œil terne parut chercher quel était celui qui semblait avoir si grande hâte de se trouver en sa présence.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, que la tapisserie qui fermait l'entrée de la tente se souleva et qu'un de ses serviteurs qui transportaient jusqu'au milieu des camps l'étiquette des palais de Burgos et de Valladolid, annonça :

— Son excellence don Luis de Vargas, secrétaire de monseigneur le duc d'Albe.

Philippe poussa un cri de joie ; puis, comme s'il eût été honteux vis-à-vis de lui-même de s'être laissé aller à cette première impression, il s'imposa en quelque sorte un moment de silence et, d'une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre émotion, agréable ou désagréable :

— Faites entrer don Luis de Vargas, dit-il.

Don Luis entra.

Le messager était couvert de sueur et de poussière ; la pâleur de son front indiquait la fatigue d'une longue route ; l'écume qui couvrait son cheval et qui humectait le côté intérieur de ses bottes montrait la hâte qu'il avait eue d'arriver. Et cependant, l'annonce faite, il s'arrêta debout, immobile et le chapeau à la main, à dix pas du roi Philippe II, attendant, pour dire les nouvelles qu'il apportait, que celui-ci lui eût adressé la parole.

Cette soumission à la loi de l'étiquette, la première de toutes les lois en Espagne, parut satisfaire le roi ; et, avec un sourire vague comme un rayon de soleil jouant sur la terre à travers un nuage grisâtre d'automne :

— Que Dieu soit avec vous, don Luis de Vargas !... Quelles nouvelles d'Italie ?

— Bonnes et mauvaises à la fois, sire ! répondit don Luis. Nous sommes maîtres de la position en Italie ; mais M. de Guise revient en France en toute hâte avec une partie de l'armée française.

— C'est le duc d'Albe qui vous envoie m'annoncer cette nouvelle, don Luis ?

— Oui, sire, et il m'a ordonné de prendre le chemin le plus court et de faire toute diligence, afin que je pusse précéder en France M. de Guise d'une douzaine de jours au moins. En conséquence, je me suis embarqué sur une galère à Ostie ; j'ai pris terre à Gênes ; je suis venu par la Suisse, Strasbourg, Metz et Mézières, et suis heureux d'avoir fait tout ce grand voyage en quatorze jours, attendu, j'en suis sûr, qu'il en faudra bien le double au duc de Guise pour arriver à Paris.

— Effectivement, vous avez fait bonne diligence, don Luis, et je reconnais que vous ne pouviez pas venir en un moindre temps. Mais n'avez-vous point de lettre particulière du duc d'Albe pour moi ?

— Monseigneur, dans la crainte que je ne fusse pris, n'a point osé me rien confier par écrit ; seulement, il m'a ordonné de vous répéter ces mots : « Que Sa Majesté le roi d'Espagne se souvienne

du roi Tarquin abattant les trop hautes tiges de pavots poussant dans son jardin ; rien ne doit pousser trop haut dans le jardin des rois, pas même les princes ! » Votre Majesté, a-t-il ajouté, saurait parfaitement ce que ces mots veulent dire et à quelle fortune ils font allusion.

— Oui, murmura le roi d'Espagne ; oui, je reconnais là la prudence de mon fidèle Alvarès… J'ai compris en effet, don Luis, et je le remercie. Quant à vous, allez vous reposer et faites-vous donner par mes gens tout ce qui vous est nécessaire.

Don Luis de Vargas s'inclina, sortit, et la tapisserie retomba derrière lui.

Laissons le roi Philippe II méditer à loisir sur la lettre aux armes épiscopales et sur le message verbal du duc d'Albe, et passons sous une autre tente qui n'est éloignée de la sienne que d'une portée de fusil.

Celle-là, c'est la tente d'Emmanuel Philibert.

Emmanuel Philibert est incliné sur un lit de camp où gît un blessé ; un médecin enlève l'appareil d'une blessure qui semble n'être qu'une contusion au côté gauche de la poitrine, et qu'à la pâleur et à la faiblesse du blessé on peut juger être, cependant, plus grave.

Toutefois, le visage du médecin paraît se rasséréner à l'inspection de l'effroyable ecchymose qu'on dirait provenir du choc d'une pierre lancée par une catapulte antique.

Le blessé n'est autre que notre ancien ami Scianca-Ferro, que nous n'avons pu suivre au milieu de ce grand ensemble de l'assaut dont nous avons essayé de donner une idée. Nous retrou-

vons enfin le brave écuyer sous la tente du duc de Savoie, sur ce lit de douleur que l'on a fait accroire au soldat être un lit de gloire.

— Eh bien ! demanda avec inquiétude Emmanuel Philibert.

— Du mieux ! beaucoup de mieux, monseigneur ! répondit le médecin ; et maintenant le blessé est hors de danger…

— Je te le disais bien, Emmanuel ! interrompit Scianca-Ferro d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner de la fermeté et qui, malgré ses efforts, demeurait stridente. En vérité, tu m'humilies à me traiter comme tu traiterais une vieille femme, et tout cela pour une misérable contusion !

— Une misérable contusion qui t'a brisé une côte, qui t'en a enfoncé deux autres et qui te fait cracher le sang à chaque haleine depuis six jours !

— C'est vrai que le coup a été solidement appliqué ! reprit le blessé en essayant de sourire. Passe-moi donc la machine en question, Emmanuel.

Emmanuel chercha des yeux ce que Scianca-Ferro désignait sous le titre de la machine en question et s'en alla ramasser dans un coin de la tente un objet qui, effectivement, était une véritable machine, et même une machine de guerre.

Si vigoureux qu'il fût, le prince souleva cet objet avec peine et vint le déposer sur le lit de Scianca-Ferro.

C'était un boulet de 12 emmanché d'une barre de fer ; le tout pouvait peser de vingt-cinq à trente livres.

— Corpo di Bacco ! s'écria gaiement le blessé, conviens, Emmanuel, que voilà un charmant joujou ! Et qu'a-t-on fait de celui qui en jouait ?

— Selon tes ordres, il ne lui a été fait aucun mal. On lui a demandé sa parole de ne pas fuir ; il l'a donnée et il doit être, comme d'habitude, à quelques pas de la tente, soupirant et pleurant, le front dans ses mains.

— Oui, pauvre diable !... J'ai, à ce que tu m'as dit, fendu jusqu'aux oreilles la tête à son neveu, un digne Allemand qui jurait bien, mais qui frappait encore mieux !... Ma foi ! s'il y avait eu seulement dix hommes comme ces deux gaillards-là à chaque brèche, c'eût été quelque chose de pareil à la fameuse guerre des titans que tu me racontais quand tu expliquais ce malheureux Grec auquel je n'ai jamais voulu mordre, et autant aurait valu escalader Pélion ou Ossa !

Puis, prêtant l'oreille :

— Eh, mordieu ! Emmanuel, il y a quelqu'un qui lui cherche querelle, à mon digne Tedesco... J'entends sa voix... Il faut que ce soit diablement grave, car on m'a dit que, depuis cinq jours, il n'avait pas desserré les dents.

Et, en effet, le bruit d'une rixe arrivait jusqu'aux oreilles du blessé et de ceux qui l'entouraient, avec un triple accompagnement de jurons en espagnol, en picard et en allemand.

Emmanuel laissa Scianca-Ferro aux soins du docteur et, pour faire plaisir au blessé, il parut sur le seuil de sa tente, s'informant des causes de cette rixe qui, en quelques secondes, venait de dégénérer en un véritable combat.

Voici, – au moment où, pareil au Neptune de Virgile, Emmanuel Philibert prononçait le Quos ego qui devait calmer les vagues irritées, – voici, disons-nous, quel était l'aspect du champ de bataille.

D'abord, – nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais, comme disent les paysans picards avec lesquels nous allons nous retrouver en contact, – sauf le respect que nous leur devons, le personnage principal de l'échauffourée était un âne.

Un âne magnifique, c'est vrai, chargé de choux, de carottes et de laitues, ruant et brayant que c'était merveille et secouant de son mieux sa cargaison potagère, éparse autour de lui.

Après l'âne, l'acteur le plus important était sans contredit notre ami Heinrich Scharfenstein, frappant à droite et à gauche avec un pieu de tente qu'il avait déraciné et à l'aide duquel il avait déjà renversé sept ou huit soldats flamands. Un voile de profonde mélancolie était étendu sur son visage ; mais, comme on le voit, cette mélancolie n'ôtait rien à la vigueur de son bras.

Après Heinrich, venait une belle et jeune paysanne vigoureuse et fraîche, laquelle gourmait de son mieux un soldat espagnol qui, selon toute probabilité, avait essayé de se livrer vis-à-vis d'elle à des privautés que sa pudeur ne pouvait autoriser.

Puis, enfin, le paysan propriétaire probable de l'âne qui, tout en grommelant, ramassait ses laitues, ses carottes et ses choux, dont les soldats qui l'entouraient paraissaient fort friands.

La présence d'Emmanuel Philibert fit, nous l'avons déjà dit, l'effet de la tête de Méduse sur les assistants : les soldats lâchèrent les choux, les carottes ou les laitues qu'ils s'étaient déjà

appropriés ; la belle fille lâcha le soldat espagnol, qui s'enfuit, la moustache à moitié arrachée et le nez en sang ; l'âne cessa de ruer et de braire.

Heinrich Scharfenstein, seul, porta encore, comme une machine lancée avec trop de force pour s'arrêter au premier signe, deux ou trois coups de pieu qui abattirent deux ou trois hommes.

— Qu'y a-t-il ? demanda Emmanuel Philibert ; et pourquoi maltraite-t-on ces braves gens ?

— Ah ! ch'est vous, monseigneu ; èje va vous conter cha, dit le paysan en s'approchant du prince, les bras chargés de choux, de carottes et de laitues, et tenant le rebord de son chapeau entre ses dents, comme pour rendre encore son patois picard plus inintelligible.

— Diable ! murmura Emmanuel Philibert, j'aurai peut-être quelque peine à comprendre ce que vous avez à me dire, mon ami ! Je parle proprement l'italien, passablement l'espagnol, assez bien le français, un peu l'allemand ; mais pas du tout le patois picard.

— Qu'importe, èje va toujours vous conter cha… Ah ! y vient de m'y arriver une rude ahure, allez ! et à mein baudet aussi, et à mein fille aussi !

— Mes amis, dit Emmanuel Philibert, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui pourrait me traduire en français, en espagnol, en italien ou en allemand les plaintes de cet homme ?

— En fransé ?… V'là mein fille Yvonnette, qui gna été en pension rue de l'Somme-Rouche, à Saint-Quentin, qu'elle va vous

causer fransé comme not' curé… Oh ! gna ty qu'cha, ch'est bon ! Parle, Yvonnette ! parle !

La jeune fille s'avança timidement en essayant de rougir.

— Monseigneur, dit-elle, excusez mon père… mais il est du village de Savy, où l'on ne parle que patois, et… vous comprenez…

— Oui, dit Emmanuel en souriant, je comprends que je ne comprends pas !

— En vérité, murmura le paysan, y faut qu'tous ces renidiu, ils soient pus bêtes èque des kiens pour pas comprendre el picard !

— Chut, mon père, dit la jeune fille.

Puis, se retournant vers le prince :

— Voici donc ce qui est arrivé, monseigneur. Hier, nous avons entendu dire dans notre village que, vu les grands dégâts qui avaient été faits dans les champs environnants par les combats et les batailles qui s'y étaient livrés… que, vu que la place du Catelet, qui tient toujours pour le roi Henri, empêchait les convois de Cambray, on manquait de vivres frais au camp, et surtout de légumes, même sur la table du roi d'Espagne et sur la vôtre, monseigneur…

— Eh bien ! à la bonne heure ! dit Emmanuel Philibert, voilà ce qui s'appelle parler !… C'est la vérité, ma belle enfant, sans manquer tout à fait de vivres, nous n'avons pas ce que nous voulons ; les légumes surtout sont rares.

— Oui, reprit le paysan qui ne paraissait pas vouloir céder complètement la parole à sa fille ; alors, hier, èje dis comme cha à nô mekaine : « Tiote !… »

— Mon ami, interrompit le prince, laissez parler votre fille, si cela vous est égal : nous y gagnerons tous les deux.

— Bon ! parle, tiote ! parle !

— Alors, hier, mon père s'est dit : « Tiens, si je prenais mon baudet, si je le chargeais de choux, de carottes et de laitues et que nous portions tout cela au camp, peut-être cela ferait-il plaisir au roi d'Espagne et au prince de Savoie, de manger de l'herbe fraîche.

— Je l'crai, pardié ! cha fait ben plaisi à not'vaque, qui est pas pu bête qu'un autre, d'en manger d'l'herb fraîche, pourquoi cha n'ferait ty pas plaisi à ein roi et à ein prince ?

— Si vous parliez longtemps, mon ami, dit en souriant Emmanuel Philibert, je crois que je finirais par vous comprendre ; mais n'importe ! j'aime mieux avoir affaire à votre fille qu'à vous… Continuez, la belle enfant, continuez !

— Alors, ce matin, au point du jour, reprit la jeune fille, nous sommes descendus dans le jardin, mon père et moi ; nous avons coupé ce que nous avons trouvé de plus frais et de plus beau en légumes ; nous en avons chargé le baudet et nous sommes venus… Avons-nous donc mal fait, monseigneur ?

— Au contraire, mon enfant, c'est une très bonne idée que vous avez eue là !

— Dame ! nous le croyions comme vous, monseigneur… Mais, à peine dans le camp, vos soldats se sont jetés sur notre pauvre baudet. Mon père avait beau dire : « Mais c'est pour Sa Majesté le roi d'Espagne ! mais c'est pour monseigneur le prince de Savoie ! » ils n'ont voulu entendre à rien. Alors, nous nous sommes

mis à crier et notre âne s'est mis à braire ; mais, malgré nos cris et ceux de Cadet, nous allions être dévalisés… sans compter ce qui pouvait m'arriver à moi !… quand ce brave homme qui est allé se rasseoir là-bas est venu à notre secours et a fait la besogne que vous voyez.

— Oui, rude besogne ! dit Emmanuel Philibert en secouant la tête ; deux hommes morts et quatre ou cinq blessés pour quelques misérables légumes !… Mais n'importe ! il l'a fait à bonne intention. D'ailleurs, il est sous la protection d'un ami à moi ; tout est donc bien.

— Alors, monseigneur, il ne nous arrivera pas malheur pour être venus au camp ? demanda timidement celle que son père avait désignée sous le nom d'Yvonnette.

— Non, ma belle fille, non, au contraire !

— C'est que, continua la jeune paysanne, nous sommes fatigués, monseigneur, ayant fait cinq lieues pour venir au camp, et nous voudrions bien ne nous mettre en route que quand la chaleur sera passée.

— Vous vous en irez quand vous voudrez, dit le prince ; et comme la bonne intention doit être aussi bien récompensée que le fait, et mieux que le fait s'il est possible, voici trois pièces d'or pour la charge de votre baudet.

Puis, se retournant vers quelques-uns de ses gens que la curiosité avait attirés autour de lui :

— Gaëtano, dit-il, tu feras déposer ces provisions dans la cantine du roi d'Espagne ; puis tu donneras de ton mieux à boire et à

manger à ces braves gens, tout en veillant à ce qu'il ne leur soit fait aucune insulte.

Puis, comme l'heure de la réunion qui devait avoir lieu sous la tente du roi d'Espagne approchait, comme, de tous les points du camp, les chefs commençaient à s'acheminer vers cette tente, Emmanuel Philibert entra sous la sienne afin de s'assurer si le pansement de son ami Scianca-Ferro était achevé – et, cela, tant cette préoccupation l'emportait chez lui sur toute autre, sans s'apercevoir du sourire narquois que le paysan et sa fille échangeaient avec une espèce de drôle de la plus mauvaise mine qui s'avançait, fourbissant d'un poing furieux les brassards de la cuirasse du connétable de Montmorency.

q

Chapitre 23 Où Yvonnet recueille tous les renseignements qu'il peut désirer.

Le prétexte qu'avaient pris pour entrer dans le camp espagnol le paysan picard et sa fille, en supposant toutefois que ce fût un prétexte, était parfaitement choisi ; aussi a-t-on vu qu'Emmanuel Philibert avait apprécié cette attention qu'avait eue le maraîcher d'apporter des légumes frais à son intention et à celle du roi d'Espagne.

En effet, s'il faut en croire Mergey, gentilhomme de M. de la Rochefoucauld, fait prisonnier à la bataille de la Saint-Laurent, et conduit le même soir au camp espagnol, les vivres n'abondaient pas à la table du prince de Savoie ; lui d'abord fut réduit à l'eau,

contre son naturel, ce qui l'attrista fort ; il est vrai que son maître M. le comte de la Rochefoucauld n'était pas mieux traité : « Ils n'avoient pour tous vivres, entre sept qu'ils étoient à table, dit le même Mergey, si désolé d'en être réduit à l'eau, qu'un morceau de vache gros comme le poing qu'ils mettoient dedans un pot plein d'eau sans sel, ni lard, ni herbes, et, étant tous à table, ils avoient de petites saulcières de fer-blanc où ils mettoient ledit bouillon ; puis le lopin de vache étoit départi en autant de morceaux qu'ils étoient d'hommes à table, avec fort peu de pain. » On ne s'étonnera donc plus si les chefs étaient réduits à une pareille abstinence, que les soldats, moins bien partagés encore, se fussent jetés sur l'âne chargé de vivres qu'ils allaient dépouiller peut-être, malgré les efforts d'Heinrich Scharfenstein, du paysan et de sa fille, lorsqu'Emmanuel Philibert, attiré par le bruit, était sorti de sa tente et, comme un pacificateur, était venu mettre l'ordre dans toute cette mêlée.

Quoique placés sous la protection spéciale de Gaëtano, le paysan et surtout sa fille paraissaient avoir toutes les peines du monde à se remettre de l'alarme qu'ils venaient de subir ; quant au baudet, il paraissait de tempérament moins impressionnable et, une fois rendu à la liberté, il s'était joyeusement mis à glaner les légumes de toute espèce que la chaleur du combat avait éparpillés sur le sol.

Ce ne fut donc que lorsque le paysan et sa fille eurent vu Emmanuel Philibert, sorti une seconde fois de sa tente, s'éloigner et disparaître dans la direction de celle du roi d'Espagne, qu'ils parurent reprendre un peu d'assurance, – quoique, d'après ce qui venait de se passer, et le prince ayant été leur sauvegarde, ils eussent au contraire dû raisonnablement préférer sa présence à

son absence ; mais personne ne se rendit compte de cette anomalie, excepté le fourbisseur de la cuirasse du connétable, qui regardait le prince s'éloigner avec une attention égale à celle que paraissait porter à cette action le paysan et sa fille. Quant à Heinrich Scharfenstein, il était allé se rasseoir sur le banc qu'il avait quitté pour venir au secours des deux victimes de la brutalité des soldats espagnols, et il était retombé dans cette profonde tristesse qui paraissait le dévorer.

Quelques curieux entouraient encore le paysan et sa fille, et paraissaient les gêner beaucoup par leur présence, quand Gaëtano vint les tirer d'embarras en les invitant à entrer, leur baudet et eux, dans l'espèce de parc entouré de palissades attenant à la tente du prince de Savoie.

Il s'agissait de décharger l'âne de son précieux fardeau et de recevoir les vivres que la munificence du prince, au milieu de la disette générale, avait ordonné de mettre à leur disposition.

Les légumes déchargés, le paysan reçut de Gaëtano un pain, un morceau de viande froide et un cruchon de vin. C'était, comme on voit, plus qu'il n'était accordé au comte de la Rochefoucauld et aux six gentilshommes prisonniers avec lui.

Aussi, sans doute pour ne point s'exposer à quelque nouvelle avanie en tentant la gourmandise des soldats, le paysan et sa fille sortirent avec toutes sortes de précautions, regardant à droite et à gauche afin de voir si les importuns s'étaient retirés et si les curieux avaient disparu.

Il ne restait sur le champ de bataille, d'où les morts et les blessés avaient été enlevés en présence même d'Emmanuel Philibert, que le fourbisseur du connétable, qui fourbissait son brassard

avec plus d'acharnement que jamais, et Heinrich Scharfenstein, qui n'avait pas fait un seul mouvement en l'absence du paysan et de sa fille.

Yvonnette se dirigea vers un petit hangar isolé, tandis que, reconnaissant du service que lui avait rendu le géant, son père allait inviter Heinrich Scharfenstein à faire avec eux honneur au déjeuner qu'ils tenaient de la munificence du duc de Savoie ; mais Heinrich se contenta de secouer la tête et de murmurer en poussant un soupir :

— Tebuis gue Frantz il êdre mort, moi n'afre blus vaim !

Le paysan regarda tristement Heinrich et, après avoir échangé un regard avec le fourbisseur, il alla rejoindre sa fille, qui s'était fait une table d'un coffre à avoine et qui attendait l'auteur de ses jours assise sur une botte de paille.

À peine avaient-ils commencé leur repas, qu'une ombre se profila jusque sur la table improvisée ; c'était celle de l'infatigable fourbisseur.

— Peste ! dit-il, en voilà un luxe, et j'ai envie d'aller chercher monsieur le connétable pour dîner avec nous.

— Ah ! ma foi, non, dit le paysan en excellent français, il mangerait à lui seul toute notre pitance.

— Sans compter, dit la jeune paysanne, qu'une fille d'honneur court grand risque, à ce que l'on assure, dans la compagnie du vieux soudard.

— Oui, avec ça que tu les crains, toi, vieux ou jeunes, les soudards ! Ah ! mordieu ! quel coup de poing tu lui as allongé, à cet

Espagnol qui voulait t'embrasser ! J'avais commencé de soupçonner qui tu étais ; mais ce n'est qu'à ce majestueux coup de poing-là que je t'ai reconnue… Ah çà, mais quel diable d'intérêt avez-vous tous les deux à risquer d'être pendus comme espions en venant dans le camp de tous ces va-nu-pieds d'Espagnols ?

— D'abord, celui d'avoir de tes nouvelles, mon cher Pille-Trousse, et de celles de nos compagnons, dit la paysanne.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle Yvonnette, et, si vous voulez bien emplir ce troisième verre que vous paraissez avoir apporté là à mon attention, nous boirons d'abord à la santé de votre serviteur, qui n'est pas mauvaise, comme vous voyez, puis à celle de nos autres compagnons qui, par malheur, ne se portent pas tous aussi bien que nous.

— Et moi, dit Yvonnet, – car sans doute on a reconnu notre aventurier malgré le déguisement qu'il s'est mis sur le corps et la syllabe qu'il a ajoutée à son nom, – moi, je te dirai à mon tour ce que je viens faire ici ; et tu m'aideras de ton mieux à accomplir ma mission.

Et, versant généreusement un plein verre de vin à Pille-Trousse, Yvonnet attendit avec une certaine anxiété les nouvelles demandées.

— Ah ! dit Pille-Trousse en faisant entendre ce clappement de langue qui, chez les buveurs intelligents, est presque toujours l'oraison funèbre du verre de vin qu'ils viennent de boire, quand surtout le vin est bon ; ah ! cela fait plaisir de retrouver un vieil ami !

— Parles-tu du vin ou de moi ? dit Yvonnet.

— De tous les deux… Mais, pour en revenir à nos compagnons, voici Maldent, qui a d'abord dû te donner, sur Procope, Lactance et lui, tous les renseignements que tu pouvais désirer ; car, ajouta Pille-Trousse, j'ai entendu dire que vous aviez été enterrés ensemble.

— Oui, répondit Maldent, et je dois dire qu'à notre grand émoi, nous sommes restés au sépulcre deux jours de plus que Notre Seigneur Jésus-Christ.

— Mais vous en êtes sortis avec gloire, c'était l'important ! Dignes jacobins ! et comment vous nourrissaient-ils pendant votre trépas ?

— De leur mieux, il faut leur rendre cette justice, et jamais morts, même le mari de la matrone d'Éphèse, n'ont été l'objet de soins si assidus.

— Et les Espagnols ne vous ont pas rendu visite dans votre caveau ?

— Deux ou trois fois nous avons entendu le bruit de leurs pas sur les marches de l'escalier ; mais, en voyant cette longue file de sépulcres éclairés par une seule lampe, ils se sont retirés, et je crois que, s'ils fussent venus et qu'il nous eût pris l'idée de lever le couvercle de nos tombes, ils eussent eu plus peur que nous.

— Bon ! voilà pour trois et même pour quatre, puisque je te vois sur tes jambes et fourbissant l'armure du connétable.

— Oui, tu devines, n'est-ce pas ? grâce à ma connaissance de la langue espagnole, j'ai passé pour un ami des vainqueurs ; puis je me suis glissé vers la tente de Monseigneur, j'ai repris ma besogne interrompue quinze jours auparavant et, de même que per-

sonne ne s'était inquiété de mon départ, personne ne s'est inquiété de mon retour.

— Mais Frantz ? mais Malemort ?

— Vois d'ici le pauvre Heinrich qui pleure et tu sauras ce qu'est devenu Frantz.

— Comment diable un pareil géant a-t-il pu être tué par un homme ? demanda Yvonnet avec un profond soupir ; car on n'a pas oublié quelle tendre amitié liait les deux Allemands au plus jeune des aventuriers.

— Aussi, répondit Pille-Trousse, n'est-ce point par un homme qu'il a été tué, mais par un démon incarné qu'ils appellent Brise-Fer, un écuyer, un frère de lait, un ami du duc de Savoie. L'oncle et le neveu étaient à vingt pas l'un de l'autre, défendant la onzième brèche, je crois. Ce Brise-Fer, autrement dit Scianca-Ferro, s'est attaqué au neveu : le pauvre Frantz avait déjà tué une vingtaine d'hommes ; il était un peu fatigué et il est arrivé trop tard à la parade ; l'épée a fendu son casque et lui a ouvert le crâne jusqu'aux yeux ; et, il faut le dire à sa louange, son crâne était si dur, que quelque effort qu'ait fait le maudit Brise-Fer, il n'a jamais pu arracher son épée de la blessure. C'est pendant qu'il s'acharnait à la ravoir que l'oncle s'est aperçu de ce qui se passait, et, voyant qu'il n'avait pas le temps d'arriver au secours de son neveu, y a envoyé de toute volée sa masse d'arme en son lieu et place : la masse a été droit au but, a enfoncé la cuirasse, les chairs et même les côtes, à ce qu'il paraît ; mais il était trop tard : Frantz est tombé d'un côté et Brise-Fer de l'autre ; seulement, Frantz est tombé sans prononcer une parole, tandis que Brise-Fer, en tombant, a eu le temps de dire : « Qu'on ne fasse aucun mal à celui qui vient

de m'envoyer sa masse à travers les côtes… Si j'en reviens, je désire cultiver la connaissance de cette estimable catapulte ! » Et il s'est évanoui, mais sa volonté a été sacrée. Heinrich Scharfenstein a été pris vivant ; ce qui n'a pas été difficile, attendu que, quand il a vu tomber son neveu, il a été droit à lui, s'est assis sur la brèche, a tiré l'épée de son crâne, lui a enlevé le casque de la tête et lui a posé la tête sur ses genoux, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. Or, comme lui et son neveu tenaient les derniers, le neveu mort et l'oncle assis, le combat avait cessé : on entoura donc le pauvre homme et on le somma de se rendre en lui disant qu'il ne lui serait fait aucun mal. « Me zébarera-d-on du gorps de mon envant ? » demanda-t-il. « Non », lui fut-il répondu. « Eh pien, alors, che me rends : vaides de moi ce que fous foutrez. » Et, en effet, il se rendit, prit le corps de Frantz dans ses bras, suivit ceux qui le conduisaient jusqu'à la tente du duc de Savoie, garda le mort un jour et une nuit, creusa sa fosse au bord de la rivière, l'enterra, et, fidèle à sa parole de ne pas fuir, revint prendre sur le banc la place où vous l'avez trouvé. Seulement, on dit que, depuis la mort de Frantz, il n'a ni bu ni mangé.

— Pauvre Heinrich ! murmura Yvonnet, tandis que Maldent, soit qu'il eût le cœur moins sensible, soit qu'il voulût au contraire empêcher la conversation de tomber dans l'élégie, demandait :

— Et Malemort, j'espère bien que, cette fois-ci, il a fait une fin digne de lui ?

— Eh bien, répondit Pille-Trousse, voilà ce qui te trompe : Malemort a reçu deux nouvelles blessures ; ce qui, avec les vieilles, lui en fait vingt-six bien comptées ; et, comme on l'a tenu pour mort et pour bien mort, on l'a jeté à la rivière ; mais il paraît que la fraîcheur de l'eau l'a fait revenir, car en menant boire le cheval

de monsieur le connétable à la Somme, j'ai entendu un pauvre diable qui geignait ; je me suis approché et j'ai reconnu Malemort.

— Qui n'attendait qu'un ami pour expirer entre ses bras ?

— Pas du tout ! qui n'attendait qu'une épaule pour s'y appuyer et remonter vers la vie, comme aurait dit notre poète Fracasso, le seul dont je ne puisse pas te donner des nouvelles.

— Eh bien, dit Yvonnet tout frissonnant encore, il a eu la bonté de m'en donner, à moi, et en personne.

Et Yvonnet raconta, non sans pâlir, quoiqu'il fît grand jour, ce qui lui était arrivé pendant la nuit du 27 au 28 août.

Il en était à la fin de son récit, quand un grand mouvement annonça que la conférence qui avait lieu sous la tente du roi d'Espagne était terminée.

Tous les chefs des armées espagnole, flamande et anglaise regagnaient en effet leurs logis respectifs en appelant à eux, comme des hommes pressés de transmettre les ordres qu'ils ont reçus, ceux des soldats de leur armée ou des gens de leur maison qu'ils rencontraient sur leur chemin ; tous paraissaient être d'assez mauvaise humeur.

Au bout d'un instant, Emmanuel Philibert reparut à son tour : il sortait comme les autres de la tente du roi d'Espagne ; seulement, il paraissait être de plus mauvaise humeur encore que les autres.

— Gaëtano, cria-t-il à son majordome du plus loin qu'il l'aperçut, donne l'ordre que l'on plie les tentes, que l'on charge les ba-

gages et que l'on selle les chevaux.

Cette injonction indiquait un départ mais laissait nos aventuriers dans le vague complet sur la route que l'on allait suivre. Selon toute probabilité, Paris était menacé ; mais par quelle route l'armée ennemie allait-elle marcher sur Paris ? Se dirigerait-elle par Ham, Noyon et la Picardie en suivant la rivière de Somme, ou par Laon, Soissons et l'Isle de France, ou enfin par Châlons et la Champagne ? Ces trois chemins, on le sait, – à part les quelques troupes groupées à Laon autour du duc de Nevers et les forteresses de Ham et de La Fère, que l'on pouvait facilement tourner, – n'offraient aucun obstacle à l'armée espagnole.

Savoir laquelle de ces trois routes l'armée espagnole allait suivre, c'était là l'important pour Yvonnet.

Pille-Trousse comprit l'urgence de la situation ; il saisit le pot de vin, vide aux deux tiers à peu près, et, buvant à même pour ne point perdre de temps, il acheva de le vider, puis se prit à courir vers la tente du connétable, espérant y apprendre quelque nouvelle.

Le faux paysan et la fausse paysanne, sous prétexte de tirer leur baudet de la bagarre, pendant laquelle il pouvait être considéré comme faisant partie des bêtes de somme de l'armée princière, rentrèrent dans la cour et attendirent – Maldent tenant Cadet par la bride, et Yvonnet un pied dans chaque panier et assis à califourchon sur son bât – que quelque indiscrétion des domestiques leur apprît ce qu'ils voulaient savoir.

En effet, l'indiscrétion ne se fit point attendre.

Gaëtano sortit tout effaré pour transmettre aux muletiers, aux palefreniers et aux valets d'écurie l'ordre qu'il avait reçu ; puis, apercevant le paysan et sa fille :

— Ah ! vous êtes encore là, mes braves gens ? fit-il.

— Oui, répondit Yvonnette, la seule qui fut censée entendre le français, mon père attend pour savoir où il devra désormais porter ses légumes.

— Oui-dà, il trouve la pratique bonne, à ce qu'il paraît ! Eh bien, qu'il vienne au Catelet, dont nous allons faire le siège.

— Marci, mein garchon ! seulement, y aura à gambillonner pour le bourrique ; mais, n'importe, on ira tout de même au Catelet.

— Au Catelet ! répéta Yvonnet à demi-voix ; mordieu ! ils tournent le dos à Paris ! voilà une riche nouvelle à annoncer au roi Henri II !

Cinq minutes après, les deux aventuriers gagnaient, à l'aide de la chaussée, la rive gauche de la Somme ; une heure après, Yvonnet, débarrassé de sa robe de paysanne, et, sous le costume que nous lui connaissons, galopait sur la route de La Fère.

À trois heures de l'après-midi, il entrait au château de Compiègne en secouant sa toque et en criant :

— Bonne nouvelle, riche nouvelle ! Paris est sauvé !

q

Chapitre 24 Dieu protège la France.

En effet, du moment que Philippe II et Emmanuel Philibert ne marchaient pas immédiatement sur Paris, Paris était sauvé.
Comment une pareille faute avait-elle été commise ? Par suite du caractère irrésolu et ombrageux du roi d'Espagne, ou plutôt par un effet de cette faveur spéciale que, dans les situations extrêmes, Dieu accorde toujours à la France.

On se rappelle cette lettre que tenait à la main le roi Philippe II au moment où don Luis de Vargas, secrétaire du duc d'Albe, arrivait de Rome. Cette lettre était de l'évêque d'Arras, un des conseillers de Philippe II, dans lequel ce prince si peu confiant avait le plus de confiance.

Philippe II lui avait envoyé un courrier pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire après la bataille de la Saint-Laurent, et sur ce qu'il y aurait à faire après la prise de Saint-Quentin, si Saint-Quentin, comme la chose était probable, tombait aux mains des Espagnols. L'évêque, ainsi qu'on devait s'y attendre, avait répondu en homme d'Église et non en soldat.

Le cardinal Granvelle, dans la collection de ses papiers d'État, nous a conservé cette lettre qui fut d'un si grand poids dans les destinées de la France.

Nous nous contenterons d'en extraire le passage suivant, et c'était ce passage que Philippe II lisait avec tant d'attention lorsqu'entra don Luis de Vargas.

« Il ne serait pas prudent de rien tenter contre les Français pendant le reste de l'année, la saison s'y opposant aussi bien que la nature du pays : ce serait compromettre les avantages déjà ob-

tenus, et la réputation des armes espagnoles. Le mieux serait de se borner à inquiéter l'ennemi en incendiant et en ravageant son territoire au-delà de la Somme. »

C'était donc l'avis de l'évêque d'Arras que, malgré la double victoire de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin, le roi d'Espagne ne pénétrât point plus avant au cœur de la France.

Pour être plus obscur aux yeux des autres, l'avis du duc d'Albe n'en était pas moins clair aux yeux de Philippe II.

« Sire, rappelez-vous Tarquin, abattant de sa baguette les plus hauts pavots de son jardin ! »

Tel était l'avis de ce capitaine-ministre dont le sombre génie allait si bien au tempérament terrible du successeur de Charles V, que la colère céleste semble avoir fait Philippe II pour le duc d'Albe, et le duc d'Albe pour Philippe II.

Or, ce pavot dont la tête se levait si rapidement, n'était-ce point Emmanuel Philibert ?

Il est vrai que, s'il grandissait si rapidement, c'est qu'il poussait sur les champs de bataille, et que la gloire arrosait sa fortune ; mais plus grand était le prestige qui s'attachait au prince de Savoie, plus ce prestige était à craindre.

Si, après la victoire de la Saint-Laurent remportée, après Saint-Quentin prise, on marchait sur Paris, et que Paris à son tour tombât aux mains d'Emmanuel Philibert, quelle récompense serait digne d'un pareil service ? Serait-ce assez de rendre au fils du duc Charles les États qui lui avaient été enlevés ? D'ailleurs, ces États, était-il bien de l'intérêt de Philippe II, qui en détenait

une partie, de les lui rendre ? Une fois qu'on lui aurait rendu le Piémont, qui assurait qu'il ne prendrait pas le Milanais ; et, après le Milanais, le royaume de Naples ? Ces deux possessions de la couronne d'Espagne en Italie, lesquelles avaient déjà, par la double prétention que la France avait sur elles, coûté tant de sang à Louis XII et à François Ier, sans que ceux-ci eussent pu, nous ne dirons pas les prendre, mais les conserver. Pourquoi ni Louis XII ni François Ier, l'un après avoir pris Naples, l'autre après avoir pris Milan, n'avaient-ils pas su les conserver ? C'est qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre de racines en Italie ; c'est qu'ils étaient forcés de tirer tous leurs secours d'au-delà des monts. Mais en serait-il de même pour un prince qui s'appuierait au contraire au versant oriental des Alpes et qui parlerait la même langue que les Milanais et les Napolitains ? Cet homme, au lieu d'être pour l'Italie un conquérant, ne serait-il pas pour elle un libérateur ?

Voilà le gigantesque fantôme qui, pareil au géant du cap des Tempêtes, s'était levé entre Saint-Quentin et Paris.

En conséquence, contre l'avis général et surtout contre celui d'Emmanuel Philibert, qui était de marcher directement sur la capitale sans laisser le temps à Henri II de respirer, Philippe avait déclaré que l'armée victorieuse ne ferait pas un pas en avant et que l'on se contenterait, pour cette campagne, d'assiéger le Catelet, Ham et Chauny, tandis qu'on relèverait les murailles de Saint-Quentin et que l'on ferait de cette ville le boulevard des conquêtes de l'armée espagnole.

C'était cette nouvelle – non pas dans tous ses détails, mais dans toutes ses probabilités – qu'apportait Yvonnet au roi Henri II et qui lui faisait crier avec tant d'assurance : « Paris est sauvé ! »

À cette nouvelle, à laquelle Henri ne pouvait pas croire, de nouveaux ordres se croisèrent dans tous les sens, de Compiègne à Laon, de Laon à Paris, de Paris aux Alpes.

Une ordonnance fut rendue, portant que tous soldats, gentilshommes ou autres ayant porté les armes, ou pouvant les porter, eussent à se retirer à Laon auprès de M. de Nevers, lieutenant général du roi, tant à peine de punition corporelle que d'abolition de noblesse.

Dandelot eut ordre de partir pour les petits cantons et de presser la levée de quatre mille Suisses, dont on avait décrété l'enrôlement.

Deux colonels allemands, Rockrod et Reiffenberg, amenèrent, à travers l'Alsace et la Lorraine, quatre mille hommes levés par eux sur les bords du Rhin.

On savait que huit mille hommes de l'armée d'Italie venaient de repasser les Alpes et arrivaient à marches forcées.

En même temps, – et comme pour achever de rassurer Henri qui, quoique l'ennemi eût fait une pointe jusqu'à Noyon, n'avait pas quitté Compiègne, – on apprit que de graves dissentiments venaient de s'élever entre les Anglais et les Espagnols au siège du Catelet.

Les Anglais, blessés par les manières hautaines des Espagnols, qui s'attribuaient tout l'honneur de la bataille de la Saint-Laurent et tout le succès du siège de Saint-Quentin, demandaient à se retirer. Au lieu de chercher à rapprocher les deux peuples, Philippe II, dans sa prédilection pour les Espagnols, donna raison à ceux-ci et permit aux Anglais de se retirer ; ce qu'ils firent

le jour même où la permission leur en fut accordée. Huit jours après, les Allemands se mutinèrent à leur tour, blessés de ce que le roi Philippe II et Emmanuel Philibert avaient seuls profité de la rançon des prisonniers de Saint-Quentin. Trois mille Allemands, à la suite de cette discussion, désertèrent l'armée espagnole et, embauchés immédiatement par le duc de Nevers, passèrent du service du roi d'Espagne à celui du roi de France.

Le rendez-vous de toutes ces troupes était la ville de Compiègne, que M. de Nevers fit fortifier avec un soin extrême et sous le canon de laquelle il fit tracer un camp retranché si spacieux, qu'il pouvait contenir cent mille hommes.

Enfin, pendant les derniers jours du mois de septembre, le bruit se répandit tout à coup dans Paris que le duc François de Guise était arrivé en poste d'Italie.

Le lendemain, une magnifique cavalcade conduite par le duc lui-même, ayant M. le cardinal de Lorraine à sa droite, M. de Nemours à sa gauche et derrière lui deux cents gentilshommes à ses couleurs, sortit de l'hôtel de Guise, gagna les boulevards et, revenant par les quais et l'hôtel de ville, excita l'enthousiasme des Parisiens, qui crurent qu'ils n'avaient plus rien à craindre puisque leur duc bien-aimé était de retour.

Le même soir, on proclama à son de troupe, dans tous les carrefours de Paris, que M. le duc François de Guise était nommé lieutenant général du royaume.

Peut-être y avait-il là, de la part du roi Henri II, un grave oubli de la recommandation que lui avait faite son père au lit de mort, d'avoir pour premier principe surtout de ne pas trop élever la

maison de Guise ; mais la position était extrême et ce sage conseil fut négligé.

Le lendemain, qui était le 29 septembre, le duc partit pour Compiègne et, le même jour, commença l'exercice de sa charge par la revue qu'il fit des troupes rassemblées comme par miracle au camp retranché.

Le 10 août, au soir, il ne restait peut-être pas dans tout le royaume – les garnisons des villes comprises – dix mille hommes en état de porter les armes ; et encore ces dix mille hommes étaient si découragés, qu'au premier coup de canon, il étaient prêts, ceux qui tenaient la campagne à fuir, ceux qui tenaient les villes à en ouvrir les portes. Le 30 septembre, le duc de Guise passait en revue une armée de cinquante mille hommes à peu près, c'est-à-dire d'un tiers plus forte que ne l'était l'armée du roi d'Espagne depuis sa rupture avec les Anglais et sa séparation d'avec les Allemands. Cette armée était belle, pleine d'enthousiasme et demandait à grands cris à marcher à l'ennemi.

Heureuse terre que celle où l'on n'a qu'à frapper le sol du pied, au nom de la monarchie ou au nom de la nation, pour en faire jaillir des armées !

Enfin, le 26 octobre, on apprit que le roi Philippe, suivi du duc de Savoie et de toute la cour, venait de quitter Cambray pour retourner à Bruxelles, regardant la campagne comme terminée.

Alors, chacun put dire, non seulement comme l'avait dit Yvonnet en entrant dans la cour de Compiègne : « Riche nouvelle ! Paris est sauvé ! » mais encore : « Riche nouvelle ! la France est sauvée ! »

q

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_le_page_du_-duc_de_savoie_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.